KRISHNAMURTI

Conférences données à
OJAI, U.S.A., 1944

1947
Jean VIGNEAU
Editeur

KRISHNAMURTI

OJAI 1944

KRISHNAMURTI

Conférences données à OJAI, U.S.A., 1944

1947

Jean VIGNEAU

Editeur

70 *bis*, RUE D'AMSTERDAM, PARIS

Texte revu par Krishnamurti

Traduit de l'anglais par Carlo Suarès

PREMIÈRE CAUSERIE

14 mai 1944.

Au milieu de tant de confusion et de douleur, il est essentiel de parvenir à une compréhension de nous-mêmes qui soit créatrice, faute de quoi il n'y aura point de rapports humains. Or, on ne parvient à cette compréhension que par une façon de penser convenable. Cette compréhension créatrice n'est engendrée ni par des chefs, ni par des échelles de valeurs ou des formules, mais seulement par notre propre effort soutenu en vue de l'obtenir.

Comment est-il possible de découvrir cette essentielle compréhension? D'où partirons-nous pour découvrir le réel et le vrai au sein de ces conflagrations, de cette confusion, de cette misère? N'est-il pas important de découvrir par nous-mêmes comment penser sans erreurs au sujet de la guerre, de la paix, des questions économiques et sociales, des rapports avec nos semblables? Vous vous rendez certainement compte de la différence entre une réflexion profonde et libre et une suite d'idées qui, pour correcte qu'elle puisse être dans sa formation, est toujours préconditionnée par sa méthode et, de ce fait, n'est pas réellement créatrice. Savoir penser par nous-mêmes, à la fois librement et correctement, c'est être vivant et dynamique, c'est donner naissance à une nouvelle culture et à une nouvelle félicité.

Je voudrais, au cours de ces causeries, décrire le processus de cette façon de penser, grâce à laquelle on est vraiment créateur au lieu de demeurer enfermé dans des séries d'idées ou de préjugés. Mais comment commencerons-nous à découvrir par nous-mêmes cette façon de penser? Penser ainsi est la condition du bonheur. Ne pas penser ainsi, c'est faire en sorte que nos actions,

notre comportement, nos affections n'aient pas de base. Cette façon de penser, ce penser dont je parle ne peut être découvert par des lectures, ni en assistant à des causeries, ni en écoutant les raisonnements des autres sur ce que penser veut dire. La découverte du penser ne se peut faire que par nous-mêmes et à travers nous-mêmes.

Le penser n'existe qu'en la connaissance de soi. En dehors de la connaissance de soi le penser n'existe pas, ce que l'on pense et ce que l'on sent ne peut être vrai. Le germe de toute compréhension est dans la compréhension de soi-même. Lorsque vous découvrez les causes de vos pensées-sensations et que, de là, vous apprenez à penser-sentir, vous êtes à la source de l'entendement. Si vous ne vous connaissez pas, vos accumulations d'idées, votre acceptation de croyances et de théories n'ont point de bases. Si vous ne vous connaissez pas, vous serez toujours la proie de l'incertitude, vous dépendrez de votre humeur et des circonstances. Si vous ne vous connaissez pas pleinement, vous ne pouvez pas penser dans le vrai sens du mot. Ceci n'est-il pas évident? Car si je ne sais pas quels sont mes mobiles, mes intentions, les éléments qui m'ont formé, mes pensées-émotions secrètes, comment puis-je qualifier ou établir mes rapports avec un autre? Comment puis-je découvrir quoi que ce soit en ce qui concerne la vie si je ne me connais pas moi-même? Et me connaître est une tâche énorme qui exige une observation constante, une perception méditative.

Telle est notre première tâche, avant même d'aborder le problème de la guerre et de la paix, des conflits économiques et sociaux, de la mort et de l'immortalité. Ces questions surgiront, elles ne peuvent pas ne pas surgir, mais en nous découvrant nous-mêmes, ces questions recevront des réponses correctes. Ceux qui abordent ces sujets avec sérieux doivent commencer par eux-mêmes en vue de comprendre le monde dont ils sont une partie. Si vous ne vous comprenez pas vous-mêmes, vous ne pouvez comprendre le tout.

La connaissance de soi est le commencement de la sagesse. La connaissance de soi se cultive par l'individu, dans sa recherche

de lui-même. Je ne suis pas en train d'opposer l'individu à la masse. Ils ne sont pas contradictoires. Vous, l'individu, êtes la masse, le résultat de la masse. En nous, ainsi que vous le découvrirez si vous y pénétrez profondément, se trouvent et la multitude et le particulier. C'est comme un cours d'eau dans le flot ininterrompu duquel se trouvent de petits tourbillons et ces tourbillons que nous appelons individualités ne sont que le résultat de ce continuel courant d'eau. Vos pensées-sentiments, ces activités mentales-émotionnelles, ne sont-elles pas le résultat du passé, de ce que nous appelons la multitude? N'avez-vous pas des pensées-sentiments similaires à celles de votre voisin?

Donc, lorsque je parle de l'individu, je ne l'établis pas en opposition à la masse. Au contraire, je veux éliminer cet antagonisme. Cet antagonisme qui oppose la masse à vous, individu, crée de la confusion, des conflits, de la cruauté, de la misère. Mais si nous pouvons comprendre comment l'individu, le nous, est une partie du tout, non pas seulement mystiquement, mais en fait, alors nous nous libérons nous-mêmes, avec joie et spontanément, de la plus grande partie de notre désir de rivaliser, de parvenir, de tromper, d'opprimer, d'être cruel, ou de devenir un disciple ou un chef. Alors nous considérerons d'une tout autre façon le problème de l'existence. Et il est important de comprendre cela profondément. Tant que nous nous considérons des individus, séparés du tout, rivalisant, barrant le chemin, luttant, sacrifiant le nombre au particulier ou le particulier au nombre, ces problèmes qui surgissent de cet antagonisme actif ne trouveront aucune solution heureuse et durable, car ils sont la conséquence d'une façon erronée de penser-sentir.

J'ai dit que lorsque je parle de l'individu, je ne l'oppose pas à la masse. Que suis-je? Je suis le résultat de quelque chose : le résultat du passé, d'innombrables couches superposées de passé, d'une série de causes-effets. Et comment peut-on m'opposer au tout, au passé, lorsque j'en suis le résultat? Si moi, qui suis la masse, le tout, je ne me comprends pas moi-même, non seulement tel que j'apparais à la surface de ma peau, objectivement, mais

subjectivement, tel que je suis à l'intérieur de ma peau, comment puis-je comprendre les autres, le monde? Se comprendre soi-même, cela nécessite un détachement tolérant et charitable. Si vous ne vous comprenez pas vous-mêmes, vous ne comprendrez rien; vous pourrez avoir de grands idéals, des croyances et des formules, mais qui n'auront pas de réalité, qui seront des illusions. Donc, il vous faut vous connaître, afin de comprendre le présent et, à travers le présent, le passé. Du présent connu sont découvertes les stratifications cachées du passé et cette découverte est libératrice et créatrice.

La compréhension de nous-mêmes comporte une étude objective, bienveillante, sereine, de nous-mêmes en tant qu'organisme complet, avec notre corps, nos sentiments, nos pensées. Ces éléments ne sont pas indépendants, mais reliés les uns aux autres. Ce n'est que lorsque nous comprenons l'organisme en tant que totalité que nous pouvons aller au delà et découvrir des choses encore plus grandes, plus vastes. Mais si, cette compréhension initiale faisant défaut, nous ne construisons pas les fondations du penser, nous ne pouvons pas nous acheminer vers de plus grandes altitudes.

Ainsi il devient essentiel de faire naître en chacun de nous la capacité de découvrir le vrai, car ce qui est découvert a une vertu libératrice et créatrice, puisque tout ce qui est découvert est vrai. Si nous ne faisons qu'imiter un modèle de ce que nous voudrions être ou si, au contraire, nous cédons à quelque désir intime, nous observons de toute façon des résultats contradictoires qui nous égarent, mais dans l'acte de nous étudier nous-mêmes, nous sommes en un voyage d'auto-exploration qui engendre la joie.

C'est dans un penser-sentir négatif, plutôt que positif, qu'il y a certitude. Car c'est d'une façon positive que nous avons affirmé ce que nous sommes, c'est d'une façon positive que nous avons cultivé nos idées sur les énoncés d'autrui ou les nôtres, de sorte que nous comptons sur le pouvoir ou les circonstances pour mettre en œuvre une série positive d'idées et d'actions. Tandis que si

vous examinez la question, vous verrez qu'il y a accord dans la négation, il y a certitude dans le penser-négatif, qui est la forme la plus élevée du penser. Une fois que vous avez trouvé la vraie négation et un accord dans la négation, vous pouvez aller plus loin et construire dans le positif.

La découverte qui réside en la connaissance de soi est ardue, car le commencement et la fin sont en nous. Chercher le bonheur, l'amour, l'espérance, en dehors de nous, mène à l'illusion, à la douleur; trouver le bonheur, la paix, la joie en nous, présuppose la connaissance de soi. Nous sommes esclaves des passions et des exigences immédiates du monde, nous sommes entraînés par tout cela, nous y dissipons notre énergie, de sorte que nous avons peu de temps pour nous étudier nous-mêmes. Mais être profondément conscient de nos mobiles, de nos désirs de parvenir, de devenir, exige une attention intérieure constamment soutenue. Si nous ne nous comprenons pas nous-mêmes, des plans superficiels de réformes sociales et économiques, quelque nécessaires et profitables qu'ils soient, ne produiront pas d'unité dans le monde, mais encore plus de confusion et de misère.

Nombre d'entre nous pensent qu'une réforme économique d'une sorte ou d'une autre apportera la paix du monde; ou qu'une certaine réforme sociale, ou qu'une religion particulière triomphant sur toutes les autres apportera le bonheur aux hommes. Je crois qu'il y a au moins huit cents sectes religieuses dans ce pays, chacune rivalisant avec les autres et faisant du prosélytisme. Mais pensez-vous qu'une religion compétitrice puisse donner à l'humanité la paix, l'unité et le bonheur? Pensez-vous qu'une religion particularisée, quelle qu'elle soit, Hindouisme, Bouddhisme ou Christianisme, puisse apporter la paix? Ou devons-nous mettre de côté toutes les religions spécifiques et découvrir la vérité par nous-mêmes? Lorsque nous voyons le monde démoli par des bombes et que nous sentons toutes les horreurs qui s'y passent, lorsque le monde est fragmenté en religions, nationalités, races et idéologies séparées, quelle est la réponse à tout cela? Nous ne pouvons pas simplement continuer à vivre pour enfin mourir en espérant que

de notre brève existence résultera quelque bien. Nous ne pouvons pas laisser à d'autres la tâche d'apporter le bonheur et la paix à l'humanité; car l'humanité c'est nous-mêmes, c'est chacun de nous. Et où se trouve la solution hormis en nous-mêmes? La découverte de la réponse réelle nécessite un penser-sentir profond et peu d'entre nous sont désireux de résoudre cette misère. Si chacun de nous considère ce problème comme surgissant de l'intérieur et ne se laisse pas simplement mener sans défense à travers cette effroyable confusion et misère, alors nous trouverons une réponse simple et directe.

En nous étudiant donc, en nous comprenant nous-mêmes, nous permettrons à la clarté et à l'ordre de surgir. Et il ne peut y avoir de clarté que dans la connaissance de soi qui nourrit le penser. Le penser précède l'action correcte. Si, en devenant auto-conscients, nous cultivons la connaissance de soi d'où surgit le penser, nous créons un miroir en nous-mêmes qui reflétera sans déformations toutes nos pensées-émotions. Mais être à ce point conscient de soi est extrêmement difficile, car notre esprit est habitué à errer et à se laisser distraire. Ses vagabondages, ses distractions, font partie de ce qui l'intéresse et de ce qu'il crée. Les comprendre — et non pas les écarter — c'est donner l'essor à la connaissance de soi et au penser. Ce n'est que par inclusion, et non pas par exclusion, non pas par approbation, condamnation ou comparaison, que naît l'entendement.

QUESTION. — *Quel est mon droit dans mes rapports avec le monde?*

KRISHNAMURTI. — C'est une question intéressante et instructive. La personne qui pose cette question semble se mettre en opposition avec le monde et demande ensuite quels sont ses droits, dans ses rapports avec lui. Mais est-il coupé du monde? N'en est-il pas une partie? A-t-il des droits particuliers? Et en se mettant à part, comprendra-t-il le monde? En accordant de l'importance à une partie et en la renforçant comprendra-t-il le tout? La partie n'est pas le tout et pour le comprendre il ne doit

pas s'ériger en opposition avec lui. Sa compréhension de la partie est aussi celle du tout. Lorsque l'individu est en opposition avec le monde, il revendique ses droits; mais pourquoi devrait-il se mettre en état d'opposition? Celui qui s'oppose au monde avec son moi et son non-moi se ferme à la compréhension. N'est-il pas une partie du tout? Ses problèmes ne sont-ils pas les problèmes du monde? Ses conflits, ses égarements, ses misères ne sont-ils pas ceux de son semblable, proche ou lointain? Lorsqu'il se percevra clairement, il saura qu'il est une partie du tout. Il est le résultat du passé avec ses peurs, ses espoirs, ses avidités et le reste. Or, ce résultat cherche son droit dans ses rapports avec le tout. Mais a-t-il des droits tant qu'il est envieux avide, cruel? Ce n'est que lorsqu'il ne se considérera pas comme un individu, mais comme un résultat et une partie du tout qu'il connaîtra cette liberté dans laquelle il n'y a pas d'opposition ni de dualité. Mais tant qu'il appartient au monde, avec son ignorance, sa cruauté, sa sensualité, il n'a aucun contact en dehors de lui.

Nous ne devrions pas employer le mot individu, ni les mots mien et vôtre, parce qu'au fond ils n'ont pas de sens. Je suis le résultat de mon père et de ma mère et de l'influence extérieure du pays et de la société. Si je me situe par opposition, il n'y a pas de compréhension; une combinaison d'opposés ne produit pas d'entendement. Mais si je deviens lucide et que j'observe les façons de faire de la dualité, alors je commence à sentir ce qu'est l'affranchissement des opposés. Le monde est réparti en contraires, le blanc et le noir, le bon et le mauvais, le mien et le vôtre, et ainsi de suite. Dans la dualité, il n'y a pas de compréhension, chaque antithèse contient son propre opposé. Notre difficulté consiste à penser ces problèmes d'une façon neuve, à penser au monde et à nous-mêmes d'un tout autre point de vue, en observant silencieusement, sans identifier ni comparer. Les idées que vous pensez sont le résultat de ce que d'autres ont pensé, en combinaison avec le présent. La vraie unicité, c'est découvrir ce qui est vrai et c'est être dans cette découverte. Cette unicité, cette joie, cette libération qui proviennent de cette découverte ne se trouvent pas

dans l'orgueil des possessions ou d'un nom ou de caractères physiques ou de tendances. La vraie liberté vient de la connaissance de soi qui engendre le penser. La connaissance de soi est la découverte du vrai qui seul met fin à notre ignorance et à notre douleur.

Par la lucidité vis-à-vis de soi-même et la connaissance de soi, la paix est atteinte, et en cette sérénité, il y a immortalité.

DEUXIÈME CAUSERIE

21 mai 1944.

Dimanche dernier j'ai essayé d'expliquer ce qu'est le penser et comment on s'y prend pour y parvenir. J'ai dit que, sans la conscience de soi, sans la connaissance intime de tous nos mobiles, de nos intentions et instincts, la pensée-sentiment n'a pas de base réelle, et que, sans cette base, il n'est pas de penser. La connaissance de soi est le début de l'entendement. Et tels nous sommes, tel est le monde. C'est-à-dire que si nous sommes cupides, envieux, pleins de rivalités, notre société sera mue par la rivalité, l'envie, la cupidité d'où résulteront la misère et la guerre. L'Etat est ce que nous sommes. Pour instaurer l'ordre et la paix, nous devons commencer par nous-mêmes, et non par la société ou l'Etat, car le monde c'est nous. Il n'est pas égoïste de penser que chacun de nous doit se comprendre et se transformer avant d'aider le monde. Vous ne pouvez aider autrui si vous ne vous connaissez vous-mêmes. Grâce à la connaissance de soi, on découvrira qu'en soi est le tout.

Si nous voulons instaurer une société saine et heureuse, il nous faut commencer par nous-mêmes, non par un autre, non en dehors de nous, mais en nous. Au lieu de donner de l'importance à des noms, à des étiquettes, à des appellations qui engendrent la confusion, nous devons en libérer notre esprit et nous considérer sans passion. Tant que nous ne nous comprenons pas, tant que nous ne nous dépassons pas, l'exclusivisme sous toutes ses formes existera. Nous voyons autour de nous et en nous des actions et des désirs exclusifs qui restreignent les rapports humains.

Avant de pouvoir comprendre la nature de l'effort qu'il faut

faire pour se connaître, nous devons prendre conscience de la nature de l'effort que nous faisons maintenant. Notre effort actuel consiste, n'est-ce pas, à constamment devenir, à nous évader d'un opposé à un autre. Nous vivons dans une série de conflits entre l'action et la réaction, le vouloir et le non-vouloir. Notre effort se passe à devenir et à ne pas devenir. Nous vivons dans un état de dualité. Comment naît cette dualité? Si nous pouvons le comprendre, peut-être pourrons-nous dépasser la dualité et découvrir une façon différente d'être. Comment surgit en nous ce douloureux conflit entre le bien et le mal, l'espoir et la crainte, l'amour et la haine, le moi et le non-moi? Ne sont-ils pas créés par notre soif de devenir? Cette soif qui s'exprime dans la sensualité, l'attachement aux plaisirs du monde, ou la recherche personnelle de la gloire et de l'immortalité. En essayant de devenir, ne créons-nous pas l'opposé de ce que nous cherchons? Si nous ne comprenons pas ce conflit des contraires, tous nos efforts ne feront que remplacer des conditions douloureuses par d'autres, aussi douloureuses et instables; nous devons donc trouver le moyen de dépasser ce conflit, mais les mauvais moyens mènent à de mauvaises fins; seuls les bons moyens produisent de bonnes fins. Si nous voulons la paix dans le monde, nous devons nous servir de méthodes pacifiques et pourtant, il semble qu'invariablement nous nous servions de mauvaises méthodes dans l'espoir d'arriver à de bonnes fins.

Si nous ne comprenons pas ce problème des contraires avec ses conflits et ses misères, nos efforts seront vains. La soif de devenir (cette cause du conflit), doit être observée et comprise grâce à un état de lucidité vis-à-vis de nous-même, mais la compréhension cesse s'il y a identification, s'il y a acceptation, ou refus, ou comparaison. Avec une impartialité bienveillante, cette soif doit être comprise dans son essence et ainsi dépassée. Car un esprit prisonnier du désir, de la dualité, ne peut appréhender la réalité. L'esprit doit être immobile à l'extrême; et nulle technique ne peut provoquer, discipliner ou imposer cette immobilité. Celle-ci ne s'établit que par la compréhension du conflit. Et vous ne pouvez contraindre le conflit à cesser. Vous ne pouvez y mettre fin

par votre volonté. Il vous est loisible de l'étouffer, de le cacher, mais il ne cessera de resurgir. On peut guérir une maladie, mais s'attaquer seulement aux symptômes est de peu d'utilité. C'est seulement quand nous prenons conscience de la cause du conflit, quand nous la comprenons et la dépassons que nous pouvons faire l'expérience de ce qui est. Prendre conscience, c'est peser les contraires, les sentir autant qu'on le peut, aussi largement et profondément qu'il est possible, sans acceptation ni refus, avec une vigilance qui ne choisit pas. Dans cette vigilance élargie, vous verrez que survient une nouvelle espèce de volonté ou un sentiment nouveau, une compréhension nouvelle qui ne naît pas des contraires. Le penser cesse quand la pensée-sentiment est enchaînée, retenue par les contraires. Si vous prenez conscience de vos pensées et de vos sentiments, de vos actions et réactions, vous verrez qu'ils sont pris dans le conflit des contraires. A mesure que surgit chaque pensée sensible, pensez-la, sentez-la pleinement, sans vous identifier à elle. Cette lucidité étendue ne peut avoir lieu que lorsque vous ne niez pas, lorsque vous ne repoussez pas, ni n'acceptez, ni ne comparez. Grâce à cette conscience étendue, on découvre une forme d'être, libérée du conflit des contraires.

Cette compréhension créatrice doit être l'objet d'une découverte et c'est cette compréhension qui libère l'esprit du désir. En cette lucidité étendue, il n'y a plus de devenir avec son cortège d'espoirs et de craintes, de succès et d'échecs, de plaisirs et de peines. C'est cette lucidité qui libérera la pensée-sentiment de l'ignorance et de la douleur.

QUESTION. — *Comment est-il possible d'arriver à la vraie concentration?*

KRISHNAMURTI. — Cette question implique bien des choses, de sorte qu'il vous faudra avoir la patience d'écouter tout un développement. Qu'est-ce que la vraie méditation? N'est-ce pas le commencement de la connaissance de soi? Sans la connaissance de soi peut-il y avoir une réelle concentration, une méditation dans le vrai sens du mot? La méditation n'est pas possible à moins

que vous ne commenciez à vous connaître. Pour vous connaître, il vous faut acquérir une perception méditative, ce qui exige une concentration d'une espèce particulière et non point cette concentration exclusive dans laquelle, pour la plupart, nous nous complaisons lorsque nous croyons méditer. La vraie méditation est la compréhension du soi avec tous les problèmes que posent son incertitude, ses conflits, sa misère, ses affections.

Je suppose que certains d'entre nous ont médité ou ont essayé de se concentrer. Qu'arrive-t-il lorsque nous essayons de nous concentrer? De nombreuses pensées surviennent, l'une après l'autre, en foule et non conviées. Nous essayons de fixer notre pensée sur un seul objet ou sur une seule idée ou sur un seul sentiment à l'exclusion de tous autres sentiments et pensées. Cette méthode de concentration qui consiste à se fixer sur un seul point est, en général, considérée nécessaire à la méditation. Mais cette méthode exclusive doit inévitablement échouer, car elle maintient le conflit des contraires; elle peut vous faire obtenir un succès momentané, mais tant que la dualité existe dans la pensée-sentiment, la concentration conduit à l'étroitesse d'esprit, à l'entêtement, à l'illusion.

Le contrôle de la pensée n'engendre pas le penser : un simple contrôle de la pensée n'est pas de la méditation. A coup sûr, il nous faut d'abord découvrir la raison pour laquelle l'esprit se met à vagabonder. Il vagabonde ou il se répète par intérêt, par habitude, par paresse ou parce que la pensée-sensibilité n'est pas parvenue à sa plénitude. Si c'est par intérêt, vous ne pourrez pas le soumettre bien que vous puissiez y parvenir momentanément, car la pensée retournera à ses intérêts et à ses vagabondages. Il vous faut donc poursuivre cet intérêt en le pensant et le sentant pleinement et en appréhender tout le contenu, quelque futile et stupide qu'il soit. Si ce vagabondage est le résultat de l'habitude, il est très significatif, car il indique que votre esprit, prisonnier de ses habitudes et de ses méthodes de raisonner ne pense pas du tout. Un esprit qui est prisonnier de l'habitude ou de la paresse révèle qu'il fonctionne automatiquement et sans réflexion. Et de quelle valeur est l'irréflexion quand bien même elle serait contrôlée?

Quand la pensée se répète, cela indique que la pensée-sensibilité n'est pas arrivée à son achèvement, et jusqu'à ce qu'elle y parvienne, elle ne cessera de revenir sur elle-même. En prenant conscience de vos pensées-sentiments, vous découvrirez un trouble profond, un remous. De la conscience des causes de cette agitation naissent la connaissance de soi et le penser, qui sont la base de la vraie méditation. Sans la connaissance de soi, sans lucidité intérieure, il n'y a pas de méditation et, sans méditation, il n'y a pas de connaissance de soi.

La vraie concentration vient avec la connaissance de soi. Vous pouvez créer de nobles fixations et vous absorber entièrement en elles, mais cela n'engendre pas la compréhension. Cela ne conduit pas à la découverte du réel. Cela peut faire naître la bienveillance ou certaines qualités désirables, mais de nobles fixations ne font que renforcer l'illusion, et un esprit prisonnier des contraires ne peut comprendre le tout. Au lieu d'appliquer les méthodes qui consistent à exclure et à contracter, laissez couler votre pensée-sensibilité, comprenez-en chaque frémissement, chaque mouvement. Pensez-la, sentez-la aussi largement, aussi profondément que possible. Alors vous découvrirez que de cette conscience surgit une concentration extensive, une méditation qui n'est plus devenir, mais être. Mais il est difficile de soutenir cette conscience extensive au delà d'un laps de temps donné au cours de la journée entière. Il faut se rendre opiniâtre et expérimenter directement car cette méditation n'est pas quelque chose que l'on trouve dans un livre, ou en assistant à des réunions ou en suivant une technique. Elle vient par la conscience de soi, par la connaissance de soi. La vraie signification de la méditation devient d'une importance énorme. Ce processus de lucidité intérieure ne doit pas être restreint à certaines fractions du jour, mais doit être continu. De cette conscience méditative vient la paix profonde en qui seule est le réel. Cette quiétude n'est pas le résultat d'un exclusivisme, d'une contraction, d'une mise à l'écart de toute pensée et de tout sentiment grâce à quoi l'on se concentre en vue d'immobiliser l'esprit. Vous pouvez imposer la paix à l'esprit, mais c'est le

silence de la mort, stérile, stagnant, et en cet état, il n'est pas possible de découvrir ce qui est.

QUESTION. — *Comment se libérer de tous les problèmes qui vous troublent?*

KRISHNAMURTI. — Pour comprendre un problème, quel qu'il soit, nous devons lui donner notre attention intégrale. A la fois le conscient et l'inconscient, qui est l'intelligence profonde, doivent en chercher la solution, mais la plupart d'entre nous, malheureusement, essayent de résoudre leurs problèmes superficiellement, c'est-à-dire avec cette petite partie de l'esprit que nous appelons le conscient, et qui n'est que l'intellect. Or, notre conscience ou notre esprit-sentiment est semblable à un iceberg, dont la plus grande partie est immergée en profondeur, et dont une seule fraction se montre au dehors. Nous avons connaissance de cette couche superficielle, mais c'est une connaissance confuse tandis que la partie intérieure, la plus grande, le profond inconscient, nous est à peine perceptible, ou si elle le devient, nous en prenons conscience à travers des rêves, à travers des avertissements occasionnels, mais ces rêves et ces suggestions, nous les interprétons selon nos préjugés et nos capacités intellectuelles toujours limitées. Ainsi ces avertissements perdent leur signification pure et profonde.

Si nous désirons vraiment comprendre notre problème, il nous faut d'abord dissiper la confusion du conscient, de l'esprit superficiel, en la pensant et en la sentant aussi largement et intelligemment que possible, avec compréhension et impartialité. Ensuite, dans cette éclaircie du conscient élucidé, alerte et vigilante, l'esprit intérieur peut se projeter. Quand le contenu des nombreuses couches de la conscience a été ainsi rassemblé et assimilé, et seulement alors, le problème cesse d'exister.

Prenons un exemple. La plupart d'entre nous sont élevés dans un esprit nationaliste. On nous a enseigné à aimer notre pays par opposition aux autres pays; à considérer notre peuple supérieur à tout autre et ainsi de suite. Ce sens de supériorité, ou orgueil, est implanté dans l'esprit dès l'enfance, et nous l'acceptons, nous

vivons avec, nous le justifions à nos propres yeux. Essayons donc avec cette mince couche que nous appelons le conscient, de comprendre ce problème et sa signification profonde. Nous voyons d'abord que nous acceptons le nationalisme parce qu'il nous est imposé par les influences du milieu et que nous sommes conditionnés par lui. En outre, cet esprit nationaliste nourrit notre vanité. L'assertion que nous sommes de tel ou tel pays, de telle ou telle race, nourrit nos pauvres petits moi mesquins, les gonfle comme des voiles et nous sommes prêts à défendre notre pays et notre idéologie, à tuer ou à être mutilés pour eux. En nous identifiant avec ce que, selon nous, il y a de plus grand, nous espérons nous agrandir. Mais nous n'en restons pas moins pauvres, ce n'est que l'étiquette qui émerge, énorme et puissante. Cet esprit nationaliste est utilisé à des fins économiques et, par l'intermédiaire de la haine et de la peur, sert à unir un peuple contre un autre. Aussi quand nous prenons conscience de ce problème et de ses corollaires, nous apercevons ses effets : la guerre, la misère, la famine, le désordre. En adorant un seul des aspects de la réalité, ce qui est une forme de l'idolâtrie, nous nions l'ensemble. Cette négation de l'unité humaine engendre à l'infini des guerres et des atrocités, des divisions et des tyrannies sociales et économiques.

Nous comprenons tout cela intellectuellement avec une mince couche que nous appelons le conscient, mais nous sommes toujours prisonniers de la tradition, de l'opinion, de la crainte, des convenances, etc. Tant que les couches profondes ne seront pas mises à nu et comprises, nous ne serons pas à l'abri du virus du nationalisme et du patriotisme.

Ainsi, en examinant ce problème, nous déblayons la couche superficielle du conscient dans laquelle les couches profondes peuvent dès lors se déverser. Ce flot est renforcé par une vigilance constante, par l'observation de chaque réaction, de chaque excitation que provoquent en nous le nationalisme ou toute autre entrave. Chaque réaction, si petite soit-elle, doit être pensée et sentie largement et profondément. Ainsi vous vous apercevrez bientôt que le problème s'est résolu, que l'esprit nationaliste s'est

dissipé. Conflits et souffrances peuvent tous être compris et dissipés de cette manière : il s'agit de déblayer la mince couche du conscient et de penser et sentir le problème de façon aussi complète que possible; dans cette clarté, dans cette quiétude relative, des mobiles, intentions, craintes, etc., plus profonds, peuvent se projeter. Au fur et à mesure qu'ils arrivent, examinez-les, étudiez-les et ainsi comprenez-les. Alors l'obstacle, le conflit, le chagrin se trouvent appréhendés profondément dans leur ensemble et se dissipent.

QUESTION. — *Voulez-vous, s'il vous plaît, tirer au clair l'idée de la « certitude dans la négation ». Vous avez parlé de pensée négative et positive : entendez-vous par là qu'être positif c'est se livrer à des affirmations et que celles-ci sont sans valeur, parce qu'elles sont enfermées en elles-mêmes et qu'elles excluent le doute; tandis qu'être négatif c'est s'ouvrir à la pensée, du fait qu'en s'affranchissant des traditions on devient capable d'examiner ce qui est neuf? Ou voulez-vous dire que nous devons être positifs en ceci qu'il n'y a pas de choix entre le vrai et le faux, et que nier signifie participer à un compromis?*

KRISHNAMURTI. — J'ai dit que, dans la négation, il y a certitude. Développons cette idée. Quand nous prenons conscience de nous-mêmes, nous découvrons que nous sommes dans un état de contradiction intime, de vouloir et de non-vouloir, d'amour et de haine, etc. Les pensées et les actions nées de cette contradiction intime sont considérées comme positives, mais est-elle positive, la pensée qui se contredit elle-même? A cause de notre formation religieuse, nous sommes certains que nous ne devons pas tuer, mais nous nous surprenons à appuyer ou à trouver des raisons de tuer quand l'Etat l'exige; une pensée contredit l'autre et ainsi il n'y a plus de pensée. Dans un état de contradiction intime, la pensée cesse et il ne reste que l'ignorance. Donc, sachons, si nous pensons ou si nous vivons dans un état de contradiction intime, où penser cesse d'être possible.

Si nous regardons en nous-mêmes, nous nous apercevons que

nous vivons dans un état de contradiction et comment un tel état peut-il être positif? Car ce qui se contredit cesse d'exister. Ne nous connaissant pas nous-mêmes profondément, comment peut-il y avoir accord ou désaccord, affirmation ou démenti? Dans cet état de contradiction intime, comment peut-il y avoir certitude? Comment pouvons-nous, dans cet état, affirmer que nous avons raison ou tort? Nous ne pouvons rien affirmer, n'est-ce pas? Mais notre morale, notre action positive sont fondées sur cette contradiction intime et ainsi nous nous livrons à une activité incessante, aspirant à la paix et engendrant la guerre, désirant le bonheur et causant de la douleur, aimant et aussi haïssant. Si notre pensée est en contradiction avec elle-même, donc non existante, il n'y a qu'une seule voie d'accès possible à la connaissance, c'est l'état du non-devenir, état qui peut sembler négatif mais qui contient les plus hautes possibilités.

L'humilité naît de la négation, et sans humilité, il n'y a pas d'entendement. Dans la compréhension négative, nous commençons à percevoir une possibilité de certitude dans nos accords avec les gens, donc des rapports plus étendus avec eux et une pensée plus élevée. C'est lorsque l'esprit atteint le vide créateur, et non lorsqu'il ordonne par affirmation, qu'il y a réalité. Toutes les grandes découvertes sont nées dans ce vide créateur, et il ne peut y avoir de vide créateur que lorsque cesse l'auto-contradiction. Tant que le désir existe, il y a auto-contradiction. C'est pourquoi au lieu d'aborder la vie positivement, comme le font la plupart d'entre nous, ce qui donne naissance aux misères, aux barbaries, aux conflits que nous connaissons si bien, pourquoi ne pas l'aborder négativement? (Ce qui ne serait pas une négation de la vie.)

Quand j'emploie les termes positif et négatif, je ne les emploie pas en les opposant l'un à l'autre. Commencer à comprendre la nature de ce que nous appelons le positif, qui est le produit de l'ignorance, c'est trouver la certitude dans la négation. Lorsqu'on essaye de comprendre la nature à jamais contradictoire de l'égo, de ce qui est moi et de ce qui est mien, avec ses

appétits et ses renoncements, ses poursuites et sa mort, alors survient le vide créateur et immobile. Cela n'est pas le résultat d'une action positive ou négative, mais un état de non-dualité. Quand le cerveau-cœur est immobile, vidé de tout ce qui n'est pas création, alors seulement est la réalité.

QUESTION. — *Vous avez dit que celui qui s'oppose à la colère par la colère devient colère. Voulez-vous dire que lorsque nous combattons la cruauté avec les armes de la cruauté, nous devenons l'ennemi? Mais, pourtant, si nous ne nous défendons pas, l'ennemi nous abat.*

KRISHNAMURTI. — A coup sûr, vous devenez la chose que vous combattez. (Faut-il vous expliquer cela aussi? Bon.) Si je suis en colère et que vous m'abordez avec colère, quel en est le résultat? Un surcroît de colère. Vous êtes devenu ce que je suis moi-même. Si je suis malfaisant et que vous me combattez avec des moyens malfaisants, vous aussi devenez malfaisant, quelque vertueux que vous puissiez vous sentir. Si je suis brutal, et que vous vous servez de méthodes brutales pour me vaincre, vous devenez brutal tout comme moi. Et ceci nous le faisons depuis des milliers d'années. Assurément, il y a d'autres voies que celle qui oppose la haine à la haine. Si j'emploie des méthodes violentes pour étouffer en moi la colère, j'emploie pour une bonne fin de mauvais moyens et, par suite, la fin cesse d'être bonne. En cela il n'y a pas de compréhension et l'on ne s'élève pas au-dessus de la colère. Il faut étudier la colère avec tolérance et la comprendre; il ne faut pas la maîtriser par des moyens violents; elle peut être le résultat de bien des causes, et si on ne les comprend pas, on ne s'affranchit pas de la colère.

Nous avons créé l'ennemi, le bandit, et le fait de devenir nous-mêmes l'ennemi ne met fin en aucune façon à l'inimitié. Il nous faut comprendre la cause de l'inimitié, et cesser de l'alimenter par notre pensée, nos sentiments et nos actions. C'est là une tâche pénible et qui exige une vigilance intérieure constante, une souplesse intelligente, car tels nous sommes, telle est la société, ou

tel est l'Etat. L'ennemi et l'ami sont le produit de notre pensée, de notre action. Nous sommes responsables de la création de l'inimitié, aussi est-il plus important d'être conscient de notre propre pensée et de notre action que de s'occuper de l'ennemi et de l'ami, car penser d'une façon adéquate met fin à la division. L'amour dépasse l'ami et l'ennemi.

TROISIÈME CAUSERIE

28 mai 1944.

Dans ma première causerie, j'ai essayé d'expliquer que le penser ne peut naître qu'avec la connaissance de soi. Sans ce penser, vous ne pouvez savoir ce qui est vrai. Si vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, vos rapports humains, votre action, votre existence quotidienne n'ont pas de base vraie. Notre existence est un état d'opposition et de contradiction, et aucune pensée, aucune action qui en découlent ne peuvent jamais être vraies. Avant de pouvoir comprendre le monde, notre conduite et nos rapports avec nos semblables, il nous faut nous connaître. Quand l'individu s'oppose à la masse, il agit dans l'ignorance et la peur, car il est le résultat de la masse, il est le résultat du passé. Nous ne pouvons nous dresser contre ce que nous désirons comprendre, ni nous en séparer.

Dans ma deuxième causerie, nous avons en quelque sorte effleuré le sujet de la pensée qui se met en état d'opposition en créant ainsi la dualité. Nous devrions comprendre cela avant de commencer à nous occuper de notre pensée et de notre activité quotidiennes. Si nous ne comprenons pas ce que c'est qui cause le dualisme, cette opposition instinctive entre le tien et le mien, nous ne comprendrons pas le sens de notre conflit. Nous avons conscience, dans notre vie, d'un dualisme et de son conflit incessant : il y a le vouloir et le non-vouloir, le paradis et l'enfer, l'Etat et le citoyen, la lumière et les ténèbres. Le dualisme ne naît-il pas de l'avidité? Dans la volonté d'être, de devenir, n'y a-t-il pas aussi la volonté de ne pas devenir? Dans l'avidité positive, il y a aussi une négation et, par suite, la pensée-sentiment

est entraînée dans le conflit des contraires. Par les contraires, il n'y a pas moyen d'échapper au conflit, à la douleur.

Le désir de devenir, sans comprendre la dualité, est une lutte vaine, mais le conflit des contraires cesse si nous pouvons saisir et vaincre le problème de l'avidité. L'avidité est à la racine de toute ignorance et de toute douleur et l'on ne peut pas se libérer de l'ignorance et de la douleur, si ce n'est en abandonnant l'avidité. Il ne faut pas l'écarter par un effort de la volonté, car la volonté fait partie de l'avidité, il ne faut pas non plus l'écarter par le renoncement, car un tel renoncement est le fruit des contraires. On ne peut dissoudre l'avidité qu'en devenant conscient de ses nombreuses formes et expressions. Grâce à une observation et à une compréhension tolérantes, on la dépasse. L'avidité se consume dans la flamme de la connaissance.

Examinons le désir que l'on a de devenir vertueux. Y a-t-il vertu quand il y a conscience de vice? Devenez-vous vertueux en vous opposant au vice, ou la vertu est-elle un état qui n'est pas ancré dans les contraires? La vertu naît quand il y a libération des contraires. Est-ce que la générosité, la bonté, l'amour sont le contraire de la cupidité, de l'envie, de la haine ou l'amour est-il quelque chose qui dépasse ou domine toute contradiction? En nous opposant à la violence, y aura-t-il la paix? Ou la paix est-elle quelque chose qui est au delà, qui dépasse à la fois les deux contraires? La véritable vertu n'est-elle pas une négation du devenir? La vertu est la libération de l'avidité.

Il nous faut prendre conscience de ce problème complexe de la dualité, grâce à une vigilance constante, non pas pour corriger, mais pour comprendre; car si nous ne comprenons pas comment cultiver le penser, ce penser qui éclaire la recherche, nous ne cesserons d'engendrer des contraires avec leurs conflits infinis.

Le penser surgit-il du conflit des contraires, ou est-il engendré lorsque la cause des contraires, l'avidité, est pensée et sentie, donc comprise? La libération des contraires n'est possible que lorsque la pensée-sentiment est capable d'observer ses actions et réactions sans les accepter, ni les refuser, ni les comparer. De cette vigi-

lance naît une perception nouvelle, un entendement nouveau qui n'est pas ancré dans les contraires. La pensée-sentiment qui est entraînée dans la dualité est incapable de comprendre la non-dualité. Nous devons donc, dès le début de notre réflexion, poser les fondations de notre recherche, car les moyens justes conduisent à de justes fins, et les mauvais moyens mènent à de mauvaises fins. A aucun moment, de mauvais moyens ne nous mèneront à de bonnes fins, et celles-ci ne couronneront que de justes moyens.

QUESTION. — *J'ai beaucoup de difficulté à me comprendre moi-même. Par où dois-je commencer?*

KRISHNAMURTI. — N'est-il pas très important que l'on se comprenne soi-même avant toute autre chose? Si nous ne nous comprenons pas, nous ne comprendrons rien d'autre, puisque la racine de la compréhension est en nous-mêmes. En me comprenant, je comprendrai mes rapports avec mes semblables, avec le monde; car, en moi, ainsi qu'en chacun de nous, se trouve le tout; je suis le résultat du tout, du passé. Ce souci de se comprendre peut, à première vue, paraître égocentrique, égoïste, mais si vous l'examinez, vous verrez que ce que nous sommes — chacun de nous — le monde, l'Etat, la société le sont aussi; et pour amener un changement vital dans notre entourage — changement qui est essentiel — chacun de nous doit commencer par lui-même. En se comprenant, et par là en se transformant lui-même, il amènera inévitablement un changement nécessaire et vital au sein de l'Etat, du milieu. L'acceptation et la compréhension de ce fait provoqueraient une révolution dans votre façon de penser-sentir. Le monde est une projection de vous-mêmes, votre problème est le sien. Sans vous, le monde n'existe pas. Ce que vous êtes, le monde l'est aussi; si vous êtes envieux, avide, inamical, combatif, brutal, exclusif, la société sera telle et tel sera l'Etat.

L'étude de vous-mêmes est très difficile, car vous êtes très complexes. Vous devez vous munir d'une immense patience, non pas d'une acceptation léthargique, mais d'une capacité à la fois éveillée et passive d'observer et d'étudier. Rendre objectif et

étudier ce que vous êtes subjectivement est une tâche difficile. Nous sommes pour la plupart pris dans un tourbillon d'activités, tandis que troublés intérieurement et déchirés par de nombreux désirs contradictoires, tantôt nous les nions, tantôt nous affirmons. Comment cette machine extrêmement complexe peut-elle être étudiée et comprise? Une machine qui se meut très rapidement, qui tourne à une vitesse vertigineuse, ne peut pas être étudiée en détail. On ne peut commencer à l'étudier que si l'on en ralentit le mouvement. Si vous pouvez ralentir votre pensée-sentiment, vous pourrez alors l'observer ainsi que dans un film au ralenti vous pouvez étudier les mouvements d'un cheval lorsqu'il trotte ou qu'il saute une haie. Si vous arrêtez la machine, vous ne pouvez la comprendre — elle n'est plus qu'une chose morte — et si elle tourne trop vite, vous ne pouvez la suivre; mais il faut qu'elle aille doucement, qu'elle tourne posément si vous voulez l'examiner en détail et la comprendre intimement. C'est de cette façon que doit travailler l'esprit, s'il veut suivre chaque mouvement de la pensée-sentiment. Pour s'observer lui-même sans frottement, il doit se mettre au ralenti. Se borner à contrôler la pensée-sentiment, ou la freiner, c'est gaspiller l'énergie nécessaire à sa compréhension; dans ce cas, la pensée-sentiment est plus absorbée dans ce contrôle, dans cette maîtrise, que dans le fait de penser, de sentir, de comprendre chaque pensée-sentiment.

Avez-vous jamais essayé de penser, de sentir chaque pensée-sentiment? Comme c'est difficile! Car l'esprit erre tout autour, la pensée ne s'achève pas, le sentiment ne se conclut jamais. Il oscille d'un sujet à un autre, comme un esclave poussé de-ci de-là. Si l'esprit ne peut ralentir son mouvement, le problème qui l'engage, le sens profond de ses pensées-sentiments ne peut être découvert. Contrôler ses courses errantes, c'est le limiter et le rapetisser, et alors la pensée-sentiment s'épuise à contenir et à restreindre au lieu d'étudier, d'examiner et de comprendre. L'esprit doit ralentir sa course, mais comment y parvient-il? S'il s'impose ce ralentissement, il engendre un état d'opposition qui crée encore plus de conflits, plus de contradictions. Une contrainte, de quel-

que nature qu'elle soit, annule son propre effort. Prendre conscience de chaque pensée-sentiment est une tâche extrêmemnt ardue et difficile, reconnaître ce qui est vain et l'abandonner, ce qui a un sens et le suivre d'une façon pénétrante et profonde, cela est épuisant et exige une concentration extensive.

Je voudrais vous suggérer une méthode, mais n'en faites pas un système rigide, une technique exigeante, une voie de salut, une routine fastidieuse, un devoir de plus. Nous savons tous tenir un journal personnel, où nous notons, le soir, les événements de la journée. Je ne vous propose pas de tenir un journal rétrospectif, mais efforcez-vous de noter *chaque* pensée-sentiment, lorsque vous en aurez le loisir. Si vous vous y essayez, vous constaterez que cela seul est déjà difficile. Quand vous écrivez, vous ne pouvez noter qu'une ou deux pensées, tant nous pensons rapidement, d'une façon décousue et papillonnante. Et comme vous ne pouvez pas tout écrire, puisque vous avez d'autres choses à faire, vous vous apercevrez bientôt qu'une autre couche de votre conscience en prend note. Lorsqu'à nouveau vous aurez le loisir d'écrire, vous vous « remémorerez » toutes les pensées-sentiments auxquelles vous n'avez pu prêter une attention consciente. Ainsi, à la fin de la journée, vous aurez pris note d'un aussi grand nombre de pensées et de sentiments que possible. Naturellement, je ne propose ceci qu'à ceux qui en ont envie. Revoyez le soir ce que vous avez écrit pendant le jour. Cette étude est un art, car la compréhension en jaillit. Ce qui importe, c'est la manière dont vous étudiez ce que vous avez noté plutôt que le simple fait de l'avoir noté.

Si vous vous placez en état d'opposition avec ce que vous avez écrit, vous ne le comprendrez pas. J'entends que si vous acceptez ou reniez, si vous jugez ou comparez, vous ne saisirez pas le sens de ce qui est écrit, car l'identification empêche l'épanouissement de la pensée-sentiment. Mais si vous examinez votre texte en vous refusant à tout jugement, son contenu profond se révélera. Cet examen, fait par une conscience impartiale, sans peur ni prévention, est très difficile. Vous apprenez de cette

façon à ralentir vos pensées et vos sentiments, mais aussi — et c'est très important — à observer chaque pensée-sentiment sans passion, sans la charger d'un jugement ou d'une critique pervertie. De cela naît une compréhension profonde qui se développe non seulement pendant les heures de veille, mais aussi pendant le sommeil. Vous verrez qu'il en résulte de la franchise et de l'honnêteté.

Alors vous serez capables de suivre chacun des mouvements de la pensée-sentiment. Car non seulement votre observation portera sur les couches superficielles de la conscience, mais ses nombreuses assises cachées se révéleront aussi à vous. Ainsi, grâce à une constante auto-vigilance, la connaissance de soi s'approfondit et s'étend. C'est un livre aux multiples volumes. En son commencement est aussi sa fin. Vous ne pouvez en sauter une seule page, un seul paragraphe en vue d'atteindre rapidement la fin que vous êtes avides de connaître. La cupidité et l'impatience monnayées ne peuvent acheter la sagesse. Celle-ci vient lorsque le livre de la connaissance de soi est lu avec soin, car il contient ce que nous sommes à chaque moment et non le récit d'un moment particulier. Assurément, cela implique un incessant travail, une vigilance à la fois passive et toujours curieuse et l'absence de désir qui pousse tant de personnes à atteindre une fin. Cette passivité est en elle-même active. La quiétude engendre la sagesse et le bonheur suprêmes.

QUESTION. — *Je suis très déprimé; comment puis-je surmonter cela?*

KRISHNAMURTI. — N'est-il pas naturel d'être déprimé à l'époque actuelle, lorsqu'il y a ce carnage, ce chaos, cette douleur? Mais qu'apprenons-nous lorsque nous avons des hauts et des bas, lorsque nous passons des sommets aux ombres des vallées? Nos vies se déroulent à travers des ondulations, sur des hauteurs et dans des abîmes. Les altitudes nous exaltent, nous y sommes si consumés de félicité et de joie qu'en cette plénitude, les abîmes et les ténèbres sont oubliés. La joie n'est pas un pro-

blème, le bonheur ne fait pas d'effort vers la connaissance. Il est. Mais il ne dure pas et nous tâtonnons alors à sa recherche. Nous nous souvenons, nous nous accrochons, nous comparons. Ce n'est que dans les abîmes, dans les ténèbres que nous voyons naître le conflit, le doute et la tristesse. Nous voulons fuir tout cela, avides d'atteindre les cimes à nouveau. Mais nous n'y parviendrons pas au moyen de la volonté, car la joie ne peut être conviée. Le bonheur n'est pas une fin en lui-même, mais un incident au cours d'une compréhension plus vaste et plus profonde.

Lorsque nous essayons de comprendre la discorde et la douleur, nous commençons à nous comprendre nous-mêmes par rapport à elles; nous voyons comment nous allons à leur rencontre ou comment nous les évitons, comment nous les condamnons ou les justifions, comment nous les expliquons ou les comparons. Ce que faisant, nous arrivons à nous connaître, avec nos artifices, nos évasions, nos excuses. Vous pouvez fuir la dépression, mais elle vous ressaisira encore et encore. Si nous essayons de la comprendre — et pour cela il nous faut observer toutes les réactions qu'elle provoque en nous et comment nous nous efforçons de lui échapper ou de lui trouver des substitutions — nous constaterons que le désir même de la dominer indique que nous ne la comprenons pas. Mais en prenant conscience de ses causes et de sa signification, une compréhension plus générale et plus profonde apparaît, en laquelle la dépression, l'apitoiement sur soi et la peur n'ont plus de place.

QUESTION. — *Vous avez parlé de l'Etat. Voudriez-vous nous dire encore quelque chose à ce sujet?*

KRISHNAMURTI. — L'Etat ne sera que ce que vous êtes. Si vous êtes envieux, accessible aux passions, avide de pouvoir et de richesses, vous créerez l'Etat et le Gouvernement qui vous représenteront. Si, comme la plupart, vous recherchez le pouvoir et la domination, au sein de la famille, de la ville ou de la communauté, vous établirez un gouvernement d'oppression et de cruauté. Si vous êtes ambitieux, attaché aux choses de ce monde, il en

résultera une société organisée sur la violence, au moyen de valeurs purement matérielles, ce qui, pour finir, engendrera des guerres, des désastres et des tyrannies.

Lorsque vous avez contribué à créer une société et un Etat conformes à vos appétits, ils vous échappent; ils deviennent des entités indépendantes qui dominent et qui ordonnent. C'est pourtant nous, vous et moi, qui les avons créés par notre mauvaise volonté, notre avidité et nos désirs des choses de ce monde. Ce que vous êtes, l'Etat le sera aussi.

Pour exister, la religion organisée doit devenir et devient le partenaire de l'Etat, et, ce faisant, elle ne remplit plus sa véritable fonction qui est de guider, d'enseigner, de soutenir en tout temps la vérité. Dans cette association, la religion devient un autre foyer d'oppression et de discorde. Si vous ne vous comprenez pas vous-mêmes, vous qui êtes responsables de la création de l'Etat, comment pourrez-vous amener les changements nécessaires dans le mécanisme social? Vous ne pourrez obtenir de changements profonds et radicaux dans l'Etat tant que vous ne vous comprendrez pas, c'est-à-dire tant que vous ne serez pas libérés de la sensualité, de la mondanité et du désir de célébrité. Tant que vous ne serez pas devenu religieux, dans le sens fondamental de ce mot, et non par l'adhésion à une quelconque religion instituée, votre Etat sera irréligieux et responsable, par conséquent des guerres, des désastres économiques, de la famine et de l'oppression. Si vous êtes nationaliste, si vous avez des idées séparatives et des préjugés raciaux, l'Etat que vous instituerez sera une cause d'antagonisme, d'oppression et de misère. Un tel Etat ne pourra jamais être religieux; plus il s'agrandira et acquerra de puissance, plus il cédera au mal. Je n'emploie pas le mot religieux dans le sens particulier de quelque doctrine, foi ou croyance. J'entends parler de ceux qui vivent une vie de non-sensualité, de non-mondanité et qui ne recherchent ni la célébrité personnelle, ni l'immortalité.

Ne nous laissons pas troubler par des mots, des noms ou des étiquettes, qui n'amènent que confusion, tels que Hindous, Boud-

dhistes, Chrétiens ou Mahométans, ou tels que Américains, Allemands, Anglais, Chinois. La religion est au-dessus de tous les noms, de toutes les fois, de toutes les doctrines. Elle est la façon dont on réalise le suprême, et la vertu n'est d'aucun pays, ni d'aucune race, ni d'aucune religion particulière. Nous devons nous libérer des noms et des étiquettes, de leur confusion et de leurs rivalités, et nous efforcer, par la moralité la plus haute, de trouver ce qui est. Ainsi vous deviendrez vraiment religieux et l'Etat le deviendra aussi.

Alors, seulement, il y aura dans ce monde paix et lumière. Que chacun de nous comprenne qu'il ne peut y avoir d'unité que grâce à une façon juste de penser — et non grâce à des systèmes superficiels d'économie. Lorsque nous devenons religieux, que nous dépassons le désir d'immortalité personnelle et de pouvoir, de mondanité et de sensualité, nous atteignons la sagesse intérieure et profonde de l'amour et de la paix.

QUESTION. — *N'enseignez-vous pas simplement une forme subtile de psychologie?*

KRISHNAMURTI. — Qu'entendons-nous par psychologie? N'est-ce pas l'étude de l'esprit humain, l'étude de soi-même? Si nous ne comprenons pas les éléments de notre esprit, de notre psyché, de nos pensées-sentiments, comment pourrons-nous comprendre quoi que ce soit? Comment pouvez-vous savoir que ce que vous pensez est vrai si vous ne vous connaissez pas? Sans la connaissance de soi, on ne peut connaître la réalité. La psychologie n'est pas une fin en elle-même, elle n'est qu'un début. C'est dans l'étude de soi que sont les bases sur lesquelles s'établit la structure de la réalité. Il faut que ces bases existent, mais elles ne sont pas une fin, elles ne sont pas la structure. Si vous n'avez pas posé la fondation véritable, l'ignorance, l'illusion et la superstition surgissent telles qu'elles existent dans notre monde actuel. Nous devons établir de bonnes fondations par des moyens adéquats. Vous ne pouvez atteindre le vrai par de faux moyens. L'étude de soi est une tâche extrêmement difficile et si l'on ne se connaît pas,

si l'on ne pense pas d'une façon juste, l'ultime réalité demeure incompréhensible. Si vous ne percevez pas votre contradiction intérieure, votre état de confusion, vos différentes couches de conscience, donc si vous ne les comprenez pas, sur quelles bases construirez-vous? Sans la connaissance de soi, tout ce que vous construirez, vos formulaires, vos croyances, vos espoirs, n'auront que peu de sens.

Se comprendre nécessite beaucoup de détachement, de persévérance, de subtilité et de pénétration. Le dogmatisme, les affirmations, les négations, les comparaisons conduisent au dualisme et à la confusion. Vous devez être votre propre psychologue, vous percevoir tel que vous êtes, car c'est en vous que sont la connaissance et la sagesse. Personne ne peut être un expert à votre sujet. C'est à vous de vous découvrir et de vous libérer, personne ne peut vous aider à vous délivrer de l'ignorance et de la tristesse. Vous êtes les créateurs de votre tristesse, et il n'y a de sauveur que vous.

QUESTION. — *Ai-je bien compris qu'en discernant à chaque instant la cause des pensées qui pénètrent l'esprit, le véritable moi commence à être découvert?*

KRISHNAMURTI. — Si nous présumons qu'il y a un moi vrai et un moi faux, nous ne comprenons pas ce qui est vrai. Ne voyez-vous pas qu'il en est ainsi? Nous sommes engagés dans un voyage de découverte. Pour qu'il y ait découverte, la pensée-sentiment ne doit pas être entravée par des hypothèses et des croyances; elles forment obstacle. Pour qu'il y ait découverte, il faut être libre et passivement éveillé. Le savoir des autres est de peu de valeur pour la découverte de la vérité. Celle-ci doit être trouvée par vous-mêmes, personne ne le fera pour vous, personne ne vous donnera la sagesse. La vérité n'est pas une récompense, ni le produit d'une pratique; on ne peut ni l'assumer, ni la formuler. Si vous la formulez, vous la perdez, votre hypothèse ne fera que l'obscurcir. Mais par une constante lucidité vis-à-vis de vous-mêmes, vous découvrirez ce qui est vrai en ce qui concerne le moi.

C'est cette découverte qui importe, car elle délivre la pensée de l'ignorance et de la douleur. C'est ce que vous découvrez au cours de ce voyage qui vous libère et non vos assertions ou vos négations au sujet de la vérité et du mensonge.

Découvrir comment les pensées-sentiments sont circonscrites par une foi, par une croyance, découvrir le sens du conflit des opposés, prendre conscience de la convoitise, des aspirations mondaines, du désir de se perpétuer, c'est être libéré de l'ignorance et de la douleur. La lucidité vis-à-vis de soi-même engendre la connaissance de soi et le penser. On ne peut penser dans le vrai sens de ce mot si l'on ne se connaît pas.

QUESTION. — *Voulez-vous dire que le penser est un processus ininterrompu de la conscience, tandis que la pensée n'est que statique? Pourquoi la pensée n'est-elle pas le penser?*

KRISHNAMURTI. — Le penser est un processus continu né de la découverte de soi, de l'auto-lucidité. Il n'y a ni commencement ni fin à ce processus, de sorte que le penser est éternel. Il est en dehors du temps, il n'est limité ni par le passé, ni par la mémoire, ni par une formulation. Il est né de la délivrance de toute peur et de tout espoir. Sans cette qualité vivante de la connaissance de soi, le penser n'est guère possible. Cette façon de penser est créatrice, car elle est un processus constant de la découverte de soi, tandis que la pensée, même juste, est toujours conditionnée; elle est un résultat, un produit fabriqué, une coordination d'éléments, elle est le résultat d'un modèle, de la mémoire, de l'habitude, de l'exercice. Elle est imitative, accumulatrice, traditionnelle. Elle se façonne d'après la peur et l'espoir, l'envie et le devenir, l'autorité et l'imitation. L'action de penser-sentir va au delà et au-dessus des opposés, tandis que la pensée, même juste, est conditionnée, est opprimée par ceux-ci. Le conflit des opposés est statique.

Penser juste est une façon de penser, et non ce qu'il faut penser. Pourtant, la plupart d'entre nous ont été entraînés, ou s'entraînent à savoir ce qu'il faut penser — ce qui revient à condi-

tionner la pensée. Notre civilisation est basée sur ce qu'il faut penser, et cela nous est offert par des religions organisées, par des partis politiques et leurs idéologies, etc. La propagande ne nous dit pas comment penser, mais quoi penser.

La lucidité vis-à-vis de soi-même permet de découvrir le modèle, la copie, l'habitude, le conditionnement de la pensée. Cette perception commence à libérer l'action de penser-sentir de l'ignorance qui l'enchaîne. L'auto-lucidité et la connaissance de soi, qui engendrent le penser dévoilent l'immobilité créatrice de la réalité. Le désir de sécurité engendre la pensée conditionnée; rechercher la certitude, c'est la trouver, mais elle n'est pas le réel. La plus haute sagesse apparaît avec l'immobilité créatrice du cœur-esprit.

QUATRIÈME CAUSERIE

4 juin 1944.

Dans mes trois dernières causeries, j'ai tâché de montrer que le penser, né de la connaissance de soi, ne peut être acquis par l'entremise d'aucun maître, quelque sublime qu'il soit, ni au moyen de livres, mais par l'expérience directe de la découverte de soi, cette découverte étant créatrice et libératrice. J'ai tâché d'expliquer que, puisque notre vie est une suite de conflits et de luttes, nous ne trouverons ni lumière, ni apaisement, mais toujours plus de conflits et de souffrances, tant que nous n'aurons pas compris ce qu'est le juste effort; j'ai aussi expliqué comment, sans la connaissance de soi, faire son choix entre des termes opposés doit fatalement conduire à encore plus d'ignorance et de douleur.

Je ne sais si j'ai assez clairement exposé ce problème du conflit des opposés; aussi longtemps que nous n'en comprenons pas les causes et les effets, notre effort, pour ardent et énergique qu'il soit, ne nous délivrera point de nos doutes et de notre misère. Nous aurons beau formuler, ou essayer de comprendre ce que nous appelons Dieu ou la Vérité, nous ne pourrons saisir l'inconnu tant que l'esprit lui-même ne deviendra aussi vaste, aussi incommensurable que cette chose même qu'il s'essaye à ressentir et dont il souhaite l'expérience. Pour faire l'expérience de l'incommensurable, de l'inconnaissable, l'esprit doit aller au delà et au-dessus de lui-même.

La pensée-sentiment est limitée par sa propre cause, le désir de devenir, qui renferme le temps; l'avidité, au moyen de la mémoire identificatrice, crée tout ce qui se rapporte aux termes

soi, moi, le mien, semblable en cela à un acteur qui, selon les circonstances, incarne différents rôles, mais demeure intérieurement le même. Tant que cette avidité, cause de notre ignorance et de notre peine, n'est pas comprise et dissipée le conflit de la dualité continue, et l'effort que nous faisons pour nous en dégager nous y enfonce toujours davantage. Cette avidité s'exprime par la sensualité, l'attachement au monde, le désir d'immortalité personnelle, l'autorité, le mystère, le miracle. Pendant tout le temps que l'esprit demeure l'instrument du moi, de l'avidité, il y a dualité et conflit. Un tel esprit ne peut comprendre l'incommensurable.

Le Soi, cette conscience du moi et du mien, est construit par l'avidité, au moyen non seulement d'une suite de pensées et de sentiments qui appartiennent au passé, mais aussi de l'influence qu'exerce ce passé dans le présent. Nous sommes les résultats du passé; notre être a ses fondations en lui. Les couches nombreuses et reliées entre elles de notre conscience sont le produit du passé. Ce passé doit être étudié et compris au moyen du présent vivant. Par les données du présent, le passé se dévoile. Par l'étude du moi et de sa cause, l'avidité, nous commençons à comprendre les voies qu'empruntent l'ignorance et la douleur. Nier tout simplement l'avidité, lui opposer ses expressions diverses, ce n'est pas la dépasser, mais la prolonger. Nier la mondanité, c'est être encore attaché au monde; mais si vous comprenez les voies de l'avidité, alors la tyrannie des opposés, de la possession et de la non-possession, du mérite et du démérite, cesseront d'être. Si nous explorons profondément l'avidité en méditant sur elle, en percevant son sens le plus profond et le plus large, en commençant de ce fait à la dépasser, nous nous éveillons à une faculté nouvelle, différente, qui n'est pas engendrée par l'avidité, ni par le conflit des opposés. Une constante auto-lucidité donne lieu à une observation qui s'abstient d'identifier, c'est-à-dire à l'étude du soi dépourvue de tout jugement. Grâce à cette lucidité, les nombreuses couches de la conscience de soi se découvrent et sont comprises. La connaissance de soi entraîne le penser qui, seul, délivrera la pensée-sentiment de l'avidité et de ses nombreuses souffrances contradictoires.

QUESTION. — *La compréhension de soi nous fait-elle changer de problème et d'idée? Le nationaliste peut comprendre comment naît le nationalisme, par l'éducation, par la persécution, la vanité, etc., mais il demeure nationaliste. La volonté de changer, de comprendre le problème, ne dissipe pas vraiment ce problème. Quel est donc, selon votre façon de penser, l'étape suivante, une fois que l'on a reconnu les causes d'un problème?*

KRISNAMURTI. — S'identifier à telle race, ou à tel pays, ou encore à telle idéologie entraîne une sécurité, une satisfaction et une flatteuse importance que l'on se donne à soi-même. Cette adoration de la partie, au lieu du tout, développe l'antagonisme, le conflit et la confusion. Si vous pensez à ce problème, si vous le ressentez clairement et intelligemment, en examinant, non pas les idées, mais vos réactions vis-à-vis de celles-ci, en comprenant tout ce que le nationalisme implique, l'ordre et la clarté pénétreront dans la mince couche de conscience au moyen de laquelle nous fonctionnons tous les jours. Il est important de faire cela, de prendre conscience de l'entière signification du nationalisme, de voir comment il divise l'humanité qui pourtant est une, comment il nourrit l'antagonisme et l'oppression, comment il encourage la possession d'un patrimoine et d'une famille, comment il conditionne la pensée-sentiment au moyen d'organisations, comment il développe les barrières économiques et la pauvreté, les guerres, les misères et le reste.

Par la compréhension profonde de tout ce qu'implique le nationalisme, l'ordre et la clarté se font dans l'esprit, et dans cette clarté les réactions cachées et emmagasinées se projettent. Grâce à l'étude diligente et intelligente de cette projection, la conscience entière se trouve alors délivrée de la maladie du nationalisme. Vous ne devenez pas de ce fait, un internationaliste, ce qui serait une façon de maintenir les séparations et l'adoration du partiel; mais il se forme une perception de l'unité et de la non-nationalité, une délivrance de toute étiquette, de tout nom, de tout préjugé de race et de classe.

Le même processus peut être appliqué à tous nos problèmes : il faut les penser-sentir aussi largement et librement que possible, de façon à introduire l'ordre et la clarté dans l'esprit. Celui-ci peut alors répondre avec intelligence aux projections des impulsions et injonctions secrètes et, de cette façon, résoudre le problème complètement. Tant que les nombreuses couches de la mémoire ne sont pas sondées, éclairées, et leurs réponses pleinement comprises, le problème continuera à se poser; mais cette recherche, cette enquête, ne sont guère possibles si la conscience consciente n'a pas, au préalable, éclairci le problème. La difficulté pour nous consiste à ne pas nous identifier au problème, car l'identification empêche le libre cours du penser-sentir; elle implique l'acceptation ou la dénégation, le jugement ou la comparaison, qui faussent notre compréhension. Ce n'est pas par un effort momentané que la pensée-sentiment peut se libérer d'un problème, d'une gêne. La liberté requiert une lucidité à la fois extérieure et intérieure, l'extérieure étant toujours prête à recevoir les réponses intérieures; cette lucidité constante approfondit et élargit la connaisance de soi. En cette connaissance est la liberté du penser. Ce n'est qu'en la connaissance de soi que les problèmes et les servitudes sont compris et dissipés.

QUESTION. — *Physiquement, je suis un être très actif. Un jour viendra où je ne le serai plus. A quoi donc occuperai-je mon temps?*

KRISHNAMURTI. — La plupart d'entre nous sont prisonniers des valeurs sensibles, et le monde qui les entoure est organisé en vue de les multiplier et les maintenir. Nous nous empêtrons de plus en plus en elles et vieillissons machinalement, usés par notre activité extérieure, mais oisifs et pauvres intérieurement. Bien vite, cette activité extérieure et bruyante parvient à son terme inévitable et, alors, nous percevons notre solitude et la pauvreté de notre être. Afin de ne pas affronter cette peur et cette douleur, les uns continuent sans répit à s'agiter dans le domaine social, au sein d'une religion organisée, ou dans la politique, ou dans les affaires,

en justifiant ainsi leur bruyante activité; mais à ceux qui ne peuvent maintenir cette activité extérieure se pose le problème de l'emploi de leur vieillesse. Ils ne peuvent, d'un seul coup, devenir intérieurement actifs, ils ignorent ce que c'est, toute leur vie s'est opposée à cela. Comment peuvent-il s'éveiller à la connaissance intérieure?

Il serait sage, après un certain âge, peut-être vers les quarante ou quarante-cinq ans, ou même plus jeune encore, de se retirer du monde, avant d'être trop vieux. Qu'arriverait-il si vous vous retiriez, non pas pour savourer les fruits du monde des sens, mais pour vous trouver vous-mêmes, pour penser-sentir pofondément, pour méditer, pour découvrir la réalité? Peut-être pourriez-vous sauver l'humanité du sentier sensuel et mondain qu'elle suit, et qui comporte tant de brutalité, de déceptions et de douleur. Ainsi, il pourrait y avoir un groupe de personnes qui, dissociées de ce monde, des rôles que l'on y joue et des exigences que l'on y a, seraient capables de guider l'humanité, de l'instruire. Etant dégagées des désirs mondains, elles seraient sans autorité, sans importance et ne seraient donc pas entraînées dans les stupidités et les calamités humaines, car un homme qui a encore le sentiment de l'autorité et du rang n'est pas capable de guider autrui et de l'instruire. Un homme qui a une part d'autorité s'identifie à son rang, à son importance, à son travail, il est donc entravé. La liberté de la Vérité ne peut être comprise que dans la liberté de l'expérience. Si un tel groupe d'hommes pouvait se créer, il favoriserait l'éclosion d'un monde nouveau, d'une culture nouvelle.

Il est triste, pour celui qui voit la vieillesse approcher, d'interroger son existence vide. Du moins a-t-il commencé à s'éveiller... L'autre jour, un couple est venu me voir. Il travaillait dans une usine et gagnait beaucoup d'argent. Ils étaient vieux. Au cours de la conversation, on leur suggéra tout naturellement qu'étant donné leur âge, ils pourraient enfin cesser de travailler, afin de se mettre à penser, à vivre à nouveau; ils semblèrent surpris : « Penser, mais à quoi? »

Vous pouvez en rire, mais je crains que, pour la plupart,

nous en soyons là. Pour la plupart d'entre nous, penser c'est suivre l'ornière d'un dogme ou d'une croyance particulière et suivre cette ornière est censé être un acte religieux, intelligent. Penser ne commence qu'avec la connaissance de soi. La connaissance d'idées ou de faits n'est qu'une extension de l'ignorance. Que vous soyez jeunes ou vieux, si vous commencez à vous comprendre, vous découvrirez des trésors immenses et impérissables. Mais cette découverte exige une application, une adaptation, une conscience persistantes, une conscience de *chaque* pensée-sentiment : et ainsi le trésor de la vie sera découvert.

QUESTION. — *Comment pouvons-nous vraiment nous comprendre, ainsi que nos richesses infinies, sans parvenir tout d'abord à une perception entière et complète, car, autrement, par notre perception comparative de la pensée, nous ne pouvons qu'atteindre une compréhension partielle de cet infini courant de causes dans lequel nous agissons et dans lequel se trouve notre moi véritable et conscient?*

KRISHNAMURTI. — Comment pouvez-vous comprendre le tout alors que vous adorez la partie? Mesquins, partiaux, bornés, comment voulez-vous comprendre ce qui est illimité, infini? Le petit ne peut comprendre le grand, mais il peut cesser d'être. Si vous comprenez ce qui fait la limitation, le partiel et que vous le dépassez, vous serez capable de saisir le tout, l'illimité. Au moyen du connu, on conçoit l'inconnu, mais spéculer sur l'inconnaissable, c'est simplement nier ce qui est limité et petit et, ainsi, toute spéculation devient un obstacle à la compréhension de la réalité.

Commencez par vous comprendre; par là d'incommensurables richesses seront découvertes. Commencez par ce qui est connu, banal, borné, confus, par ce qui est petit et qu'entrave la peur, la croyance, la convoitise, la mauvaise volonté. Tout cela est mesquin, partiel, parce que c'est le produit de l'ignorance. Comment un tel esprit pourrait-il comprendre le tout? Comment peut-il y avoir compréhension de ce qui est sans cause, tant que notre

pensée-sentiment est une résultante, tant qu'elle est soumise à la durée? Cela paraît trop évident pour nécessiter une explication et, pourtant, beaucoup sont prisonniers de l'illusion que nous devons d'abord avoir une vision, une perception du tout ou une hypothèse de départ avant de comprendre une partie. Pour avoir une perception de cette plénitude, une vision de cette réalité infinie, l'esprit particulariste, limité, doit briser les barrières qui l'encerclent. On ne peut d'une ouverture petite, étroite, percevoir les cieux immenses. Nous nous efforçons de percevoir le tout au moyen d'une petite ouverture de notre pensée-sentiment, mais ce que nous voyons est forcément borné, partiel, incomplet. Nous prétendons vouloir comprendre le tout, pourtant nous nous accrochons à ce qui est mesquin, au « moi » et au « mien ». La lucidité envers nous-mêmes engendre la connaissance de soi et nourrit le penser qui seul nous délivrera de notre mesquinerie et de notre douleur. Lorsque l'esprit cesse de bavarder, lorsqu'il ne joue plus un rôle, lorsqu'il n'essaye plus de s'emparer ou de devenir, lorsqu'il se tient parfaitement immobile, alors dans ce vide créateur, il y a le tout, l'increé.

QUESTION. — *Croyez-vous que le mal existe ici-bas?*

KRISHNAMURTI. — Pourquoi me le demandez-vous? Ne voyez-vous pas le mal? Ses effets ne sont-ils pas évidents et la douleur qu'il cause n'est-elle pas écrasante? Qui l'a créé sinon chacun de nous? Qui en est responsable, sinon chacun de nous? De même que nous avons créé le bien, si petit qu'il soit, si vaste qu'il soit nous avons créé le mal. Le bien et le mal font partie de nous, et ils sont aussi indépendants de nous. Lorsque nous pensons-sentons d'une façon bornée et envieuse avec haine et convoitise, nous ajoutons au mal qui se retourne contre nous et nous déchire. Ce problème du bien et du mal, ce conflit, nous accompagne toujours pendant que nous le créons. Ce vouloir et ce non-vouloir, cet amour et cette haine, cette avidité et ce renoncement, tout cela est devenu partie de nous-mêmes. Continuellement, nous créons cette dualité dans laquelle vient se perdre la pensée-sentiment.

Celle-ci ne peut séparer le bien et son opposé, elle ne peut s'élever au-dessus d'eux que si elle comprend leur cause : l'avidité. En comprenant le mérite et le démérite, on se libère de tous les deux. Les opposés ne peuvent être fondus et il faut les dépasser par la dissolution de l'avidité. Chaque opposé doit être pensé et senti aussi largement et profondément que possible, à travers toutes les couches de la conscience; par cet acte, une nouvelle compréhension s'éveille, et elle n'est le produit ni de l'avidité, ni du temps.

Le mal existe en ce monde; nous y contribuons, de même que nous contribuons au bien. Les hommes paraissent s'unir plus facilement dans la haine que dans le bien. Le sage perçoit la cause du bien et du mal et, par la compréhension, en délivre sa pensée-sentiment.

QUESTION. — *Dimanche dernier, j'ai cru comprendre que vous nous reprochez de ne pas consacrer à nous connaître nous-mêmes une partie du temps que nous employons à nos affaires, à nos familles, à nos activités. Cela me semble contredire votre affirmation précédente que l'on peut être conscient en toute chose que l'on accomplit.*

KRISHNAMURTI. — Il faut, évidemment, commencer par être conscient dans tout ce que l'on fait. Mais qu'arrive-t-il lorsque vous êtes conscient de la sorte? Si vous prolongez de plus en plus cet état d'éveil, vous arriverez à être seul, mais non pas isolé. Aucun objet n'existe dans l'isolement; être, c'est être relié, que l'on soit en compagnie ou seul. Mais quand vous commencez à être conscient de tout ce que vous faites, vous commencez à vous étudier vous-mêmes, vous devenez de plus en plus conscients de vos pensées-sentiments intimes, privées, de vos mobiles, de vos craintes et ainsi de suite. Plus on est lucide envers soi-même, plus on se concentre sur soi; on devient plus silencieux, plus intensément attentif. Nous nous occupons trop de nos familles, de nos professions, de nos amis, de la société, et nous sommes peu lucides. Puis la vieillesse et la mort nous guettent et notre vie est demeurée vide. Si vous êtes lucides dans vos rapports quotidiens

et dans vos activités, vous commencez à dégager la pensée-sentiment de la cause de l'ignorance et de la douleur. En prenant conscience de nos actions et de nos réactions profondes ou superficielles, nous ne chercherons plus à nous distraire, et une vie plus simple s'ensuivra inévitablement.

QUESTION. — *Pensez-vous un jour revenir aux Maîtres occultes de la Société Théosophique?*

KRISHNAMURTI. — Comme celui qui me pose cette question croit aux Maîtres et espère en eux, il désire me ramener dans sa bergerie; peut-être pense-t-il que je reviendrai à sa croyance parce qu'il m'est arrivé une fois de la partager.

Examinons intelligemment cette croyance en des Maîtres, sans nous identifier à elle. Ce sera difficile pour certains d'entre nous, car ils s'y sont bien laissés prendre, mais tâchons de penser-sentir ce problème aussi largement et librement que nous le pourrons. Pourquoi avez-vous besoin de Maîtres, de ces êtres dont on vous dit qu'ils sont vivants et avec lesquels vous n'avez pas de contact direct? Vous répondrez probablement qu'ils agissent comme poteaux indicateurs de la réalité. Si ce sont des poteaux, pourquoi vous arrêtez-vous pour les adorer? Pourquoi acceptez-vous des indicateurs, des médiateurs, des messagers, des autorités intermédiaires? Pourquoi instituez-vous des organisations, des groupements autour d'eux? Si vous cherchez la vérité, pourquoi tant vous inquiéter des Maîtres, pourquoi ces organisations exclusives et ces secrets conclaves? N'est-ce pas parce qu'il est plus facile et plus agréable de traînailler, d'adorer un autel sur le bord de la route, d'y trouver du réconfort, que de partir pour le long voyage de recherche et de découverte? Personne ne peut vous conduire à la Vérité, ni les Maîtres, ni les dieux, ni leurs messagers. Vous seuls devez peiner, chercher et découvrir.

Etre directement en contact avec un instructeur, c'est déjà différent, bien que cela aussi comporte ses dangers; mais avoir un soi-disant contact avec ceux qu'on ne connaît pas directement ou que l'on ne connaît que par des représentants ou des messa-

gers présumés, c'est favoriser la superstition, l'oppression et créer de graves obstacles. L'adoration d'une autorité est la dénégation de la vérité. L'autorité nous aveugle et détruit la floraison de l'intelligence; avec elle, l'arrogance et la stupidité augmentent, l'intolérance et l'antagonisme croissent et multiplient.

Que peuvent dire les Maîtres de fondamental? Qu'il faut se connaître, cesser de haïr, être compatissant et chercher la réalité. Tout autre enseignement n'aurait que peu d'importance. Personne ne peut vous fournir une technique, une formule pour vous connaître. Si vous en aviez une et que vous l'employiez, vous ne vous connaîtriez quand même pas; vous connaîtriez le résultat d'une formule, mais *non vous-mêmes*. Pour cela, vous devez chercher et découvrir en vous-mêmes. Le résultat d'une technique, d'une pratique, d'une habitude est stérile et mécanique. Personne ne vous aidera à comprendre, et sans cette compréhension, il n'y a pas non plus celle de la réalité. Cette recherche de Maîtres vous est inspirée par les désirs de ce monde, car une valeur suprasensuelle est encore de ce monde. Elle est donc une cause d'ignorance et de douleur.

Vous pourriez alors me demander : « Que faites-vous vous-même? N'êtes-vous pas un poteau indicateur? » Si j'en suis un et si vous l'entourez et le couvrez de fleurs et construisez un sanctuaire avec les stupidités qui accompagnent ce genre de chose, ce sera absurde et indigne d'adultes. Ce que nous essayons de faire, c'est apprendre à cultiver le penser qui est la connaissance de soi. Le penser est le fondement même du Suprême. Cette connaissance, personne ne peut vous la donner, mais c'est vous-mêmes qui devez prendre conscience de vos pensées-sentiments. Car en vous sont le commencement et la fin, la vie tout entière. Le Suprême doit être découvert, non formulé.

Pour lire les pages du passé, vous devez vous connaître tel que vous êtes dans le présent, car, par le présent, le passé se révèle. Vous portez en vous la clé qui ouvre la porte de la réalité; personne ne peut vous l'offrir, car elle est à vous. C'est par votre lucidité que vous pouvez ouvrir la porte; ce n'est que par la luci-

dité envers vous-mêmes que vous pouvez lire le riche volume de la connaissance de soi, car en lui se trouvent les indices et les perspectives, les obstacles et les blocages qui retiennent et qui pourtant conduisent à ce qui est sans durée, à l'Eternel.

CINQUIÈME CAUSERIE

11 juin 1944.

Tant que nous n'avons pas compris les problèmes impliqués par l'avidité, ainsi que je l'expliquais dimanche dernier, le conflit et la douleur de notre vie quotidienne ne pourront être dissipés. L'avidité revêt trois principaux aspects : la sensualité, l'attachement au monde, et la recherche de l'immortalité personnelle, qui correspondent à la satisfaction des sens, au désir de prospérité, à la recherche du pouvoir personnel et de la gloire. Si nous analysons l'avidité qu'ont nos sens de s'assouvir, nous comprenons son insatiabilité, ses tourments et ses exigences toujours croissantes. Son terme est la misère et le tourment. Si nous examinons l'attachement au monde, il nous révèle aussi d'incessantes disputes, de la confusion et de la douleur. Le désir d'immortalité personnelle naît de l'illusion, car le soi est un résultat, un produit fabriqué; et ce qui est assemblage, résultat, ne pourra jamais comprendre ce qui est sans cause, ce qui est immortel.

Les voies de l'avidité sont très complexes et difficiles à dissoudre, car l'avidité est la cause de notre misère, de nos conflits. Tant que l'on n'y mettra pas fin, on ne connaîtra pas la paix; sans sa complète extinction, la pensée-sentiment se tourmente et la vie devient une horrible lutte. L'avidité est la racine de tout égoïsme, de toute ignorance. Elle cause la frustration et le désespoir. Tant qu'elle n'est pas dépassée, il n'y a pas de bonheur, pas d'apaisement créateur.

L'avidité sensuelle révèle une pauvreté intérieure; le désir d'accumuler engendre un monde de brutales rivalités, les valeurs du monde sensible et le désir d'immortalité ou de pouvoirs personnels font naître la domination, le mystère, le miracle, qui

empêchent la découverte du réel. Des désirs mondains jaillissent la violence et les guerres, et il n'y a de paix que lorsque l'avidité, sous ses différentes formes, est comprise et dépassée.

Quand, sans comprendre cette cause première, nous nous contentons de développer en nous la vertu, nous ne faisons qu'affermir le moi, source d'ignorance et de douleur, le moi qui joue différents rôles et cultive des vertus diverses pour son propre plaisir. Nous devons comprendre cet aspect changeant de l'avidité, son adaptabilité, ses ruses et ses manières de sauvegarder sa propre satisfaction. Le développement de la vertu devient la forteresse du moi, tandis que la vertu véritable consiste à libérer de l'avidité la pensée-sentiment. Cette délivrance, qui est la vertu, est semblable à une échelle, elle n'est pas une fin en elle-même. Sans elle, il n'y a ni compréhension, ni paix. Fortifier la vertu par opposition à autre chose, c'est encore renforcer le moi. Car toute avidité, tout désir, est particulariste, limité; vous aurez beau essayer de l'ennoblir, de le rendre vertueux, à cause de ce particularisme, il demeurera borné, petit et suscitera donc des luttes, de l'antagonisme et de la douleur. Toujours, il connaîtra la mort.

Donc, aussi longtemps que la semence de l'avidité demeure, sous quelque forme que ce soit, il y aura tourment, pauvreté et mort. Si nous développons la vertu sans comprendre l'avidité, nous ne faisons pas apparaître cette immobilité créatrice de l'esprit-cœur qui, seule, contient le réel. Si nous ne comprenons pas les subtilités de l'avidité, tout effort pour nous adapter à notre entourage, pour introduire la paix dans nos rapports avec la famille, avec le prochain, avec le monde, sera vain, puisque le moi, l'instrument de l'avidité, reste l'acteur principal. Comment est-il possible de délivrer de l'avidité la pensée-sentiment? En devenant lucide : en étudiant et en comprenant le moi et ses actions, cette délivrance de l'avidité s'accomplira. Tout refus ou toute acceptation, tout jugement ou toute comparaison doivent être écartés si l'on veut comprendre. En devenant lucides, nous découvrirons ce que sont l'honnêteté, l'amour, la peur, la vie simple et le problème complexe de la mémoire.

Un esprit qui doute, qui se contredit, ne peut savoir ce que sont la candeur, l'honnêteté. L'honnêteté requiert l'humilité et il ne peut y avoir d'humilité que si vous connaissez votre état de contradiction intérieure, votre incertitude. La contradiction, l'incertitude subsisteront tant qu'existeront l'avidité et le doute au sujet des valeurs, des actions, des rapports humains. Celui qui est certain est obstiné, irréfléchi; celui qui sait, ignore. En prenant conscience de cette incertitude, vous rendez possible le détachement, l'impartialité. L'humilité commence par le détachement. Voilà le premier degré de l'échelle. Ce degré doit être tout usé, car vous y avez posé souvent le pied. L'homme qui est conscient de son détachement cesse d'être détaché; mais celui qui s'est soucié de l'avidité et de ses voies devient vertueux sans faire l'effort d'acquérir la vertu; il est dénué de passion sans l'avoir recherché. Mais sans une lucidité candide, on n'arrive ni à la compréhension, ni à la paix.

QUESTION. — *En plus du gaspillage du papier, entendiez-vous sérieusement dire que nous devrions noter chaque pensée et chaque sentiment?*

KRISHNAMURTI. — J'ai suggéré l'autre jour que, pour nous comprendre, nous devons devenir conscients de ce qui se passe en nous et que, pour nous étudier, la pensée-sentiment doit se ralentir. Si vous l'observez, vous verrez comme elle se meut rapidement : les pensées et les sensations se succèdent sans rapports entre elles, vagabondes et distraites. Il est impossible de suivre, d'examiner une telle confusion. Pour ordonner et clarifier, j'ai suggéré que vous preniez note de *chaque* pensée-sentiment. Ce mécanisme tourbillonnant doit ralentir son allure pour être observé, et le fait d'écrire chaque pensée-sentiment peut aider à cela. De même que vous voyez chaque mouvement dans un film au ralenti, ainsi en limitant la vitesse de l'esprit vous devenez capables d'observer chaque pensée, l'insignifiante et l'importante. L'insignifiant conduit à l'important, aussi ne l'écartez pas en l'appelant mesquin. Puisqu'il est là, il témoigne de la petitesse de l'esprit, et

l'écarter de la sorte ne rend pas l'esprit moins banal, moins stupide. L'écarter, c'est aider l'esprit à demeurer petit, borné; mais en prendre conscience, le comprendre, c'est aller vers de grandes richesses.

Si quelques-uns parmi vous ont essayé d'écrire ainsi que je le proposai il y a deux semaines, ils sauront comme il est difficile de noter *chaque* pensée, chaque sentiment. Vous n'emploierez pas seulement beaucoup de papier, mais vous serez incapables de noter *toutes* vos pensées-sentiments, car votre esprit est trop rapide dans ses distractions. Mais si vous avez l'intention de noter chaque pensée-sentiment, pour insignifiante et stupide qu'elle soit, l'inavouable comme la flatteuse, même si vous n'y parvenez que difficilement au début, vous vous apercevrez bientôt d'une chose particulière. Puisque vous n'avez pas le temps d'écrire chaque pensée-sentiment, car vous serez obligé de prêter attention à d'autres sujets, vous verrez qu'une des couches de la conscience en garde le souvenir pour vous. Quoique vous ne soyez pas directement attentif en vue de l'écrire, vous trouverez néanmoins que vous demeurez intérieurement en éveil, et lorsque vous aurez de nouveau le temps d'écrire, vous verrez revenir à la surface ce que la conscience plus profonde a retenu. Si vous relisez ce que vous avez écrit, vous vous surprendrez en train de condamner ou d'approuver, de justifier ou de comparer. Cette approbation ou ce refus empêchent l'épanouissement de la pensée-sentiment et il n'y a alors pas de compréhension. Si, vous abstenant de condamner, de justifier ou de comparer, vous réfléchissez à vos notes en essayant de comprendre, vous découvrez que ces pensées-sentiments sont les indications de quelque chose de beaucoup plus profond. Vous commencerez ainsi à simplifier ce miroir qui reflète vos pensées-sentiments sans altération. En les observant, vous comprenez vos actions et réactions et, de cette manière, la connaissance de soi se fait plus étendue et plus profonde. Vous ne comprenez pas seulement l'action et la réaction présentes momentanées, mais aussi le passé qui a engendré le présent. Et, pour cela, vous devez être dans le calme et la solitude. Mais la société ne vous les accorde

pas. Vous êtes obligés de vous mêler aux gens, d'exercer à tout prix une activité extérieure. Si vous êtes seul, vous êtes considéré comme antisocial ou étrange, ou bien encore votre solitude vous fait peur. Mais dans le processus de l'auto-lucidité, on découvre bien des choses sur soi-même et, par conséquent, sur le monde.

Ne considérez pas ces notes écrites comme une méthode nouvelle, ou une nouvelle technique. Essayez! L'important est de devenir conscient de chaque pensée-sentiment, car la connaissance de soi en jaillit. Vous devez entreprendre le voyage de la découverte de soi; ce que vous trouverez ne dépend pas d'une technique — la technique empêche la découverte — et c'est la découverte qui est libératrice, créatrice. L'important n'est pas votre décision, votre conclusion, votre choix, mais ce que vous découvrez, car c'est cela qui amènera la compréhension.

Si vous ne désirez pas écrire, devenez conscients de chaque pensée-sentiment, ce qui est bien plus difficile. Prenez conscience, par exemple, de votre rancune, si vous en avez. En prendre conscience, c'est en reconnaître la cause, comprendre pourquoi et comment elle a été emmagasinée, comment elle façonne vos actions et réactions et comment elle vous est un compagnon fidèle. Assurément, percevoir avec pleine lucidité la rancune, l'antagonisme, implique tout cela et bien plus encore, et il est très difficile d'y arriver en un seul instant, d'une façon complète, mais si vous commencez, vous verrez bientôt des transformations se produire. Si vous ne pouvez être si perceptifs, notez vos pensées-sentiments, apprenez à les étudier avec une tolérante impartialité et, peu à peu, vous en découvrirez tout le contenu. C'est cette découverte, cette compréhension, qui est le facteur de libération et de transformation.

QUESTION. — *Parliez-vous sérieusement quand vous avez suggéré, la semaine dernière, que l'on devait se retirer du monde aux environs de quarante-cinq ans?*

KRISHNAMURTI. — Je l'ai dit sérieusement. Jusqu'à ce que la mort nous surprenne, nous sommes presque tous tellement pris

par les désirs de ce monde que nous n'avons pas le temps de chercher profondément, de découvrir le réel. Se retirer du monde nécessiterait un changement radical dans nos systèmes éducatifs et économiques, n'est-ce pas? Si vous vous retiriez, vous n'y seriez pas préparés, vous vous sentiriez perdus, vous ne sauriez que faire de vous-mêmes. Vous ne sauriez comment penser. Vous créeriez probablement de nouveaux groupes, de nouvelles organisations avec des croyances, des étiquettes, des brassards nouveaux et, une fois de plus, vous seriez actifs extérieurement, accomplissant des réformes qui en nécessiteraient d'autres à leur tour. Ce n'est pas cela que j'entends. Pour vous retirer du monde, vous devez y être préparé : par un certain genre d'occupation, par la création d'un bon entourage, par l'établissement d'un Etat adapté, par une éducation adéquate, et ainsi de suite. Si vous étiez ainsi préparés, abandonner la mondanité à n'importe quel âge en serait la conséquence naturelle, non anormale; vous vous retireriez pour vous plonger dans le courant d'une conscience profonde et pure, vous vous retireriez non dans l'isolement, mais pour trouver le réel, pour aider à transformer la société et l'Etat, toujours en voie de cristallisation, toujours en conflit. Cela impliquerait un genre d'éducation tout différent, un bouleversement de notre ordre social et économique. Un tel groupement de personnes serait complètement dissocié de l'autorité, de la politique, de toutes les causes qui font naître la guerre et l'antagonisme entre les hommes. Une pierre peut diriger le cours d'une rivière, de même un petit nombre de personnes peuvent diriger l'évolution d'une culture. Toute grande chose se fait de cette manière.

Vous direz probablement que la plupart d'entre nous ne pourraient se retirer, même s'ils le voulaient. Naturellement, vous ne pouvez tous le faire, mais certains d'entre vous le peuvent. Vivre seul, ou dans une petite communauté, cela demande beaucoup d'intelligence. Or, si vous pensiez vraiment que cela en vaut la peine, vous le feriez non pas comme un acte superbe de renoncement, mais comme une chose naturelle et intelligente qu'un homme sensé peut faire. Il est extrêmement important que quelques

êtres au moins n'appartiennent à aucun groupe particulier, ni à aucune race, ni à aucune religion. Ils créeraient la véritable fraternité humaine, car ils chercheraient la vérité. Pour se libérer des richesses extérieures, la conscience de la pauvreté intérieure est nécessaire; elle fait apparaître des richesses cachées. Le courant de la culture peut changer de direction grâce à quelques individus éveillés. Il ne s'agit pas d'inconnus, mais de vous et de moi.

QUESTION. — *N'y a-t-il point, parfois, des problèmes si importants qu'il faille les aborder objectivement et non pas seulement sous l'angle de la connaissance de soi? Par exemple, la question des narcotiques meurtriers que le Japon écoule en Chine? Voilà une des multiples formes de l'exploitation dont nous sommes vraiment responsables. Y a-t-il un moyen, en dehors de la violence, par lequel nous pourrions contribuer à arrêter cet horrible procédé, ou devons-nous attendre que la conscience individuelle s'éveille, et suive son cours?*

KRISHNAMURTI. — Périodiquement, un groupe de gens en exploite un autre, et cette exploitation provoque une crise violente. Cela est arrivé de tous temps : une race domine une autre, l'exploite, la massacre, pour être à son tour opprimée, dépouillée, réduite à la misère. Quelle solution à cela? Peut-on y remédier par une législation extérieure, une organisation extérieure, une éducation extérieure, ou par la compréhension des causes intérieures et contradictoires qui sont la source du chaos et de la misère? Vous ne pouvez saisir le sens de ce qui est intérieur sans avoir compris ce qui est extérieur. Si vous essayez simplement de réduire la race qui exploite et opprime l'autre, vous devenez à votre tour l'exploiteur, le tyran. En adoptant de mauvaises méthodes pour une juste fin, la fin se trouve transformée par les moyens. Tant que nous ne comprenons pas cela profondément, d'une manière durable, le simple fait de réformer le mal par de mauvaises méthodes ne produit qu'un autre mal; ainsi cette réforme en nécessite une autre. De cela nous croyons en voir l'évidence et,

pourtant, nous nous laissons persuader du contraire, par crainte, par la propagande, ou par autre chose; ce qui indique que nous ne comprenons pas la vérité.

Si tel est l'individu, ainsi est la nation, l'Etat. Or, vous n'êtes pas capable de transformer votre prochain, mais vous pouvez être certain de votre propre changement. On peut empêcher, par des méthodes violentes, par des sanctions économiques, et ainsi de suite, qu'un pays en exploite un autre. Mais quelle garantie y a-t-il que cette nation, qui met un terme à la cruauté d'une autre, ne sera pas à son tour tyrannique et inhumaine? Il n'y a aucune sorte de garantie. Bien au contraire, en s'opposant au mal par de mauvais moyens, la nation, l'individu, deviennent cela même qu'ils combattent. Vous pouvez édifier la structure d'une excellente législation destinée à contrôler et à réprimer, mais s'il n'y a pas de bonne volonté et d'amour fraternel, le conflit intérieur et la pauvreté font explosion et produisent le chaos. Aucune législation n'empêchera l'Occident d'exploiter l'Orient, ou peut-être l'Orient d'exploiter l'Occident à son tour; mais aussi longtemps que, individuellement ou par groupe, nous nous identifions à telle ou telle race, pays ou religion, il y aura la guerre, l'exploitation, l'oppression, la famine. Tant que vous admettrez la division et la longue liste de divisions absurdes comme celle qui fait dire, par exemple : l'Américain, l'Anglais, l'Allemand, l'Hindou, etc.; tant que vous ne prendrez pas conscience de l'unité des hommes et des rapports qui les lient, il n'y aura que massacres et douleur. Un peuple guidé, contenu uniquement par des lois, est une fleur artificielle, belle à voir, mais vide à l'intérieur.

Vous répondrez sans doute que le monde n'attendra pas l'éveil individuel, ou l'éveil de quelques-uns, pour changer son cours. Oui, il poursuivra sa route aveugle et prévue. Mais il s'éveillera grâce à chaque individu qui pourra s'affranchir de l'état d'esclavage dû à la division, à l'attachement au monde, à l'ambition personnelle, au désir de puissance. Par sa compréhension et sa compassion, la brutalité et l'ignorance pourront prendre fin. Ce n'est qu'en son éveil que réside l'espoir.

QUESTION. — *Je veux aider les gens, les servir. Quelle est la meilleure façon de le faire?*

KRISHNAMURTI. — Commencez par vous comprendre et vous changer : c'est le meilleur moyen. Dans ce désir d'aider et de servir les autres se dissimulent un orgeuil caché et la suffisance. Si vous aimez, vous servez. Proclamer qu'on veut venir en aide est un cri de la vanité.

Pour aider votre prochain, vous devez vous connaître, car vous êtes le prochain. Nous sommes extérieurement dissemblables, jaunes, noirs, bruns ou blancs, mais nous sommes tous poussés par l'avidité, la peur, la convoitise ou l'ambition; intérieurement, nous nous ressemblons beaucoup. Sans connaissance de soi, comment peut-on connaître les besoins des autres? Si vous ne vous comprenez vous-même, vous ne pouvez comprendre un autre, ni le servir; vous agissez dans l'ignorance et créez ainsi de la douleur.

Examinons tout cela. L'industrialisme s'étend rapidement sur le monde, poussé par l'avidité et la guerre. Il peut procurer des emplois, nourrir plus de gens, mais quel est le résultat général? Qu'arrive-t-il à un peuple parvenu à un niveau très haut de technique? Il sera plus riche, il aura plus d'autos, plus d'avions, plus de séances de cinéma, des maisons plus grandes et mieux construites, mais qu'en est-il des individus en tant qu'êtres humains? Ils deviennent toujours plus cruels, ils vivent en automates et sont de moins en moins créateurs. La violence doit se propager et le gouvernement devient alors l'organisation de la violence. L'industrialisme peut amener de meilleures conditions économiques, mais quels épouvantables résultats : taudis, antagonismes entre la classe ouvrière et les autres, entre patrons et esclaves, entre capitalisme et communisme. Il y a là toute une situation chaotique qui va se répandant en différents points du monde. Nous déclarons avec optimisme que le niveau de la vie sera relevé, que la pauvreté sera bannie, qu'il y aura du travail, de la dignité, de la liberté et le reste. Mais la division entre riches et pauvres, entre ceux qui exercent le pouvoir et ceux qui le recherchent, cette division et

cet incessant conflit continuent. Quelle en sera la fin? Que s'est-il produit en Occident? Des guerres, des révolutions, d'éternelles menaces de destructions, un complet désespoir où l'on ne sait qui aide et qui est aidé, qui sert et qui est servi. Lorsque tout se détruit autour de nous, ceux qui pensent doivent en rechercher les causes profondes, mais peu semblent le faire! L'homme qu'une bombe explosive a chassé de sa maison doit envier l'homme primitif. Vous apportez sûrement la civilisation aux peuples dits arriérés, mais à quel prix! Vous servez, peut-être, mais regardez plutôt ce qui se produit dans votre sillage. Ceux qui comprennent les causes profondes du désastre sont peu nombreux. On ne peut détruire l'industrie, ni supprimer l'avion, mais on peut déraciner les causes qui produisent leur emploi néfaste : les causes de leur effroyable emploi résident en vous. Vous pouvez les déraciner, ce qui est une tâche ardue; mais parce que vous ne voulez pas affronter cette tâche, vous essayez de codifier la guerre; vous établissez des accords, des ligues, une sécurité internationale, mais la cupidité, l'ambition les dominent et les guerres et les catastrophes s'ensuivent inévitablement.

Pour aider votre prochain, vous devez vous connaître; il est, comme vous, le produit du passé. Nous sommes tous reliés les uns aux autres. Si vous êtes intérieurement contaminé par l'ignorance, la mauvaise volonté et la colère, vous propagerez inévitablement votre maladie et vos ténèbres. Si vous êtes intérieurement sains et harmonieux, vous répandrez la lumière et la paix; autrement vous ajouterez au chaos et à la misère. Se comprendre nécessite de la patience et une vigilance tolérante; le moi est un livre aux nombreux volumes qui ne peut se lire en un jour; mais si vous en commencez la lecture, il vous faut lire chaque mot, chaque phrase, chaque paragraphe, car ils contiennent les appels du tout. Le commencement en est la fin. Si vous savez lire, la suprême sagesse sera découverte.

QUESTION. — *Ne peut-on être lucide que dans les heures de veille?*

Krihnamurti. — Plus vous êtes conscients de vos pensées-émotions, plus vous le devenez de votre être entier. Les heures de sommeil deviennent alors l'intensification des heures de veille. La conscience fonctionne même pendant le soi-disant sommeil, c'est un fait bien connu. Si l'on réfléchit profondément à un problème sans pouvoir le résoudre, et qu'on « dort dessus », selon l'expression courante, au matin, on trouve que ses solutions sont plus claires, et on sait comment agir; ou bien on perçoit un nouvel aspect du problème, qui aide à l'éclairer. Comment cela se produit-il? On peut entourer ce fait de mystère et de niaiseries, mais que se passe-t-il réellement? Dans le soi-disant sommeil, la mince couche de conscience consciente est tranquille et peut « être réceptive »; elle s'est préoccupée du problème et, à présent fatiguée, elle est immobile, relâchée de sa tension. Alors les suggestions des couches plus profondes de la conscience se laissent discerner et, à notre réveil, le problème paraît plus clair et plus facile à résoudre. Ainsi, plus vous êtes conscients de vos pensées-sentiments pendant tout le jour et non pas pour quelques secondes, ou pendant une période déterminée, plus l'esprit s'apaise, devient vigilant, capable ainsi de comprendre les avis profonds et d'y répondre. Mais il est difficile d'être conscient de la sorte; la conscience n'est pas habituée à être si intense. Plus la conscience est éveillée, plus l'esprit profond coopère avec elle, et une compréhension plus profonde et plus vaste prend place.

Plus vous êtes conscient pendant les heures de veille, moins vous avez de rêves. Les rêves sont l'indication de pensées-sentiments et d'actions incomplètes, incomprises, qui demandent une nouvelle interprétation, ou encore de pensées-espoirs frustrées et qui nécessitent d'être pleinement comprises. Certains rêves sont sans importance. Ceux qui ont un sens doivent être interprétés, et cette interprétation dépend de votre perspicacité, de votre capacité de ne pas vous identifier à un de vos personnages. Si vous êtes profondément conscient, cette interprétation n'est pas nécessaire; mais comme vous êtes paresseux, vous consultez, si vous pouvez le payer, un spécialiste qui interprète vos rêves à sa ma-

nière. Peu à peu, vous tombez sous sa dépendance; il devient le nouveau prêtre, et vous vous êtes chargé d'un nouveau problème. Mais si vous êtes lucide, même pour une courte période, vous voyez que cette lucidité brève, aiguë, pour furtive qu'elle soit, commence à éveiller une nouvelle sensation, qui n'est pas engendrée par l'avidité, mais qui est une faculté libérée des limitations et des tendances personnelles. Lorsque vous devenez lucide d'une manière plus profonde, plus large, cette faculté, cette sensation acquerra de la force; ainsi, vous serez toujours lucide, même si votre attention se porte sur d'autres sujets. Vous serez certainement pris par des devoirs nécessaires qui requerront votre attention quotidienne, mais cette lucidité intérieure restera en éveil. Elle sera semblable à une plaque sensible de photographie, sur laquelle chaque pensée-sentiment s'imprime pour être étudiée, assimilée, comprise. Cette faculté, cette perception nouvelle est de la plus haute importance, car elle révélera ce qui est éternel.

SIXIÈME CAUSERIE

18 juin 1944.

J'ai dit, dans mes causeries, qu'en la connaissance de soi est le penser, que sans cette connaissance il n'est guère possible de penser dans le vrai sens de ce mot. Elle est la compréhension et la racine de toute compréhension. Le monde qui nous entoure n'est pas compris sans elle. Pour faire apparaître cette compréhension, il faudra d'abord comprendre le sens de l'effort, autrement, ainsi que je l'ai expliqué, la pensée-sentiment sera toujours prise dans le conflit de la dualité — du mérite et du démérite, du moi et du mien s'opposant au non-moi et au non-mien — et engendrera l'angoisse et la douleur. Le conflit des opposés existera toujours si l'avidité n'est pas observée et comprise, donc dépassée; l'avidité des biens terrestres et de l'immortalité personnelle est la cause de la douleur. Cette avidité, sous de multiples formes, crée l'ignorance, la rivalité et la douleur. Le désir d'immortalité personnelle n'est pas seulement la continuation du moi dans l'au-delà, mais aussi dans le présent et il s'exprime par l'orgueil de la famille, du nom, du rang social, par le désir de possessions, de gloire, de puissance, de mystère, de miracle. Désirer ces choses, c'est commencer à souffrir; en cédant à leur appel, on ne met pas un terme à la souffrance.

Ainsi, délivrer la pensée-sentiment de l'avidité est le commencement de la vertu. La vertu est la négation du moi, plutôt que le devenir positif du moi; car la compréhension négative est l'aspect le plus élevé de la pensée-sentiment. Le prétendu devenir positif n'est autre que les qualités du moi qui s'enferment et s'en-

chaînent elles-mêmes, de façon à ne jamais vous libérer des conflits et de la souffrance. Pour noble et vertueux qu'il soit, le désir de devenir est encore compris dans la sphère étroite du moi, il est donc une source de lutte et de confusion. Ce processus du devenir continuel, que l'on prétend positif, conduit à la mort, avec ses craintes et ses espoirs. Délivrer la pensée de l'avidité, bien que cela puisse paraître une négation, est l'essence même de la vertu, car cette délivrance ne renforce pas le processus du soi, du moi et du mien.

Comme je l'ai dit au cours de mes causeries précédentes, en délivrant de l'avidité la pensée-sentiment, en prenant conscience des chemins que l'avidité emprunte, nous commençons à percevoir le sens de la candeur, de l'amour, de la peur, de la vie simple. Ce n'est point qu'il nous faille devenir candide et honnête, mais en pensant-sentant, en devenant extensivement lucide à ce sujet, ses profondes implications seront perçues. Cela n'est point le moi qui devient honnête. La vertu n'est pas une base sur laquelle le moi puisse construire, car en lui il n'y a pas de devenir. Le moi ne peut jamais devenir candide, franc, clair, sa propre nature étant sombre, bornée, confuse, contradictoire.

Prendre conscience de l'ignorance est le commencement de la candeur, de l'honnêteté. Ne pas reconnaître l'ignorance, c'est nourrir l'obstination et la crédulité. Essayer de devenir honnête, sans être conscient de l'ignorance, c'est aller vers un surcroît de confusion. Sans la connaissance de soi, la simple sincérité n'est que limitation et crédulité. Si l'on commence à être conscient de soi et que l'on observe avec candeur, la confusion cédera à la clarté. C'est l'insuffisance de clarté qui conduit à la malhonnêteté, aux faux-semblants. Etre conscient des évasions, des perversions, des obstacles, c'est introduire l'ordre et la lumière. L'ignorance, qui est le manque de connaissance de soi, conduit à la confusion, à la malhonnêteté. Etre candide, sans avoir compris la nature contradictoire du moi, c'est être dur et susciter toujours plus de confusion. Par la lucidité intérieure et la connaissance de soi, l'ordre, la clarté et le penser apparaissent.

La compréhension négative est la forme la plus élevée du penser. Penser-sentir positivement, sans comprendre l'avidité, c'est établir des valeurs qui séparent, qui détruisent, qui sont stériles.

Nous savons que l'amour est toujours douloureux, qu'il engendre la souffrance, l'amertume, la désillusion; la peine de l'amour est un tourment qui nous fait éprouver la crainte et le ressentiment. Il ne nous est pas possible de fuir l'amour et, pourtant, il nous torture. Les insensés le blâment, sans comprendre la cause de la souffrance; mais si l'on ne comprend pas cette cause, qui est un conflit, on n'en surmontera pas l'angoisse. Si l'on ne comprend pas ce conflit qui est l'avidité, l'amour engendrera toujours la souffrance. C'est l'avidité et non l'amour qui crée la dépendance, et les tristes conséquences qui en résultent. C'est l'avidité dans nos rapports avec autrui et non l'amour qui engendre l'incertitude; cette incertitude nourrit l'instinct de possession, la jalousie, la peur. Cet instinct de possession, cette dépendance, créent une fausse impression d'unité qui soutient et nourrit un sentiment temporaire de bien-être. Cette fausse unité n'est pas l'amour; elle contient de la peur et de la méfiance. Elle nous stimule extérieurement, mais nous transforme en parasites : vivre dans la dépendance l'un de l'autre, cela n'est pas aimer, c'est être intérieurement vide et seul. La dépendance engendre la crainte, non l'amour. Tant que nous ne comprenons pas l'avidité, n'y a-t-il pas en nous l'esprit de domination et d'oppression qui empruntent la forme de l'amour? Dans nos rapports avec un seul individu ou avec la multitude, un tel amour de la puissance et de la domination, avec sa contrepartie de soumission et de résignation, engendre des conflits, de l'antagonisme et de la douleur. Si l'on porte en soi le germe de la violence, comment peut-il y avoir amour? Si l'on porte en soi le germe de la contradition et de l'incertitude, comment peut-il y avoir amour? L'amour est au delà et au-dessus de tout cela : il dépasse les sens. L'amour est en soi éternel, il n'est pas conditionné, il n'est pas un résultat. Il contient la pitié et la générosité, le pardon et la compassion. L'amour fait naître l'humilité et la douceur; sans l'amour, elles n'ont pas d'existence.

QUESTION. — *Je suis déjà introspectif de nature; à suivre votre enseignement n'y a-t-il pas pour moi le danger de devenir de plus en plus égocentrique, d'être toujours plus introspectif?*

KRISHNAMURTI. — Si vous êtes introspectif par opposition aux personnes qui s'extériorisent, il y a danger d'égocentrisme. Si vous vous mettez en état d'opposition, il n'y a pas compréhension; vos pensées, vos sentiments, vos actions vous enferment en vous-même, vous isolent. En appréhendant intelligemment l'extérieur, vous serez guidé inévitablement vers l'intérieur; ainsi la division entre l'extérieur et l'intérieur cessera. Si vous vous opposez à ce qui est extérieur en vous accrochant à ce qui est intérieur, ou si vous niez le second et affirmez le premier, il y a conflit d'opposés, donc point de compréhension. Pour comprendre l'extérieur, le monde, commencez donc par vous-même, car vous, vos pensées-sentiments, vos actions, vous êtes le produit à la fois de l'extérieur et de l'intérieur. Vous êtes le centre de toute existence objective et subjective et, si vous voulez l'appréhender, par où commencerez-vous, sinon par vous-même? Commencer par soi-même, cela n'est pas favoriser le déséquilibre, mais au contraire faire apparaître la compréhension créatrice, la paix intérieure.

Mais si vous niez l'extérieur, le monde, si vous vous efforcez de vous en évader, si vous le déformez, le façonnant suivant vos fantaisies, votre monde intérieur sera une illusion qui vous isolera et vous entravera. Alors ce sera la déception, la misère morale. Etre, c'est avoir des rapports avec l'univers, mais vous pouvez bloquer, fausser ces rapports et, devenant ainsi toujours plus isolé et plus égocentrique, aller vers un déséquilibre mental. La racine de la compréhension est en vous-même, dans la connaissance de soi.

QUESTION. — *Comme beaucoup d'Orientaux, vous paraissez ennemi de l'industrialisation, pourquoi?*

KRISHNAMURTI. — Je ne sais pas si beaucoup d'Orientaux sont opposés à l'industrialisation et, s'ils le sont, j'ignore leurs rai-

sons; mais je crois avoir expliqué pourquoi je considère que le développement de l'industrie n'est pas la solution de notre problème humain, qui comporte tant de peine et de souffrance. L'industrialisme établit des valeurs concrètes, sur la base desquelles chacun veut posséder une salle de bain plus grande et meilleure, une auto plus grande et meilleure, veut se distraire, veut s'amuser, etc. Les valeurs extérieures et temporelles prennent le pas sur les valeurs éternelles. Le bonheur, la paix, sont recherchés dans la possession de biens fabriqués manuellement ou cérébralement, dans l'attachement à des objets ou à des connaissances encyclopédiques. Parcourez n'importe quelle grande rue et vous verrez un magasin après l'autre vendre le même objet, mais avec des couleurs et des formes différentes; d'innombrables revues, des milliers de livres. Nous voulons qu'on nous divertisse, qu'on nous amuse, qu'on nous sorte de nous-mêmes, car nous sommes si misérables, si pauvres, si vides, si tristes. Et là où il y a demande, il y a production, donc tyrannie de la machine. Nous nous imaginons que la seule industrialisation peut résoudre notre problème économique et social. Le fait-elle? Pour un temps peut-être, mais elle entraîne à sa suite des guerres, des révolutions, l'oppression, l'exploitation et apporte la soi-disant civilisation — qui est tout ce qu'implique l'industrialisme — aux peuples arriérés.

L'industrialisation et la machine sont là, vous ne pouvez les ignorer; ils ne prennent leur juste place que pour celui dont le bonheur ne dépend pas d'objets, mais qui développe ses richesses intérieures, les trésors impérissables de la réalité. Sans ces trésors, l'industrialisation n'apporte que d'indicibles horreurs, mais si elle les accompagne, elle a un sens. Ce problème ne concerne pas un pays seulement ou une race; sa solution est sur le plan humain. Si l'on ne fait pas contre-poids à la machine avec la compassion et le détachement du monde, on n'obtiendra, par l'accroissement de la production d'objets, de connaissances et de techniques, que des guerres plus vastes et mieux faites, des oppressions économiques, des zones d'influence, des moyens plus subtils de décevoir, de désunir, de tyranniser.

Une pierre peut changer le cours d'une rivière et, de même, quelques hommes qui comprendraient pourraient peut-être faire dévier ce terrible chemin de l'homme. Mais il est difficile d'endurer la pression constante de la civilisation moderne, à moins d'être toujours en éveil et de découvrir ainsi les biens qui ne périssent pas.

QUESTION. — *Croyez-vous que la méditation collective soit une aide?*

KRISHNAMURTI. — Quel est le but de la méditation? La base de la découverte du Suprême, n'est-ce pas là le penser? C'est par le penser que l'inconnaissable et l'incommensurable entrent en existence, et c'est vous-même qui devez le découvrir. Pour cela, votre esprit doit être complètement libre de toute influence. Il doit être parfaitement silencieux, immobilisé par un vide créateur. Il doit se délivrer du passé, des influences qui conditionnent, il doit cesser de créer des valeurs.

Vous êtes l'un et la multitude, le groupe et l'individu; vous êtes le résultat du passé. Il est impossible de comprendre tout ce processus si ce n'est par son résultat; c'est à vous d'étudier et d'examiner ce résultat qui est vous-même. Pour observer, il faut être détaché, libre d'influence, et cesser d'être l'esclave de la propagande grossière ou subtile. L'influence de l'entourage modèle la pensée-sentiment, et de cela aussi on doit s'affranchir pour découvrir le réel, qui seul peut libérer. Combien facilement l'on nous persuade de croire ou de ne pas croire, d'agir ou de ne pas agir; les revues, les journaux, les cinémas, les radios, façonnent journellement notre pensée-sentiment, et qu'ils sont peu nombreux ceux qui peuvent échapper à leur influence limitative.

Un groupement religieux croit à ceci, et un autre à cela; leurs pensées-sentiments sont façonnées à l'imitation de certains modèles. Dans ce chaos d'assertions imitatives, quels espoirs y a-t-il de découvrir le réel? Pour comprendre cette folle confusion, la pensée-sentiment doit s'en dépêtrer, et ainsi devenir claire, directe, simple. Pour découvrir le réel, l'esprit-cœur doit se libérer de la tyrannie du passé; il doit demeurer purement seul. Combien

facilement une collectivité, une congrégation est utilisée, manœuvrée, droguée! La découverte du réel ne peut être organisée; le réel doit être cherché en chacun de nous, sans contrainte, sans le stimulant de récompenses ou de punitions. Lorsque l'intellect cesse de créer, il y a création.

QUESTION. — *La croyance en Dieu n'est-elle pas nécessaire en ce monde terrible et cruel?*

KRISHNAMURTI. — Nous avons cru en Dieu pendant des siècles et des siècles, et pourtant nous avons créé un monde terrible. Le sauvage, tout comme le prêtre hautement civilisé, croit en Dieu. Le primitif tue avec des arcs et des flèches et danse frénétiquement; le prêtre civilisé bénit les navires de guerre, les bombardiers et rationalise. Je ne dis pas cela ironiquement, ne souriez pas, je vous en prie : c'est un sujet grave. Tous les deux croient, et il y a aussi l'autre, l'incroyant, mais lui aussi a pour méthode de liquider ceux qui se dressent sur son chemin. S'accrocher à une croyance ou à une idéologie ne résout pas la tuerie, l'oppression, l'exploitation. Au contraire, il y a eu, et il y a encore, des guerres terribles, inhumaines, des destructions et des persécutions, tout cela au nom de Dieu. Si nous pouvions mettre de côté ces croyances et ces idéologies ennemies et apporter un changement profond dans notre vie quotidienne, il y aurait la possibilité d'un monde meilleur. C'est notre vie quotidienne qui a amené cette catastrophe et les précédentes. Notre irréflexion, nos privilèges, nos barrières nationales et économiques, notre manque de bonne volonté et de compassion ont amené ces guerres et d'autres désastres. L'attachement au monde éclatera toujours en chaos et douleur.

Nous sommes le produit du passé et, si nous ne le comprenons pas, construire sur ce passé, c'est inviter le désastre. L'intellect qui est un produit, un assemblage, ne peut espérer comprendre ce qui n'est pas fabriqué, ce qui est sans cause, ce qui est en dehors du temps. Pour comprendre l'incréé, l'intellect doit cesser de créer. Une croyance appartient toujours au passé, au créé, et

une telle croyance devient une entrave à la perception du réel. Lorsque la pensée-sentiment est ancrée, conditionnée, la compréhension du réel est impossible. Il faut, par rapport au passé, s'ouvrir à une liberté immobile. Dans ce débordement spontané du silence, dans lui seul, le réel peut fleurir. Lorsque vous regardez un coucher de soleil, en cet instant de beauté, il y a une joie spontanée, créatrice. Mais si vous désirez répéter l'expérience, il n'y a plus de joie pour vous dans le soleil couchant; vous essayez d'éprouver le même bonheur créateur, mais il n'est plus là. Sans attente, sans désir, votre esprit était capable de recevoir; mais, ayant reçu, il convoite encore, et c'est cette convoitise qui aveugle. La convoitise accumule, elle alourdit l'esprit-cœur; toujours elle amasse, elle emmagasine. La pensée-sentiment est corrompue par la convoitise, par les vagues corrosives de la mémoire. Ce n'est que par une profonde lucidité que cet engloutissant processus du passé est mené à terme. La convoitise, comme le plaisir, est toujours individualiste, limitative, et comment une pensée née de la convoitise peut-elle comprendre l'incommensurable?

Au lieu de raffermir des croyances et des idéologies, prenez conscience de vos pensées-sentiments, car d'elles jaillissent les solutions de la vie. Ce que vous êtes, le monde l'est aussi; si vous êtes cruel, sensuel, ignorant cupide, le monde le sera aussi. Que vous croyiez ou ne croyiez pas en Dieu, cela ne signifie pas grand'chose, car, par vos pensées-sentiments-actions, vous rendez le monde terrible et cruel, ou paisible et compatissant, barbare ou sage.

QUESTION. — *Quelle est la source du désir?*

KRISHNAMURTI. — La perception, le contact, la sensation, le besoin et l'identification causent le désir. La source du désir est la sensation, dans ses formes les plus basses et les plus hautes. Et plus vous demandez à satisfaire vos sens, plus l'attachement au monde, qui recherche la continuité dans l'au-delà, s'affermira. Puisque l'existence est sensation, il nous faut comprendre celle-ci — non devenir ses esclaves — et permettre à la pensée d'attein-

dre la lucidité pure. Le désir de se satisfaire doit engendrer les moyens d'y parvenir à n'importe quel prix. Une telle exigence, un pareil désir, peuvent être observés et étudiés, compris intelligemment et dépassés. L'esclavage du désir est l'ignorance, au bout est la douleur.

QUESTION. — *Ne croyez-vous pas qu'il y a dans l'homme un principe de destruction, indépendant de sa volonté de détruire, et en même temps de son désir de vivre? La vie semble être un processus de destruction.*

KRISHNAMURTI. — Il y a en nous tous une volonté latente de détruire, il y a de la colère, de la mauvaise volonté qui, en s'étendant, mènent à des catastrophes mondiales; et il y a aussi le désir d'être réfléchi et compatissant. Ainsi fonctionne en nous ce double processus en un conflit qui paraît sans fin. Celui qui a posé cette question désire savoir si la vie elle-même n'est pas un processus destructeur. Elle l'est, en effet, si nous entendons par là que la plus haute compréhension se trouve dans la négation. Cette négation est la destruction des valeurs basées sur le positif, sur le moi et le mien. Aussi longtemps que la vie est le devenir du moi, enfermée par la pensée-sentiment du moi et du mien, elle devient un processus destructeur, cruel et stérile. Un devenir positif, affirmatif est, en fin de compte, périssable. C'est si évident dans le monde actuel! La vie recherchée positivement, en termes du moi et du mien, est un conflit, une destruction. Lorsqu'on met fin à ce vouloir ou à ce non-vouloir positif, agressif, la conscience de la peur, de la mort, du néant apparaît. Mais si la pensée peut s'élever au-dessus de cette peur, la dépasser, il y a l'ultime réalité.

SEPTIÈME CAUSERIE

25 juin 1944.

Je me suis efforcé d'expliquer, au cours des dernières causeries, comment on développe le penser et comment ce penser apparaît avec la connaissance de soi. Dans la mesure où vous êtes conscients de vos pensées-sentiments, vous vous détachez et, dans la mesure où vous cessez de vous identifier, la connaissance de soi grandit; c'est cette dernière qui dissipe l'ignorance et la douleur. Par la compréhension de soi, le penser prend naissance.

Ainsi que je l'ai expliqué, la vertu consiste à libérer la pensée-sentiment de l'avidité. Pour libérer la pensée, il faut aussi de la candeur. La dépendance détruit l'amour. Le désir crée toujours l'attachement, l'esprit de possession, donc la jalousie, l'envie et tous ces conflits qui ne nous sont que trop familiers. Là où il y a dépendance et attachement, il n'y a point d'amour.

En examinant les rapports humains, nous voyons que chercher chez autrui la nourriture intérieure et le bonheur est une cause de perturbations et de douleur. Les rapports humains n'étant plus que la recherche de satisfactions personnelles engendrent l'attachement et la peur. Mais s'ils sont, au contraire, une façon de se révéler à soi-même, nos rapports avec autrui sont un miroir dans lequel nous commençons à nous découvrir, nous et nos tendances, nos prétentions, nos motifs égoïstes et bornés, nos craintes, etc. Si vous êtes lucides dans vos rapports humains, vous comprendrez qu'ils vous exposent publiquement ce qui est une cause de conflits, de douleur. L'homme réfléchi accueille cette mise en évidence, car elle lui sert à introduire de l'ordre et de la clarté dans ses pensées-sentiments et à les libérer de leur tendance à s'isoler, à s'enfermer

en elles-mêmes. Mais, pour la plupart, nous cherchons dans nos rapports avec autrui notre bien-être et notre satisfaction; nous ne désirons pas être révélés à nous-mêmes, nous ne souhaitons pas nous étudier tels que nous sommes : ainsi nos rapports humains deviennent une fatigue et nous cherchons à nous évader. Nous cherchons la paix dans nos rapports avec autrui et, si nous ne la trouvons pas, nous favorisons les changements qui nous gratifient, jusqu'à ce que nous trouvions ce que nous cherchons, un morne confort, ou quelque distraction propre à dissimuler notre vide et nos craintes douloureuses. Mais nos rapports ne seront que douloureux, ils ne seront qu'une lutte, jusqu'au moment où il en jaillira une connaissance de soi profonde et extensive. En la profonde connaissance de soi est un inépuisable amour.

Comprendre les rapports humains et la cause de la dépendance, c'est ne plus créer d'inimitié, et cela est de première importance. Dans tout rapport avec autrui, la cause de l'inimitié ne peut être découverte que si ce rapport devient un processus de révélation de soi-même. S'il n'y a pas de cause d'inimitié, il n'y a plus ni ami, ni ennemi, ni celui qui pardonne, ni celui qui est pardonné. Nous créons l'inimitié parce que nous sommes orgueilleux de notre rang social, de notre savoir, de notre famille, de nos capacités, et nous éveillons ainsi, chez les autres, le mauvais vouloir et l'envie.

Le désir de devenir est source de peur; être, exécuter et, par conséquent, dépendre d'autrui engendre la peur. L'état de non-peur n'est pas une négation, ce n'est ni l'opposé de la peur, ni le courage. C'est dans la compréhension de ce qui cause la peur qu'est la fin de celle-ci et non dans le fait de devenir courageux, car dans tout devenir se trouve le germe de la peur. Dépendre d'objets, de gens, ou d'idées, c'est cultiver la peur; la dépendance naît de l'ignorance, du manque de connaissance de soi, de la pauvreté intérieure; la peur cause l'incertitude de l'esprit-cœur, elle empêche les échanges et la compréhension. Par l'auto-lucidité, nous commençons à découvrir et, par là, à comprendre la cause de la peur; et non seulement des peurs superficielles, mais des peurs profondes, causales, accumulatives. La peur est à la fois

innée et acquise; elle est liée au passé et, pour en libérer la pensée-sentiment, le passé doit être appréhendé à travers le présent. Le passé est toujours aux aguets pour donner naissance au présent, qui devient la mémoire identificatrice du moi et du mien : le moi. Le moi est la racine de toute peur.

Inhiber ou supprimer la peur, ce n'est pas la dépasser; sa cause doit être l'objet d'une auto-révélation; c'est ainsi qu'elle se comprend et se dissipe elle-même. En prenant conscience de l'avidité et de sa dépendance, en observant avec un détachement bienveillant son cours et ses actions, la peur fait place à la compréhension. La lucidité à l'égard de chaque problème comporte trois étapes : d'abord on le perçoit, puis on en perçoit profondément la cause et l'effet, et le double processus; et enfin pour le dépasser, il faut que le penseur et la pensée se perçoivent « un ». Supposons que nous n'éprouvions pas de peur parce que nous n'en sommes pas conscients; dès que nous en prenons conscience, nous la fuyons, nous l'étouffons ou nous la cachons, mais si nous ne faisons rien de tout cela, alors, grâce à une lucidité toujours en éveil, la cause et ses processus commencent à se déployer; si nous ne sommes pas impatients, si nous ne sommes pas avides d'un résultat, cette flamme de lucidité, qui engendre la compréhension, dissipe la cause et ses processus toujours en marche. Il n'y a qu'une cause, mais ses voies et ses expressions sont multiples.

Inhiber, réprimer la peur, ne déracine pas la cause de la peur, mais produit encore plus de facteurs de trouble et de souffrance. Par l'observation tolérante de la peur, par la prise de conscience de chaque manifestation de la peur, cette cause peut se déployer; en la suivant complètement, sans esprit d'identification, avec un détachement bienveillant, la compréhension créatrice se fera jour; elle seule dissout la peur, sans développer son opposé, qui est une autre forme de peur.

QUESTION. — *Pourquoi ne regardez-vous pas en face les maux économiques et sociaux au lieu de fuir dans quelque explication sombre et mystique?*

KRISHNAMURTI. — J'ai essayé de faire ressortir que ce n'est qu'en accordant de l'importance à ce qui est primordial que les questions secondaires peuvent être comprises et résolues. Les maux économiques et sociaux ne peuvent être guéris si l'on ne comprend pas leurs causes. Pour les comprendre, et amener ainsi un changement fondamental, nous devons d'abord nous comprendre nous-mêmes, qui sommes la cause de ces maux. Individuellement, et donc aussi comme groupe, nous avons créé des discordes sociales et économiques, et de la confusion. Nous seuls en sommes responsables; et ainsi c'est nous, individuellement, et par conséquent en tant que collectivité peut-être, qui pouvons ramener de l'ordre et de la clarté. Pour agir collectivement, nous devons commencer individuellement. Pour agir en tant que groupe, chacun doit comprendre et radicalement changer les causes qui, en lui, produisent les conflits et les misères extérieurs. Vous pouvez, grâce à une législation, obtenir quelques résultats bienfaisants, mais si nous ne modifions pas ce qui, en nous-mêmes, constitue les causes fondamentales des conflits et des antagonismes, ces résultats seront faussés et la confusion s'élèvera à nouveau. Des réformes extérieures nécessiteront toujours d'autres réformes, et ce chemin mène à l'oppression et à la violence. L'ordre extérieur durable et la paix créatrice ne peuvent s'établir que si chacun de nous crée l'ordre et la paix en lui-même.

Quel que soit son rang, chacun de nous recherche le pouvoir, convoite, est luxurieux ou violent; si, sans mettre un terme à tout cela en lui-même par lui-même, il réforme le monde extérieur, cette réforme peut donner des résultats superficiels, mais qui seront détruits par ceux qui ne cessent de rechercher un rang social, la gloire et le reste. Pour amener dans le monde extérieur, dans ce monde de guerres, de rivalités et de tyrannie, le changement nécessaire et fondamental, vous devez commencer par vous-mêmes et vous transformer profondément. Sans doute direz-vous que, de cette façon, il faudra un temps bien long pour réformer le monde? Et quand cela serait? Une révolution rapide, sévère et superficielle changerait-elle le fait intérieur? En sacrifiant le présent

créerait-on un avenir heureux? De mauvais moyens nous conduiraient-ils à de bonnes fins? On ne nous l'a jamais fait voir, et pourtant nous persévérons aveuglément et sans réfléchir, avec, pour résultat, une destruction totale et une souffrance totale. Vous n'obtiendrez la paix et l'ordre que par des moyens pacifiques et ordonnés. Quel est le but de révolutions économiques et sociales tout extérieures? Est-ce de libérer l'homme, de l'aider à penser-sentir complètement et à vivre avec plénitude? Mais ceux qui veulent un changement immédiat et rapide dans l'ordre économique et social ne créent-ils pas aussi un modèle de comportement et de pensée? Ils ne disent pas comment penser, mais quoi penser. Ainsi ils trahissent leur but, et l'homme est à nouveau le jouet de l'entourage.

J'ai tâché d'expliquer dans ces causeries que l'ignorance, la mauvaise volonté et la convoitise créent la souffrance, et que si l'on ne se purifie pas de ces résistances intérieures, on crée inévitablement au dehors des conflits, du désordre et de la souffrance. L'ignorance, le manque de connaissance de soi, est le « mal » le plus grand. L'ignorance empêche de penser; elle place au premier plan des choses secondaires, de sorte que la vie devient vide et grise, une routine machinale qui nous pousse à chercher différentes issues, des explosions dans le dogme, des spéculations et toutes sortes d'illusions qu'on voudrait faire passer pour du mysticisme. En essayant d'appréhender le monde extérieur, on est amené au monde intérieur, et lorsque celui-ci est bien exploré et bien compris, il conduit au Suprême. Cette réalisation n'est pas le fruit de l'évasion. Cette réalisation seule apportera au monde l'ordre et la paix.

Le monde est plongé dans le chaos, parce que nous avons cherché de fausses valeurs. Nous avons donné de l'importance à la sensualité, à l'attachement au monde, à la gloire ou à l'immortalité personnelle, qui engendrent les conflits et la douleur. La vraie valeur se trouve par le penser. Il n'y a pas de penser sans connaissance de soi, et celle-ci apparaît avec l'auto-lucidité.

QUESTION. — *Ne croyez-vous pas que certaines nations aiment la paix et que d'autres sont agressives?*

KRISHNAMURTI. — Non. Le terme « nation » est séparatif, exclusif; il est cause de discordes et de guerres. Il n'y a pas de nation qui aime la paix; elles sont toutes agressives, dominatrices, tyranniques. Tant qu'une nation demeure une unité à part, séparée des autres, orgueilleuse de son isolement, de son patriotisme, de sa race, elle entretient des misères sans noms pour elle-même et pour les autres. Vous ne pouvez pas avoir la paix et à la fois être exclusif. Vous ne pouvez pas avoir des frontières économiques et sociales, nationales et raciales, sans attirer l'inimitié et la jalousie, la peur et la méfiance. Vous ne pouvez pas sans inviter la violence, posséder beaucoup pendant que les autres meurent de faim. Nous ne sommes pas séparés, nous sommes des êtres humains qui communiquent entre eux. Votre souffrance est la souffrance d'autrui; en tuant un autre, c'est vous-mêmes que vous détruisez; en haïssant autrui, vous souffrez : car vous êtes l'autre. La bonne volonté et la fraternité ne s'obtiennent pas au moyen de frontières et de nationalités séparées, exclusives, celles-ci doivent être écartées si l'on veut donner la paix et l'espoir aux hommes.

Et, d'ailleurs, pourquoi vous identifiez-vous à une nation, à un groupe ou à une idéologie quels qu'ils soient? N'est-ce pas pour protéger votre petit moi, pour nourrir vos vanités mesquines et périssables, pour soutenir votre propre gloire? Quel orgueil peut-on tirer de ce moi, créateur de guerres, de misère, de conflits, de confusion? La nation est la glorification du moi, elle nourrit la discorde et la souffrance.

QUESTION. — *Je suis très attiré par l'amour sexuel et pourtant j'en ai peur. C'est devenu un problème torturant; comment peut-on le résoudre?*

KRISHNAMURTI. — C'est devenu un problème dévorant parce que nous avons cessé d'être créateurs. Intellectuellement et moralement, nous sommes devenus de simples machines à imiter;

religieusement, nous ne faisons que copier, accepter l'autorité, et nous laisser endormir. Notre éducation nous étrique; notre société, par son esprit de compétition, nous gâche; les cinémas, les radios, les journaux nous disent continuellement ce qu'il faut penser, en nous stimulant d'une façon artificielle et sensuelle. Nous recherchons le bruit incessant et nous en sommes nourris. Ainsi nous trouvons un dérivatif dans l'amour sexuel, qui devient un problème torturant.

Par une claire perception intérieure, l'automatisme de la pensée que nous appelons réflexion est vue à la lumière de la compréhension; en l'observant, en l'examinant avec un détachement plein de bienveillance, en suspendant tout jugement, nous commençons à éveiller la compréhension créatrice. C'est de cette façon que l'on dégage la pensée-sentiment de ses entraves et de ses imitations. Si nous devenons conscients de ce processus, tous nos problèmes, insignifiants et complexes, peuvent lui être exposés, et nous pouvons en dégager une compréhension créatrice. Il est donc essentiel de comprendre ce point. Le refus ou l'acceptation, le jugement ou la comparaison, qui veulent dire identification, empêchent le complet épanouissement de la pensée-sentiment. Ne vous identifiez pas avec elle, mais au fur et à mesure que la pensée-sentiment s'écoule, suivez-la entièrement, pensez ce problème et ressentez-la aussi largement et profondément que possible, et devenez ainsi conscient de ses vastes et profondes implications. Ainsi l'esprit étroit, mesquin, enfermé en lui-même, brise les limitations et les blocages qu'il s'était imposés et passe au travers. Dans ce processus de clarification, il y a une joie créatrice intérieure.

De cette façon, résolvez le problème de la luxure. Ainsi que je l'ai dit, la simple inhibition ou la suppression ne résolvent pas le problème, mais deviennent un nouveau facteur d'excitation, de perturbation, et ne font que raffermir le processus enfermé en lui-même du moi, de ce qui est mien. Prenez conscience du problème, aussi largement et profondément que possible, et découvrez ainsi sa cause. Ne vous identifiez pas avec la cause en la jugeant ou en la comparant, en la condamnant ou en l'acceptant, mais

observez-la qui s'exprime de mille manières; suivez-la à travers toutes ses expressions; réfléchissez-y, ressentez-la intelligemment, avec un détachement plein de bienveillance. En cette lucidité extensive le problème est résolu et dépassé.

Il y a une différence entre conquérir la sensualité et l'état de non-sensualité. Dans ce dernier, la pensée-sentiment n'est plus esclave des sens; mais conquérir, c'est être à son tour conquis. La lucidité qui fait naître la compréhension créatrice, affranchit de la luxure la pensée-sentiment; alors que trouver des substitutions à la luxure, c'est encore être luxurieux. On n'échappe pas au conflit et à la souffrance si ce n'est par le penser. Et penser est impossible sans la connaissance de soi. La démarche du moi est découverte par la lucidité, et c'est cette découverte qui libère et qui crée. L'amour est chaste, mais l'esprit qui se propose de l'être ne l'est pas.

QUESTION. — *Ne croyez-vous pas que la vie comporte un principe de destruction, une volonté aveugle tout à fait indépendante de l'homme, toujours assoupie, prête à jaillir dans l'action, et qui ne peut jamais être surmontée?*

KRISHNAMURTI. — Nous savons certainement qu'en nous-mêmes se trouvent deux capacités opposées; détruire et créer, être bon et être nuisible. Mais sont-elles indépendantes l'une de l'autre? La volonté de détruire est-elle séparée de la volonté de vivre, ou bien la volonté de vivre, de devenir, est-elle en elle-même un processus de destruction? Qu'est-ce qui nous pousse à détruire? Qu'est-ce qui nous rend coléreux, ignorants, brutaux; qu'est-ce qui nous pousse à tuer, à poursuivre une vengeance, à tromper? Est-ce une volonté aveugle, une chose sur laquelle nous n'avons aucune sorte de contrôle — appelons-la le diable — une force du mal indépendante, ou une ignorance incontrôlable? Ce besoin de détruire est-il absurde ou est-il la réponse à une plus profonde requête de vivre, d'être, de devenir? Cette réaction ne peut-elle jamais être dépassée ou peut-elle se ralentir, afin de se laisser examiner et comprendre? Ralentir une réaction est chose possible.

Ou y a-t-il une zone aveugle qui ne peut jamais être observée, un résultat de l'hérédité, un résultat inné qui a tellement conditionné notre pensée que nous sommes incapables d'y plonger notre regard, de sorte que nous croyons en une puissance de destruction qui ne peut jamais être dépassée?

Assurément, une chose qui a été fabriquée peut être comprise par ceux qui l'ont construite. Ce processus double, du bien et du mal, se trouve en nous pour créer et pour détriure. Puisque nous l'avons créé, nous pouvons le comprendre; mais pour le comprendre, nous devons avoir la faculté de nous observer sans passion, ce qui requiert une grande vigilance et une lucidité agile. Au contraire, nous pourrions dire que nous avons en chacun de nous, potentiellement, une force mauvaise et essentiellement destructrice, et que tout aimants, généreux, miséricordieux que nous puissions être, cette force complètement impersonnelle — comme un tremblement de terre — cherche à se manifester occasionnellement. Et de même que sur un tremblement de terre, sur les manifestations de la nature nous n'avons aucun pouvoir, ainsi nous n'aurions pas la moindre influence sur cette force.

Mais en est-il ainsi? Ne pouvons-nous, en nous comprenant, comprendre les causes de destruction et de création qui existent en nous? Si nous arrivons d'abord à éclaircir la confusion qui règne dans la couche superficielle de notre conscience, alors, dans celle-ci, du fait qu'elle est ouverte et claire, peuvent se projeter les couches plus profondes de la conscience, avec tout leur contenu. Cette clarification de la couche superficielle a lieu lorsque la pensée-sentiment ne s'identifie pas, lorsqu'elle est détachée et, par conséquent, capable d'observer sans comparer ni juger. Alors, seulement, la conscience consciente peut-elle découvrir ce qui est vrai. Ainsi vous pouvez apprendre par vous-même s'il existe ou non, en vous, un élément qui échappe absolument à votre contrôle, un élément destructeur. Vous pourrez savoir s'il est le résultat d'un conditionnement ou si c'est de l'ignorance, ou si c'est une zone aveugle, ou encore une force du mal, indépendante, incon-

trôlable. Et alors, seulement, vous pourrez découvrir si vous êtes capables ou non de dépasser ce problème.

Plus vous vous comprendrez, créant ainsi le penser, et moins vous trouverez en vous de tendances, d'ignorance, de forces que vous ne pouvez dépasser. Et, en cela, vous découvrirez une extase qui vient avec la compréhension, avec la sagesse. Ce n'est pas la foi et l'espérance des sots. En nous comprenant complètement et en créant ainsi la faculté de nous sonder profondément, nous trouverons qu'il n'y a rien qui ne puisse être examiné et compris. Cette connaissance de soi engendre la compréhension créatrice; mais, parce que nous ne comprenons pas, il y a ignorance. Ce que la pensée a créé, la pensée peut dépasser.

QUESTION. — *Pourquoi y a-t-il tant de fous et de déséquilibrés en ce monde?*

KRISHNAMURTI. — Qu'est-ce que cette civilisation que nous avons construite? Une civilisation qui est le résultat de l'avidité, dont le facteur dominant est la gratification des sens. Et ayant produit ce monde, dans lequel les valeurs des sens dominent, nous voyons que les sensibilités créatrices y sont évidemment ou détruites ou perverties ou bloquées. Comme il n'y a pas de délivrance possible par les valeurs des sens, les individus ont recours, consciemment ou inconsciemment, à la fabrication d'illusions qui, finalement, les isole. Tant que les valeurs des sens ne le céderont pas aux valeurs éternelles, nous serons dans des désillusions, des discordes, des chaos et des guerres. Pour amener un changement fondamental de valeurs, vous devez devenir réfléchi et écarter ces valeurs du moi, de l'avidité, au moyen d'une constante lucidité et de la connaissance de soi.

QUESTION. — *Je suis dans une solitude terrible. Je ne parviens à dépasser cette souffrance, que dois-je faire?*

KRISHNAMURTI. — Ce n'est pas là un problème individuel; toute la pensée humaine se sent seule. Si nous pouvions y réfléchir et sentir ce problème profondément, nous deviendrions capables

de le dépasser. Comme je l'ai expliqué, nous créons en nous-mêmes, par l'avidité, un processus double, et ainsi s'élève le « je », la dualité du moi et du non-moi, mon travail personnel, mon propre accomplissement et le reste. Ayant créé, par l'avidité, ce processus qu'est le conflit entre le moi et le non-moi, son résultat naturel est l'isolement, la complète solitude. Dans nos rapports humains, dans nos actions, si une seule pensée-sentiment s'enferme sur elle-même, elle construit nécessairement des murs isolants qui deviennent la cause d'une insupportable solitude.

L'avidité engendre la peur, la peur nourrit la dépendance; la dépendance de choses, de gens ou d'idées. Plus la dépendance est grande, plus la pauvreté intérieure l'est aussi. En prenant conscience de cette pauvreté qu'est la solitude, vous vous efforcez de l'enrichir, de la remplir de connaissances ou d'activités, d'amusements ou de mystères. Plus vous essayez de la remplir, de la recouvrir, plus profondément s'enterre la cause réelle de la solitude. Le moi est insatiable, il n'y a aucun moyen de le satisfaire. Il est comme un vase brisé, comme un puits sans fond qu'on ne peut jamais remplir.

En prenant conscience de la façon dont la pensée-sentiment, en créant ses propres liens et sa servitude, construit son isolement; en prenant conscience de l'importance accordée aux valeurs des sens, qui inévitablement doivent engendrer la pauvreté intérieure; par cette lucidité même, par cette compréhension extensive et méditative, le bien impérissable est découvert. Si cette lucidité constante se développe bien, devenant toujours plus profonde et plus étendue, naissent la sérénité et la joie de la plus haute sagesse.

HUITIÈME CAUSERIE

2 juillet 1944.

Au cours de ces dernières causeries, nous avons discuté le développement de la faculté au moyen de laquelle on peut découvrir le vrai, et qui seule contient la sérénité et la paix créatrice. Cette faculté se développe, ainsi que je l'ai expliqué, par l'action de penser, le penser actif étant différent de la pensée, car celle-ci même lorsqu'elle est juste est toujours conditionnée. En devenant lucides, nous apercevons le conflit de la dualité qui, si nous ne le comprenons pas profondément, nous conduit à des efforts stériles. L'effort est créateur dans l'acte qu'accomplit la pensée-sentiment lorsqu'elle se libère elle-même du conflit du mérite et du démérite, du devenir et du non-devenir. La perception de la vérité ne peut se développer que dans la candeur, dans l'intégrité de compréhension et celles-ci n'apparaissent qu'avec l'humilité. Comme je l'ai expliqué, la vertu ne consiste pas à développer en soi des qualités — car c'est là une façon de nourrir les opposés, donc de provoquer des efforts stériles, — mais la vertu naît lorsque la pensée-sentiment se libère de l'avidité.

Et nous avons parlé aussi des rapports avec l'univers, de la dépendance, de la peur, de l'amour, de la façon dont on commence à libérer la pensée-sentiment de la dépendance et de la peur qui corrompent l'amour.

J'ai dit que, ce matin, nous chercherions à comprendre en quoi consiste la vie simple. Vivre une vie simple, c'est être libéré des besoins d'acquérir, c'est être libéré des besoins qui vous possèdent, c'est être libéré des distractions. Se libérer de l'esprit d'ac-

quisition, c'est évidemment comprendre la cause qui nourrit en nous le conflit de la convoitise et de l'envie. Plus nous acquérons et plus grandit le besoin de posséder; nier ce besoin, se dire : « Je ne vais plus acquérir », ne résout en aucune façon le problème de la convoitise et de l'envie. Mais en examinant ce problème, en prenant conscience de la façon dont le désir d'acquisition et l'envie se développent dans les divers plans de notre conscience, nous commençons à comprendre leur sens profond et toutes leurs implications intérieures, économiques et sociales. Ce conflit en vue d'acquérir, cette compétition en vue de posséder, ne conduisent pas à la vie simple, qui est essentielle pour comprendre le réel. Si vous prenez conscience de cet esprit d'acquisition et de ses problèmes — sans vous opposer à lui, ce qui développerait l'esprit de non-acquisition, c'est-à-dire une autre forme de convoitise — vous commencerez à connaître ses implications les plus profondes et les plus étendues.

Alors, vous comprendrez qu'un esprit que la convoitise et l'envie possèdent ne peut éprouver la béatitude de la vérité. Celui qui vit dans un esprit de rivalité qui est conditionné par le conflit du devenir et qui pense en termes de comparaisons, n'est guère capable de découvrir le réel. La pensée-sentiment, intensément éveillée, vit dans une constante découverte de soi, et comme cette découverte est vraie, elle libère et crée. Une telle découverte de soi libère du besoin d'acquérir et de la vie complexe de l'intellect. C'est elle, cette vie complexe de l'intellect, qui se gratifie dans l'esclavage de ses habitudes : la curiosité destructrice, la spéculation, le savoir, les qualités, les bavardages, etc., qui sont des obstacles à la simplicité de la vie. Etre possédé par un besoin, par une spécialisation, aiguise l'esprit et permet à la pensée de se concentrer en un point, mais ce n'est pas là l'épanouissement de la pensée-sentiment au sein de la réalité même.

Se libérer de la distraction est plus difficile tant que nous n'avons pas pleinement compris le processus de penser-sentir, qui est lui-même devenu la cause de toute distraction. Toujours incomplet et rempli de curiosité, toujours prêt à spéculer et à for-

muler, il a le pouvoir de créer ses propres obstacles et ses illusions, qui bloquent la conscience du réel. Il devient ainsi sa propre distraction, son propre ennemi. Comme l'intellect est capable de créer des illusions, ce pouvoir doit être compris avant que l'on ne puisse se libérer des distractions que l'on s'est ainsi créées. L'esprit doit être parfaitement immobile, silencieux, car toute pensée devient une distraction. L'avidité est le facteur déformant, et comment un esprit capable de se décevoir lui-même peut-il connaître le simple, le réel? Tant que l'avidité, sous ses multiples formes, n'est pas comprise et dépassée, la joie de la vie intérieure, simple et pleine, ne peut exister. Si vous commencez à prendre conscience des distractions extérieures et que vous en retracez la cause, qui est intérieure, la pensée-sentiment qui était devenue l'instrument de sa propre évasion et de sa propre ignorance se dégagera de la jungle des distractions. En prenant conscience des distractions extérieures, nos possessions, nos relations, nos amusements, nos plaisirs, nos habitudes invétérées, en les pensant et en les sentant à fond, les distractions intérieures : nos évasions, notre savoir, nos spéculations, nos croyances-refuges, nos souvenirs, etc., se découvrent. Lorsqu'on prend conscience des distractions extérieures et intérieures, la compréhension profonde apparaît, et alors seulement on peut se dégager de tout cela d'une manière facile et naturelle. Car si la pensée-sentiment se discipline à ne pas se distraire, elle ne peut plus comprendre la nature de la distraction, ni sa cause; cette discipline elle-même devient une évasion, un moyen de distraction.

La vie simple ne consiste pas à posséder un nombre limité d'objets, mais à être délivré de la possession et de la non-possession, à éprouver, vis-à-vis des choses, l'indifférence de la profonde compréhension. Ne renoncer aux choses que pour atteindre un bonheur plus grand ou une joie promise, c'est chercher une récompense et limiter la pensée, l'empêcher de fleurir et de découvrir la réalité. Subjuguer la pensée-sentiment en vue d'une plus grande récompense, d'un résultat plus grand, c'est la rendre mesquine, ignorante et douloureuse. La simplicité de vie apparaît

avec la richesse intérieure, l'affranchissement intérieur du désir, de l'esprit d'acquisition, de l'attachement et de la distraction.

Cette vie simple engendre une fixité d'intention qui n'est pas celle d'un esprit replié sur lui-même, mais qui provient d'une lucidité extensive et d'une compréhension méditative. La vie simple n'est pas le résultat de circonstances extérieures : c'est grâce aux richesses de la compréhension intérieure que l'on se contente de peu. Si vous dépendez des circonstances pour être satisfait de la vie, vous créerez de la souffrance et du chaos, car vous serez le jouet de votre milieu; ce n'est que lorsque les circonstances sont dépassées par la compréhension qu'il y a ordre et clarté. Etre constamment conscient de la façon dont on cherche à acquérir, à tomber dans des habitudes, à se distraire, c'est s'en délivrer et participer ainsi à une vie simple et vraie.

QUESTION. — *Mon fils a été tué pendant cette guerre. J'ai un autre fils âgé de douze ans et je ne veux pas le perdre aussi dans une autre guerre. Comment peut-elle être empêchée?*

KRISHNAMURTI. — Je suis sûr que cette question doit se poser pour chaque mère et chaque père, dans le monde entier. C'est un problème universel. Et je me demande quel prix les parents seraient prêts à mettre pour empêcher une autre guerre, pour empêcher que leurs fils soient tués, pour arrêter cet épouvantable carnage humain? Jusqu'à quel point l'entendent-ils vraiment quand ils disent qu'ils aiment leurs enfants, que la guerre doit être empêchée, qu'ils veulent la fraternité, qu'il faut trouver un moyen pour qu'il n'y ait plus de guerres?

Pour créer un nouveau mode de vie, vous devez avoir une façon nouvelle, révolutionnaire, de penser-sentir. Vous aurez une autre guerre, vous aurez fatalement une autre guerre, si vous pensez en termes de nationalités, de préjugés raciaux, de frontières économiques et sociales. Si chacun cherche réellement en son cœur le moyen d'empêcher une autre guerre, il doit écarter sa nationalité, sa religion spécialisée, sa cupidité, son ambition. Si vous ne le faites pas, vous aurez une autre guerre, car ces pré-

jugés et l'adhésion à des religions particularisées ne sont que les expressions extérieures de votre égoïsme, de votre ignorance, de votre mauvaise volonté, de votre luxure.

Mais vous répondrez qu'il faudra beaucoup de temps pour que chacun de nous change et, par conséquent, pour que les autres soient convaincus de ce point de vue; que la société n'est pas prête à accueillir cette idée, qu'elle n'intéresse pas les hommes politiques, que les chefs sont incapables de concevoir un gouvernement ou un Etat universel, sans souverainetés séparées. Vous pourriez dire que c'est une évolution lente qui aménera peu à peu ce changement nécessaire. Si vous répondiez ainsi au parent dont le fils va être tué dans une autre guerre et si ce parent aime vraiment son fils, croyez-vous que l'idée de cette évolution lente lui donnerait de l'espoir? Il veut sauver son fils et il veut connaître la façon la plus sûre d'arrêter toute guerre. Il ne se satisfera point de votre évolution lente. Cette théorie, selon laquelle la paix viendra lentement s'installer, est-elle vraie ou l'avons-nous inventée pour rationaliser notre pensée-sentiment paresseuse et égoïste? N'est-elle pas incomplète et, par conséquent, fausse? Nous croyons qu'il faut passer par les différents états, la famille, le groupe, la nation et l'internations, et qu'alors seulement nous obtiendrons la paix. Mais ce n'est qu'une justification de notre égoïsme et de notre étroitesse d'esprit, de notre bigoterie et de nos préjugés; au lieu de balayer ces dangers, nous inventons une théorie de croissance progressive et nous lui sacrifions le bonheur d'autrui et le nôtre. Si nous faisions front, avec notre cœur et avec notre esprit, au mal de l'ignorance et de l'égoïsme, nous créerions un monde sain et heureux.

Nous ne devons pas penser et sentir horizontalement, mais verticalement. C'est-à-dire qu'au lieu de suivre le cours paresseux, égoïste, ignorant, d'une pensée-émotion qui compte sur le temps pour illuminer les hommes graduellement, au lieu de suivre ce courant de conflits et de misères, de carnage et de haltes dans ce carnage, que l'on nomme périodes de paix, pour arriver en fin de compte à un paradis sur terre, au lieu de penser-sentir le long de

ces lignes horizontales, ne pouvons-nous pas penser-sentir verticalement? N'est-il pas possible de nous arracher à la continuité horizontale de la confusion et des querelles et de penser-sentir loin de cela, à nouveau, sans la notion du temps, verticalement? Sans penser en terme d'évolution, car cela aide à rationaliser notre paresse et nos atermoiements, ne pouvons-nous penser-sentir directement simplement? Une mère dans son amour maternel pense et sent directement et simplement, mais dans son égoïsme et son orgueil national, etc., elle pense en terme de degrés, horizontalement.

Le présent est l'éternel; ni le passé, ni l'avenir ne peuvent le révéler; par le présent seul on réalise ce qui est sans durée. Si vous désirez vraiment sauver votre fils, et par conséquent l'humanité, d'une autre guerre, vous devez en payer le prix : ne pas être cupide, ne pas avoir de mauvaise volonté, ne pas être attaché aux choses de ce monde, car la convoitise, la mauvaise volonté et l'ignorance nourrissent le conflit, la confusion et l'antagonisme; ils nourrissent le nationalisme et l'orgueil ainsi que la tyrannie de la machine. Si vous êtes désireux de vous libérer de la convoitise, de la mauvaise volonté et de l'ignorance, alors seulement vous sauverez votre fils d'une autre guerre. Pour apporter le bonheur au monde, pour mettre fin à ce carnage, il faut une révolution intérieure et complète de la pensée-sentiment qui fasse naître une moralité nouvelle dont les valeurs ne seront pas du domaine des sens, mais qui sera fondée sur la délivrance de la sensualité, de l'attachement au monde et du désir d'immortalité personnelle.

QUESTION. — *Vous parlez de la conscience méditative, mais jamais de la prière. Etes-vous opposé à la prière?*

KRISHNAMURTI. — Dans l'opposition, il n'y a pas de compréhension. La plupart d'entre nous aiment les prières qui consistent à quémander. Cette forme de prière développe et renforce la dualité, tandis que l'observateur et l'observé ne sont qu'un seul phénomène. Ce n'est que lorsque cette dualité cesse qu'il y a le tout. Quoi que vous demandiez, votre réponse dépendra de votre

requête, mais elle n'appartient pas au monde réel. La réponse à un désir est dans le désir lui-même. Quand l'esprit-cœur est parfaitement immobile, parfaitement silencieux, alors seulement il y a le tout, l'éternel.

Il y a quelque temps, j'ai vu une personne qui m'a dit avoir prié Dieu et que l'une de ses requêtes était un frigidaire. Je vous en prie, ne riez pas. Elle avait acquis non seulement un frigidaire, mais aussi une maison, et ainsi ses prières avaient été exaucées et Dieu, affirmait-elle, était une réalité.

Quand vous demanderez, vous recevrez, mais vous devrez en payer le prix; vous serez exaucés selon vos requêtes, mais il y aura un prix à cela. L'avidité répond à l'avidité. Lorsque vous demandez par avidité, par peur, par désir, vous obtiendrez satisfaction, mais vous payerez pour cela, et vous payerez par des guerres, des discordes et de la misère. Les siècles de convoitise, de cruauté, de mauvais vouloir, d'ignorance, se manifestent lorsque vous les invoquez. Ainsi, il est désastreux de se complaire dans la prière sans avoir la connaissance de soi, sans compréhension. La conscience méditative dont je vous ai parlé est le résultat de la connaissance de soi, dans laquelle seule se trouve le penser, c'est cela qui libère l'esprit-cœur du double processus de l'observateur et de l'observé, tandis qu'ils ne sont qu'un seul phénomène, un seul événement. L'observateur conditionne sans cesse celui qui est observé, et il est extrêmement difficile de dépasser cet observateur et celui qu'il observe, de dépasser le créé, de s'élever au-dessus de lui. Le penseur et la pensée doivent cesser pour que l'Eternel soit.

J'ai essayé d'expliquer dans mes causeries comment clarifier, au moyen de la connaissance de soi et du penser, la confusion qui existe entre celui qui observe et celui qui est observé, entre le penseur et sa pensée. Car sans cette clarification de soi, celui qui observe conditionne toujours celui qui est observé, ainsi il ne peut se dépasser et s'emprisonne. Il est pris dans sa propre illusion. Car pour concevoir ce qui n'est pas créé, ce qui n'est pas fabriqué, la pensée-sentiment doit dépasser le créé, le résultat, le moi;

la pensée-sentiment doit cesser de formuler des requêtes, elle doit cesser d'acquérir, et ne se laisser distraire par aucune forme de ritualisme et de mémoire. Si vous en faites l'expérience, vous découvrirez combien il est difficile pour la pensée d'être complètement libre de son propre bavardage et de ses créations. Mais quand elle est libre ainsi, quand il n'y a plus celui qui observe et celui qui est observé, alors seulement est l'Incommensurable.

QUESTION. — *J'ai pris des notes, ainsi que vous l'avez suggéré. Je m'aperçois que je ne peux aller au delà de pensées futiles. Est-ce parce que la conscience refuse d'avouer les désirs et les besoins du subconscient qu'il se réfugie dans une attitude d'obstruction?*

KRISHNAMURTI. — J'ai suggéré que, pour ralentir l'esprit, afin d'examiner le processus de la pensée-sentiment, vous écriviez *chaque* pensée-sentiment. Si, par exemple, on désire comprendre une machine de haut régime, on doit en ralentir la marche et non l'arrêter, car alors cette machine devient de la matière morte, mais faites-la tourner doucement, lentement, afin d'étudier sa structure, son mouvement. De même, si nous désirons comprendre notre intellect, nous devons ralentir notre pensée — non pour l'arrêter — la ralentir pour l'étudier, pour la suivre dans son entière étendue. Et, pour cela, j'ai suggéré que vous preniez note de *chaque* pensée-sentiment. Il n'est guère possible d'écrire chaque pensée et chaque sentiment, car il y en a trop, mais si vous essayez d'écrire un peu tous les jours, vous arriverez bientôt à vous connaître, vous commencerez à connaître les nombreuses couches de votre conscience, la façon dont elles sont reliées et comment elles réagissent entre elles. Cet état d'éveil est difficile, mais si vous voulez aller loin, il vous faut commencer tout près.

Or, celui qui m'a posé cette question s'aperçoit que ses pensées sont futiles et qu'il ne peut les dépasser. Il veut savoir si cette futilité est une façon de fuir les désirs et les besoins les plus profonds. Cela est vrai partiellement et aussi parce que nos pensées et nos sentiments sont eux-mêmes mesquins, insignifiants, petits.

La racine de la compréhension repose dans le petit et le mesquin. Sans avoir compris ce qui est petit, la pensée-sentiment ne peut se dépasser elle-même. Vous devez prendre conscience de vos mesquineries, de votre étroitesse, des préjugés qui vous empêchent de les comprendre, et vous ne pourrez comprendre qu'avec de l'humilité, quand il n'y a ni jugement, ni comparaison, ni acceptation, ni refus. Là est le commencement de la sagesse. La plupart de nos pensées-sentiments sont futiles. Pourquoi ne pas en reconnaître et en comprendre la cause : le moi, résultat de la vaste et mesquine ignorance? De même qu'en suivant un mince filon vous pouvez parvenir à des richesses, ainsi, si vous suivez, pensez et ressentez complètement ce qui est futile, vous découvrirez de profonds trésors. Le superficiel peut cacher le profond, mais vous devez le suivre. Le futile, si vous l'étudiez, apporte la promesse de quelque chose d'autre. Ne l'écartez pas, mais prenez conscience de *chaque* pensée-sentiment, car elle a un sens.

Des barrages peuvent se former soit parce que la conscience ne veut pas répondre à des exigences profondes qui nécessiteraient un changement dans notre conduite et provoqueraient de ce fait des perturbations et de la douleur, soit parce qu'elle est incapable de penser-sentir plus largement et plus profondément. Si c'est par manque de capacité, vous ne pourrez y remédier que par un état d'éveil persistant et constant, par la recherche, l'observation, l'étude.

J'ai simplement suggéré d'écrire chaque pensée-sentiment comme moyen de développer cette conscience compréhensive, extensive, qui n'est pas la concentration de l'exclusion, la concentration d'un moi qui s'enferme en lui-même. Cette lucidité extensive vient par la compréhension et non par le jugement, ou la comparaison, ou le déni, ou l'acceptation.

QUESTION. — *Quelle garantie puis-je avoir que cette nouvelle faculté dont vous parlez naîtra en moi?*

KRISHNAMURTI. — Aucune, je le crains. Il ne s'agit pas de faire un placement. Si vous cherchez la certitude, vous rencontre-

rez la mort; mais si vous êtes incertain et, par conséquent, si vous vous aventurez, si vous cherchez, le réel sera découvert. Nous exigeons des garanties, nous voulons être sûrs du résultat avant même d'essayer, car nous sommes paresseux et irréfléchis et nous ne souhaitons pas entreprendre le long voyage de la découverte de soi. Nous n'avons pas recours à nous-mêmes; nous voulons qu'on nous octroie l'illumination en échange de notre effort, car nous désirons posséder la sécurité. Dans la sécurité, il n'y a point de découverte du réel; cette recherche de la sécurité est une protection du moi et, dans le moi, il y a ignorance et douleur. Pour comprendre, pour découvrir le réel, il doit y avoir abandon du moi, il doit y avoir une compréhension négative de ce qui se trouve au delà des ruses du moi. Ce qui est découvert dans la recherche de la connaissance de soi est vrai, et c'est le vrai moi qui libère et qui crée. Vous garantir une libération serait de la folie pure. Nous nous trouvons dans le conflit, dans la confusion, dans la douleur et c'est cette douleur et une promesse de récompense quelle qu'elle soit qui doit nous pousser irrésistiblement à chercher à poursuivre et à découvrir le réel. Cette recherche doit être entreprise par chacun de nous et la connaissance de soi doit être développée par une continuelle auto-lucidité. Le penser naît avec la connaissance de soi, qui seule apporte la paix et la compréhension. L'avidité éloigne cet aboutissement.

QUESTION. — *Est-ce une erreur d'avoir un Maître, un instructeur spirituel dans un autre plan d'existence?*

KRISHNAMURTI. — Je me suis efforcé de répondre à la même question posée plusieurs fois de façons différentes, mais apparemment ceux qui désirent comprendre sont peu nombreux. Il est difficile de se dégager de la superstition, car l'esprit la crée et devient son prisonnier. Comme il est difficile de discerner le vrai dans nos lectures, dans nos rapports quotidiens, dans notre pensée! Des préjugés, des tendances, des conditionnements dictent notre choix; pour découvrir ce qui est vrai, nous devons les mettre de côté; l'esprit doit écarter ses propres pensées-sentiments étroites,

qui restreignent le moi. Il est extrêmement difficile de découvrir ce qui est vrai dans nos pensées, dans nos sentiments et dans nos actions et combien plus difficile encore n'est-il point de discerner ce qui est vrai dans un hypothétique monde spirituel. Il est déjà suffisamment difficile, si nous voulons un maître, un gourou, d'en trouver un en chair et en os; combien plus complexe, illusoire, embarrassant cela doit être de chercher un maître dans le soi-disant monde spirituel, dans un autre plan d'existence. Même si un hypothétique instructeur spirituel vous choisissait, c'est vous qui, réellement, faites ce choix, non cet instructeur présumé. Si vous ne vous comprenez pas en ce monde d'action et d'interaction, de convoitise, de mauvais vouloir et d'ignorance, comment pouvez-vous faire confiance à votre jugement, à votre discernement, dans un monde spirituel hypothétique? Si vous ne vous connaissez pas, comment pouvez-vous discerner ce qui est vrai? Comment savez-vous que votre propre esprit qui a le pouvoir de créer l'illusion, n'a pas créé le Maître, l'instructeur? N'est-ce pas la vanité qui vous persuade à chercher le Maître et à être élu?

On raconte qu'un disciple se présenta à un instructeur et demanda de le conduire auprès du Maître; l'instructeur le lui promit à condition que lui, l'élève, fît exactement ce qu'on lui ordonnerait. L'élève fut ravi. Pendant sept années, lui dit-on, il devrait vivre dans une caverne des environs et suivre là les directives de l'instructeur. On lui dit d'abord de rester assis calmement, paisiblement, en concentrant sa pensée; puis, la deuxième année, il devrait inviter le Maître dans la caverne; la troisième, il devrait faire asseoir le Maître avec lui; la quatrième, il devrait parler avec lui; la cinquième, il devrait promener le Maître dans la caverne; la sixième, il lui ferait quitter la caverne. Au bout de la sixième année, l'instructeur demanda à l'élève de sortir et lui dit : « Maintenant, vous savez qui est le Maître. »

L'esprit a le pouvoir de créer l'ignorance ou de découvrir ce qui est vrai. Dans cette recherche du Maître, il y a toujours le désir d'obtenir et cela fait apparaître la peur; un esprit qui cherche une récompense et qui, par conséquent, convie la peur, ne peut pas

comprendre ce qui est vrai. C'est le fait de l'ignorance que de penser en termes de récompense et de punition, de supérieur et d'inférieur. D'ailleurs, quelqu'un peut-il vous aider à découvrir ce qui est vrai dans vos propres pensées-sentiments? Les autres peuvent vous donner des indications, mais c'est vous qui devez chercher et découvrir ce qui est vrai.

Si vous attendez d'un autre qu'il vous sauve de la souffrance, de l'ignorance de ce monde chaotique et barbare, vous ne ferez que créer toujours plus de confusion et de mauvais vouloir, toujours plus d'ignorance et de peine. Vous êtes responsables de vos propres pensées-sentiments-actions, vous seuls pouvez faire apparaître l'ordre et la clarté; vous seuls pouvez vous sauver vous-mêmes; c'est par votre seule compréhension que vous pouvez dépasser la cupidité, le mauvais vouloir et l'ignorance.

Chacun de nous ici, je l'espère, essaye de chercher le réel, l'impérissable, et ne se laissera pas distraire par la beauté d'autels placés sur le bord du chemin, par les parures de poteaux indicateurs, par le ritualisme. Aucune autorité ne pourra vous conduire à l'ultime réalisation, et cette réalité est dans le commencement comme dans la fin. Ne vous arrêtez pas aux poteaux indicateurs, ne vous laissez pas prendre par la mesquinerie de groupements, ne soyez pas épris de chants, d'encens, du rituel. Se reposer sur autrui pour la connaissance de soi, c'est encore augmenter l'ignorance, car autrui c'est vous-mêmes. La racine de la compréhension se cache en vous-mêmes. La perception du vrai est dans le penser, dans l'humilité, la compassion, la vie simple, et non dans l'autorité d'un autre. Celle-ci, aussi élevée qu'elle soit, conduit à plus d'ignorance et de douleur.

NEUVIÈME CAUSERIE

9 juillet 1944.

Il est important en tous temps, mais surtout aux époques de grande souffrance et de confusion, de trouver par nous-mêmes cette joie, cette compréhension intérieures et créatrices. Nous devons les découvrir par nous-mêmes, mais la sensualité, la prospérité matérielle et le pouvoir personnel, dans leurs formes diverses, entravent la paix et le bonheur créateurs. Si nous employons nos énergies à la satisfaction des sens, nous créerons inévitablement des valeurs qui apporteront la prospérité matérielle, l'attachement au monde; mais la guerre, la confusion et la souffrance les accompagneront. Si nous recherchons l'immortalité personnelle, nous développerons la convoitise du pouvoir, qui s'exprime de nombreuses façons, sur le plan national, racial, économique, etc., et qui provoque les grands désastres que nous connaissons bien.

Nous avons discuté ces questions au cours des huit dernières causeries. Il est nécessaire de nous comprendre nous-mêmes, car par cette compréhension nous commencerons à penser réellement, et dans le processus du penser nous découvrirons ce que signifie vivre profondément, d'une façon créatrice et nous percevrons ce qui est au delà de toute limite. Vivre d'une manière totale et créatrice exige la connaissance de soi, et se connaître requiert de la candeur et de l'humilité, de l'amour et une pensée libérée de la crainte. La vertu est dans la libération de l'avidité, car en l'avidité est la multiplicité et la répétition qui rendent la vie complexe, pénible et douloureuse.

Une vie simple ne consiste pas, comme je l'ai expliqué, à posséder peu de choses, mais à vivre dans l'affranchissement des

distractions, des habitudes invétérées et de l'esprit de possession. L'affranchissement du désir d'acquisition nous donnera les moyens matériels de mener la vie que nous voulons. Il est évident que les moyens que mettent en jeu la cupidité, la tradition et le désir de puissance sont faux. Même à l'époque actuelle, où chacun se trouve attelé à une tâche spécialisée, il est possible de trouver une occupation qui corresponde à notre façon de penser. Nous devons tous nous rendre compte du fait que les occupations que nous désapprouvons conduisent à des désastres, à de la misère, à une routine épuisante, et à des méthodes mortelles. N'est-il pas nécessaire que chacun sache quels sont les moyens d'existence qu'il approuve ou désapprouve? Si nous sommes avares, envieux, si nous recherchons la puissance, nos moyens de subsistance correspondront à nos désirs intérieurs et produiront un monde de rivalité, de cruauté, d'oppression, qui conduira à la guerre.

Il est donc indispensable que chacun pense à son problème; peut-être ne pourrez-vous rien faire immédiatement, mais vous pouvez au moins penser-sentir sérieusement à ce sujet et cette attitude engendrera sa propre action. Le talent et la capacité comportent leurs propres dangers et si nous ne sommes pas vigilants, nous devenons leur esclave. Cet esclavage produit une action antisociale et apporte à l'homme la misère et la destruction. Sans véritable compréhension, le talent et la capacité deviennent une fin en eux-mêmes, et il en résulte un désastre pour celui qui les possède et pour ses semblables.

Sans la découverte et la compréhension du réel, il n'y a ni joie créatrice ni paix; notre vie sera une lutte et une douleur constantes; nos actions, nos rapports humains n'auront pas de sens, une législation et une contrainte extérieures ne produiront jamais de richesses intérieures, de trésors impérissables. Pour comprendre le réel, nous devons prendre conscience du processus de notre penser, du cheminement de notre mémoire et des couches, reliées entre elles, de notre conscience. Notre pensée est le résultat du passé. Notre être est fondé sur le passé. Organiquement et par la pensée, nous sommes des copies. Organiquement nous pou-

vons comprendre ces copies que nous sommes et nous pouvons, en les comprenant, comprendre leurs actions et réactions imitatives. Mais si notre pensée-sentiment n'est qu'imitative, n'est que le résultat de la tradition et de l'entourage, il y a peu d'espoir qu'elle se dépasse. Si nous reconnaissons et comprenons les limitations apportées par l'entourage et si nous sommes capables de dépasser leurs restrictions imitatives, nous trouverons qu'il est possible de s'affranchir de cette imitation. Dans cette liberté est le réel.

Une copie, une chose qui est assemblée, le moi, ne peut jamais comprendre ce qui n'est pas fabriqué, l'incréé. C'est seulement lorsque cesse la copie, le moi, « le moi et le mien », qu'il y a l'extase de l'impérissable. Le moi pense et sent en termes d'accumulation, de possession, d'expérimentation; il pense et sent en termes de passé, d'avenir ou de perpétuation du présent. Ce processus accumulatif de la mémoire renforce le moi, qui est cause de l'ignorance et de la douleur. Si l'on ne comprend pas les manières d'être du moi, ceux d'entre nous qui ont une tendance politique et sociale sont capables de sacrifier le présent, avec l'espoir de créer un monde meilleur dans l'avenir; ou bien il en est d'autres qui souhaitent perpétuer le présent; ou d'autres encore qui se tournent vers le passé. Si l'on ne comprend pas le moi et qu'on ne le dépasse pas, toutes ces actions finissent fatalement en calamités. En prenant conscience du processus du moi, avec sa mémoire accumulative, nous commençons à comprendre sa nécessité de s'emprisonner dans la durée, son avidité d'une identification permanente. Tant que nous ne comprendrons pas la nature du moi et que nous ne dépasserons pas cette qualité particulière qui l'enchaîne nécessairement au temps, il n'y aura pas de paix, pas de bonheur. Ce qu'est le moi, le milieu politique et social le sera aussi.

Cet emprisonnement dans la durée, qui caractérise le moi avec sa mémoire identificatrice, doit être étudié, compris et, de cette façon, dépassé. Le désir, surtout le désir de l'agréable, est individuel, et c'est la mémoire qui donne une continuité identifiée au moi et au mien. Lorsque la pensée-sentiment, toujours mouvante,

s'identifie au moi et au mien, elle s'inclut dans la notion limitative de durée, donnant à la mémoire, au moi, une continuité identifiée. Cette mémoire, qui sans cesse se renforce et se multiplie, doit être abandonnée. C'est elle qui est source d'imitation, du mouvement de la pensée qui va du connu au connu, empêchant de la sorte la conception de la vérité : l'increé. La mémoire doit devenir comme un coquillage qui ne renfermerait pas d'organisme vivant. Pour découvrir la réalité inconnaissable, nous devons dépasser cette notion de durée qui caractérise le moi : la mémoire identificatrice. C'est une tâche ardue. Ce processus limitatif de la mémoire doit être saisi grâce à une conscience méditative et grâce à une lucidité constante de chaque pensée-sentiment, la soif d'identification est observée et comprise. Ainsi, par une lucidité à la fois prompte et passive, la pensée-sentiment se libère de cette qualité inhérente à la mémoire qui consiste à s'emprisonner dans la durée de ce qui est moi et de ce qui est mien. Ce n'est que lorsque le moi cesse de créer qu'il y a l'increé.

QUESTION. — *Dans la* Bhagavad Gita, *Krishna presse Arjuna d'entrer dans la bataille. Vous dites : des moyens justes pour de justes fins. Etes-vous opposé aux enseignements de Krishna?*

KRISHNAMURTI. — Certains d'entre vous ne connaissent peut-être pas ce livre : c'est le livre sacré des Hindous, dans lequel Krishna, qui est supposé être la manifestation de Dieu, presse Arjuna, le guerrier, d'entrer dans la bataille. Or, celui qui a posé cette question désire savoir si je suis opposé à cet enseignement qui pousse Arjuna à combattre. Cet enseignement peut être interprété de plusieurs façons, et chaque interprétation peut être l'objet d'un débat. Nous pouvons penser à diverses interprétations, mais je ne veux pas me livrer à des spéculations futiles. Tâchons de penser-sentir sans le paralysant fardeau d'une autorité spirituelle. C'est d'une importance primordiale pour comprendre le réel.

Accepter une autorité, surtout dans les questions qui concer-

nent le penser est une absurdité totale. L'acceptation de l'autorité est une entrave, un obstacle; l'adoration de l'autorité est l'adoration de soi. C'est une forme de paresse, d'irréflexion, qui conduit à l'ignorance et à la douleur.

La plupart d'entre nous souhaitent un monde de paix et de fraternité, dans lequel il n'y aurait pas de place pour la cruauté et la guerre, mais pour la bonté et la tolérance. Comment y arriverons-nous? Pour atteindre des fins justes, il faut, certes, employer de justes moyens. Si vous voulez qu'il y ait de la tolérance, c'est vous qui devez être tolérants, c'est vous qui devez écarter, en vous-mêmes, l'intolérance. Si vous voulez qu'il y ait la paix, c'est vous qui devez employer des moyens justes pour cela, non de fausse méthodes de brutalité et de violence. Cela n'est-il pas évident? Si vous voulez être l'ami de quelqu'un, vous devez lui témoigner de la courtoisie et de la douceur; il ne faut pas de colère, pas de cause d'inimitié entre vous. Vous devez donc employer des moyens justes pour créer des fins justes, car la fin est dans les moyens mêmes, elle n'est pas séparée d'eux, elle n'est pas éloignée d'eux. Si vous voulez la paix en ce monde, vous devez employer des méthodes pacifiques. Vous pouvez souhaiter des fins justes, mais elles ne seront pas atteintes par de faux moyens. C'est un fait évident. Malheureusement, nous sommes emportés par l'autorité de tout ce qu'on nous répète, par la propagande et l'ignorance. En elle-même la chose est simple et claire. Si vous voulez un monde fraternel, unifié, il vous faut écarter les causes de ruptures : l'inimitié, la jalousie, l'esprit d'acquisition, la nationalité, les différences raciales, l'orgueil et le reste. Mais très peu d'entre nous sont désireux de se débarrasser de leur soif de puissance, de leur religion particulière, de leur mauvais vouloir, que sais-je? Nous ne voulons pas abandonner tout cela et pourtant nous souhaitons la paix, un monde sain et sans rivalités!

Vous ne pouvez établir la paix dans le monde, sinon par des moyens pacifiques. Il vous faut déraciner en vous-mêmes les causes d'inimitié par des moyens justes et intelligents, en pensant juste. Ce penser est cultivé par la connaissance de soi. Mais comme,

pour la plupart, nous nous ignorons-nous-mêmes, et comme notre penser-sentir n'est que contradiction intérieure, notre pensée n'a pas d'existence. Ainsi nous sommes amenés, poussés et contraints à accepter. Les voies du moi se révèlent par la perception constante de chaque pensée-sentiment et, en cette connaissance, naît le penser. Le penser juste créera les moyens justes qui instaureront un monde sain et pacifique.

QUESTION. — *Comment puis-je me délivrer de la haine?*

KRISHNAMURTI. — L'on m'a posé des questions similaires se rapportant à l'ignorance, à la colère, à la jalousie. En répondant à cette question particulière, j'espère répondre aux autres aussi.

Un problème ne peut être résolu dans son propre plan, à son propre niveau. Il doit être compris, et par suite résolu, à un niveau d'abstraction différent et plus profond. Mais si nous ne voulons que nous délivrer de la haine en la supprimant ou en la considérant comme une chose fatigante et embarrassante, nous ne nous en affranchirons pas; elle se présentera encore et toujours sous différentes formes, car nous la considérons sur son propre terrain, limité et mesquin. Lorsque nous commençons à comprendre ses causes intérieures et ses effets extérieurs, en rendant ainsi notre pensée-sentiment plus étendue, plus profonde, plus aiguë et plus claire, la haine disparaît tout naturellement, car nous sommes à des niveaux plus profonds et plus importants de nos pensées-sentiments.

Si nous sommes en colère et si nous sommes capables de réprimer ce sentiment ou de nous dominer de manière à ce qu'il ne s'éveille plus, notre esprit demeure aussi petit et insensible qu'auparavant. Qu'y a-t-il de gagné dans cet effort de ne plus être en colère, si notre pensée-sentiment est encore envieuse et peureuse, étroite et limitée? Nous pouvons nous débarrasser de la haine ou de la colère, mais si l'esprit-cœur demeure stupide et mesquin, il créera à nouveau d'autres problèmes, d'autres antagonismes, et il n'y aura pas de fin au conflit. Mais si nous commen-

çons à percevoir les causes de la colère et ses effets, — donc à les comprendre, — assurément nous élargissons la pensée-sentiment, nous la libérons de son ignorance et de ses conflits. En devenant lucides, nous commencerons à découvrir les causes de la colère ou de la haine, qui sont des peurs protectrices du moi, sous différentes formes. Par cette connaissance, nous découvrons que nous sommes en colère parce que, peut-être, notre croyance particulière a été attaquée; en l'examinant plus à fond, nous en viendrons à nous demander si une croyance est vraiment nécessaire. Nous devenons alors plus conscients du sens élargi de la colère, nous percevons comment les dogmes et les idéologies divisent les gens et engendrent l'antagonisme et d'autres formes d'absurdités stupides et cruelles. Ainsi, par cette lucidité extensive, par la compréhension du sens profond de la colère, celle-ci se dissipe bientôt. Grâce à cette auto-lucidité, l'esprit s'est approfondi, apaisé, assagi et ainsi les causes de la haine et de la colère n'y ont plus de place. En affranchissant la pensée-sentiment de la colère et de la haine, de la cupidité et du mauvais vouloir, la douceur apparaît, qui est la seule guérison. Cette douceur, cette compassion, n'est pas le résultat d'une suppression ou d'une substitution, mais le résultat de la connaissance de soi et du penser.

QUESTION. — *Malgré vos explications, je trouve que la concentration est une chose difficile à atteindre. Voudriez-vous revenir là-dessus?*

KRISHNAMURTI. — Une attention pleine d'intérêt n'est-elle pas nécessaire si nous voulons comprendre? Elle est surtout nécessaire si nous voulons nous comprendre nous-mêmes, car nos pensées et nos sentiments sont si vagabonds, si rapides et apparemment si décousus! Pour nous comprendre nous-mêmes, une lucidité extensive est essentielle. Un esprit exclusif qui rejette et qui juge, qui se concentre en lui-même, ne peut se connaître. La lucidité extensive engendre une fixité d'intention qui est la vraie concentration.

Mais pourquoi avons-nous tant de peine à nous concentrer?

N'est-ce point parce que la plus grande partie de notre pensée est une distraction, une dissipation? Par habitude, par paresse, par intérêt, ou encore parce que la pensée-sentiment ne s'est pas complétée, notre pensée vagabonde ou rabâche. Si elle vagabonde par intérêt, la supprimer ou la dominer est peu utile, car une telle suppression, un tel contrôle, sont des facteurs additionnels de troubles. La pensée reviendra encore et toujours à cet intérêt, pour futile qu'il soit, jusqu'à ce que toute sa valeur disparaisse. Alors, si la pensée vagabonde, sollicitée par un intérêt, pourquoi ne pas penser celui-ci totalement, au lieu de lui résister? Accompagnez-le, prenez conscience de tout ce qu'il implique, étudiez-le avec désintéressement, jusqu'à ce que cette pensée-là, pour stupide et mesquine qu'elle soit, soit comprise et dissipée. Ainsi vous découvrirez que, grâce au processus de cette lucidité extensive, les rabâchages à propos d'intérêts futiles cesseront. Ils cesseront lorsque vous les penserez et ressentirez à fond, consciemment, et non lorsque vous les supprimerez. Si la pensée vagabonde poussée par l'habitude, cela est significatif et il est important d'en prendre conscience. Si la pensée-sentiment est prisonnière d'habitudes, elle n'est qu'une répétition machinale et une imitation; ce n'est plus là, penser du tout. Si vous examinez une pareille habitude de la pensée, vous percevrez que l'éducation peut en être la cause, ou bien la crainte de l'opinion, ou la formation religieuse, ou l'influence du milieu, etc. Ainsi votre pensée suit une ornière, un modèle qui révèle votre propre état d'être. Il se peut que la pensée vagabonde par paresse. N'est-ce pas aussi significatif? Etre conscient de la paresse, c'est devenir vigilant, mais en être inconscient, c'est être vraiment paresseux. Nous tombons dans la paresse parce que nous nous nourrissons mal et que nous n'accordons pas à notre santé une attention suffisante, ou encore à cause de circonstances ou de fréquentations qui nous endorment, etc. Ainsi, lorsque nous devenons conscients des causes de notre paresse, nous sommes capables de susciter en nous des remous qui ont des effets extérieurs; aussi préférons-nous, peut-être, demeurer paresseux. Ou bien encore la pensée se répète parce qu'on ne lui per-

met jamais de se compléter. De même qu'une lettre inachevée devient une source d'irritation, ainsi la pensée-sentiment inachevée rabâche.

Par une lucidité constante, vous commencerez à trouver par vous-mêmes pourquoi votre pensée-sentiment vagabonde ou se répète : si c'est par intérêt, par habitude, par paresse, ou parce qu'elle est incomplète. Si vous poursuivez vos pensées-sentiments avec soin et ardeur, avec une vigilance passive et désintéressée, une concentration extensive apparaît, qui est essentielle pour la compréhension du réel. Un intellect qui ne cesse de formuler, de créer, ne peut comprendre la création, l'incréé. Comment un esprit bavard et bruyant peut-il comprendre l'incommensurable? Quelle valeur une magnifique œuvre d'art a-t-elle pour un enfant? Il jouera avec elle et s'en fatiguera vite. Il en est ainsi pour la plupart d'entre nous. Nous croyons ou ne croyons pas, nous nous contentons de l'expérience et de la connaissance des autres. Nos esprits sont mesquins, cruels, ignorants, morcelés; il n'y a pas d'intégration et d'immobilité. Comment un pareil esprit peut-il comprendre ce qui est au delà de toute dimension, de toute formulation? Pour que l'esprit soit vraiment concentré, toute évaluation doit cesser. La conscience s'épanche dans les étangs profonds et calmes de la méditation.

QUESTION. — *Ne dois-je pas quelque chose à ma race, à ma nation, à mon groupe?*

KRISHNAMURTI. — Que sont votre nation et votre race? Chaque peuple parle de sa nation, de son groupe, de sa race. De cette affirmation irréfléchie naissent des confusions et des conflits, une douleur et une dégradation indescriptibles. Vous et moi sommes un; il n'y a ni Orient, ni Occident. Nous sommes des êtres humains, non des étiquettes. Nous avons artificiellement créé des nations, des races, des groupements, en les opposant à d'autres nations, à d'autres races, à d'autres groupements. Nous les avons créés, vous et moi, par notre recherche de puissance et de renommée, par notre désir d'être exclusifs, en nous délectant de désirs

personnels qui s'enferment en eux-mêmes. Par la cupidité, le mauvais vouloir et l'ignorance, nous avons créé des barrières nationales, raciales, économiques. Nous nous sommes artificiellement séparés de nos semblables. Un homme réfléchi doit-il quelque chose à ce qui est le résultat de la mauvaise volonté et de l'ignorance? Si vous êtes une partie d'une nation, d'un groupement, d'une race, vous, le résultat de la peur et de la convoitise, vous engendrez de la douleur et de la cruauté, et ce que vous êtes, votre race, votre nation, votre groupement le sont aussi. Alors, comment pouvez-vous devoir quelque chose à cela dont vous êtes une partie? Ce n'est que lorsque vous vous opposez à la masse, que, par votre réaction individualiste, une dette est contractée. Mais une telle réaction est assurément fausse, car c'est vous le groupement, la nation, la race; ils sont nés de vous; sans vous, ils n'existent pas.

Il ne s'agit donc pas de savoir si vous avez une dette envers une collectivité, mais comment dépasser tout cela; comment aller au delà des causes qui ont produit cette existence séparatrice, exclusive. En vous demandant quel est votre devoir, votre karma, votre rapport avec la masse, avec la nation, vous vous posez une question fausse qui ne peut avoir qu'une réponse fausse.

Vous avez créé la nation dans votre désir d'auto-adoration, de gloire personnelle et toute réponse à cela sera encore conditionnée par votre désir. Toute réponse à un désir se trouve dans le désir lui-même. Donc, la question est de savoir comment dépasser les réactions de l'individualité, de la masse ou de la nation. On ne peut s'élever au-dessus d'elles et les dépasser que par la lucidité intérieure en laquelle le moi, source du conflit, de l'antagonisme et de l'ignorance, est observé avec désintéressement, et, de cette façon, il est compris et dissous. Le prix du penser est sa propre récompense.

QUESTION. — *Y a-t-il différents chemins vers la Réalité?*

KRISHNAMURTI. — Ne voudriez-vous pas poser la question différemment? En chacun de nous sont plusieurs tendances; cha-

que tendance va créant ses propres difficultés. Chacun a, en soi, une tendance dominante, intellectuelle, émotive ou sensuelle, une tendance qui incline vers la connaissance, la dévotion ou l'action. Chacune a sa propre complexité et ses épreuves. Si vous suivez une tendance exclusivement, en repoussant les autres, vous ne découvrez pas la plénitude de la réalité, mais en prenant conscience des obstacles rencontrés par chaque tendance, donc en les comprenant, le tout est conçu. Quand nous demandons s'il n'y a pas différents chemins vers la réalité, n'entendons-nous pas parler des difficultés et des obstacles que rencontre chaque tendance et de la façon dont on peut les dépasser pour découvrir le réel? Pour les dépasser, vous devez devenir conscient de chaque tendance, l'observer avec une vigilance désintéressée et passive; enfin, la dépasser et vous élever au-dessus d'elle par la compréhension de ses conflits et de ses épreuves. Par une perception constante et méditative, ces diverses tendances, avec leurs obstacles et leurs joies, sont comprises et intégrées au tout.

DIXIÈME CAUSERIE

16 juillet 1944.

J'ai dit que mettre l'immédiat au premier rang de nos préoccupations n'est pas résoudre le problème humain, qui est très complexe. Par l'immédiat, j'entends l'urgente considération accordée aux sens et à leur satisfaction. Autrement dit, mettre l'accent sur les valeurs économiques et sociales au lieu des valeurs essentielles et éternelles, conduit à des déformations désastreuses. L'immédiat devient l'avenir lorsque les valeurs du monde sensible et leur satisfaction sont l'enjeu du sacrifice du présent. Sacrifier le présent à l'espoir d'un bonheur futur ou d'un bien-être économique à venir est l'origine d'une cruelle et désastreuse irréflexion. Une telle attitude doit inévitablement conduire à un plus grand chaos, car en donnant de l'importance à ce qui est secondaire, le tout, le réel, nous échappe et ainsi naissent la confusion et la misère. Chacun doit percevoir, doit penser et sentir par lui-même ce qu'implique le fait de mettre au premier plan la satisfaction des désirs sensoriels. Céder aux valeurs des sens c'est, pour finir, favoriser les guerres, les catastrophes sociales et économiques.

Vouloir s'enrichir d'objets, qu'ils soient fabriqués par la main ou par l'esprit, c'est créer une pauvreté intérieure, source de misères sans nom. L'accumulation et l'importance qu'on lui donne prive la pensée-sentiment de la conception du réel, qui seule apportera l'ordre, la clarté et le bonheur.

Mais si l'on cherche d'abord à cultiver ce qui est intérieur, ce qui est réel, alors ce qui est de second plan, l'ordre économique et social, s'instaurera avec sagesse; autrement il y aura toujours des bouleversements économiques et sociaux, de la confusion et des

guerres. En cherchant l'Eternel, nous instaurerons l'ordre et la clarté. La partie n'est jamais le tout et cultiver la partie, c'est provoquer sans arrêt des confusions, des conflits et des antagonismes.

Pour comprendre le tout, il nous faut d'abord nous comprendre nous-mêmes. Là est la racine de toute compréhension, sans laquelle nous ne comprendrons pas le monde, car le monde, c'est nous-mêmes. L'« autre », l'ami, le parent, l'ennemi, le semblable, proche ou lointain, c'est nous-mêmes.

La connaissance de soi est le commencement du penser et en développant cette connaissance, on découvre l'Infini. Le livre de la connaissance de soi n'a ni commencement ni fin. C'est une découverte constante et ce qui est découvert est vrai, et le vrai libère. Il est créateur. Si, en ce processus de la compréhension de soi, nous cherchons un résultat, un tel résultat nous lie, nous enferme, nous entrave de telle façon que l'incommensurable, que ce qui n'a pas de durée ne peut être découvert. Chercher à obtenir un résultat, c'est chercher une valeur, c'est-à-dire cultiver l'avidité et engendrer l'ignorance, le conflit et la douleur. Si nous cherchons à comprendre, à lire ce livre riche et complexe, nous pourrons découvrir ses richesses infinies. Lire ce livre de la connaissance de soi, c'est devenir lucide. Par l'auto-lucidité, chaque pensée-sentiment est examinée sans l'intervention du jugement et ainsi, étant libre de s'épanouir, elle engendre la compréhension; car si nous poursuivons jusqu'au bout une seule pensée-sentiment, nous trouverons qu'en elle tout le penser est contenu. Mais nous ne pouvons penser-sentir complètement que si nous ne sommes pas à la recherche d'un résultat, d'une fin.

Par le développement de la connaissance de soi, le penser apparaît et affranchit l'esprit de l'avidité. La délivrance de l'avidité est la vertu. L'esprit doit se libérer de l'avidité, source de l'ignorance et de la douleur. Pour qu'un esprit soit vertueux et libre d'avidité, la candeur totale, l'honnêteté qui naît de l'humilité, sont essentielles. Une telle intégrité n'est pas la vertu, elle n'est pas une fin en soi, mais un sous-produit de la pensée se libérant de son avidité. L'avidité s'exprime surtout dans la sensualité,

dans l'attachement au monde, dans la recherche de la prospérité, de l'immortalité personnelle, ou de la renommée. En se libérant de l'avidité, la pensée comprendra la nature de la peur, et ainsi la peur sera dépassée, de sorte que l'amour apparaîtra, qui est en lui-même éternel. Mener une vie simple, ce n'est pas se contenter de peu de choses, mais plutôt s'affranchir de l'esprit d'acquisition, de la subordination et de la distraction intérieure et extérieure. Par une lucidité constante, l'identification (cet emprisonnement dans la durée, ce processus de la mémoire qui construit le moi) se trouve dissoute. Alors, seulement, l'ultime réalité peut entrer en existence.

Se comprendre soi-même, cette entité complexe, est très difficile. Un esprit alourdi par des valeurs et des préjugés, par des jugements et des comparaisons ne peut se comprendre lui-même. La connaissance de soi naît d'une lucidité qui s'abstient de choisir, lorsque l'avidité ne déforme plus la pensée-sentiment; alors, dans cette plénitude, lorsque l'esprit est totalement immobile et créativement vide, le Suprême est.

QUESTION. — *J'avais un fils qui a été tué dans cette guerre. Il ne voulait pas mourir. Il voulait vivre et empêcher que cette horreur recommence. Est-ce ma faute s'il a été tué?*

KRISHNAMURTI. — Si les horreurs actuelles se poursuivent, la faute en est à chacun de nous. Elles sont le résultat extérieur de nos vies intérieures quotidiennes, faites de cupidité, de mauvais vouloir, de concupiscence, de rivalités, d'acquisitions, de religions particularisées. La faute à tous ceux qui, se complaisant en tout cela, ont créé cette terrible calamité. Parce que nous sommes nationalistes, individualistes, passionnés, chacun de nous contribue à ce meurtre en masse. On vous a appris comment on tue et comment on meurt, mais non comment on vit. Si, de tout cœur, vous abhorriez la tuerie et la violence sous toutes leurs formes, vous trouveriez les façons et les moyens de vivre paisiblement, en créateurs. Si c'était là votre intérêt majeur et essentiel, vous rechercheriez chaque cause, chaque instinct qui engendrent la violence, la haine,

le meurtre collectif. Voulez-vous vraiment, de tout votre cœur, arrêter la guerre? Dans ce cas, vous devez déraciner en vous-mêmes les causes de la violence et de la tuerie, quelles qu'en soient leurs raisons. Si vous désirez faire cesser les guerres, alors une révolution profonde, intérieure, de tolérance et de compassion, doit avoir lieu; alors, la pensée-sentiment doit se libérer du patriotisme, de son identification avec un groupe quel qu'il soit, de la convoitise et des causes de l'inimitié.

Une mère m'a dit que, renoncer à ces choses serait non seulement difficile, mais impliquerait une grande solitude et un complet isolement qu'elle ne pouvait affronter. N'est-elle pas ainsi responsable de ces misères sans nom? Il se peut que vous soyez d'accord avec elle et ainsi, par votre paresse et votre irréflexion, vous alimentez les flammes toujours plus hautes de la guerre. Si, au contraire, vous essayiez sérieusement de déraciner en vous-mêmes les causes de l'inimitié et de la violence, il y aurait une paix et une joie en votre cœur, qui produiraient un effet immédiat autour de vous.

Nous devons nous rééduquer à ne pas assassiner, à ne nous liquider les uns les autres pour aucun motif, quelque juste qu'il nous apparaisse pour le bonheur futur de l'humanité, pour aucune idéolgie, quelle que prometteuse qu'elle soit; nous ne devons pas simplement avoir une éducation technique, qui inévitablement crée la cruauté, mais nous devons nous contenter de peu, avoir de la compassion et chercher le Suprême.

Empêcher cette destruction et ces horreurs sans cesse croissantes dépend de chacun de nous, non d'une organisation, ni d'un plan, ni d'une idéologie, ni de l'invention d'instruments de destruction plus grands, ni de quelques chefs, mais de chacun de nous. Ne croyez pas qu'il soit impossible d'empêcher des guerres en commençant si modestement, si humblement : une pierre peut modifier le cours d'un fleuve; pour aller loin, il faut commencer tout près. Pour comprendre le chaos et la misère du monde, vous devez comprendre votre propre confusion et votre propre douleur, car d'elles jaillissent les grands problèmes du monde. Pour

vous comprendre, une lucidité méditative constante est nécessaire, qui ramènera à la surface les causes de la violence et de la haine, de la convoitise et de l'ambition, et, en les étudiant sans identification, la pensée les dépassera. Car personne ne peut vous conduire à la paix, sinon vous-mêmes; aucun chef, aucun système ne pourront mettre fin à la guerre, à l'exploitation, à l'oppression, mais seulement vous-mêmes. Par votre réflexion, par votre compassion, par votre compréhension vigilante, la bonne volonté et la paix pourront être établies.

QUESTION. — *Quoique vous ayez expliqué la semaine dernière comment on se délivre de la haine, voudriez-vous reprendre ce sujet, car je sens que ce que vous avez dit était de grande importance.*

KRISHNAMURTI. — La haine est le produit d'un esprit mesquin, d'un petit esprit. Un esprit borné est intolérant. Un esprit en esclavage est capable de ressentiment. Or, un esprit mesquin demeure mesquin, même s'il se dit qu'il ne doit pas haïr. Un esprit ignorant est une source d'inimitiés et de conflits.

Ainsi le problème n'est pas de se débarrasser de la haine, mais plutôt de détruire l'ignorance, le moi, cause d'une pensée-sentiment bornée. Si vous ne faites que surmonter la haine sans comprendre les voies de l'ignorance, celle-ci engendrera d'autres formes d'antagonismes et la pensée-sentiment sera violente et toujours en conflit. Comment donc pourrez-vous affranchir l'esprit de l'ignorance, de la stupidité? Par une lucidité constante, en prenant conscience de la petitesse, de la mesquinerie, de l'étroitesse de votre pensée-sentiment et en n'en éprouvant pas de honte; en comprenant les causes qui l'ont rapetissée et renfermée en elle-même. Comprendre ces causes dans leurs vastes profondeurs, c'est engendrer l'intelligence, la générosité désintéressée, la bienveillance où la haine cède le pas à la compassion. Une lucidité constante ne cesse de découvrir , de comprendre et de dissoudre la cause de l'ignorance, le processus du moi avec le fardeau de ce qui est mien, de mon accomplissement, de mon pays, de mes pos-

sessions, de mon dieu. Pour comprendre, il ne doit y avoir ni jugement, ni comparaison, ni acceptation, ni déni, car toute identification empêche cette conscience passive, dans laquelle seule se produit la découverte du vrai. Et c'est cette découverte qui est libératrice et créatrice. Si l'esprit est négativement, passivement conscient, il s'ouvre et étant alors capable de découvrir la servitude, l'influence ou l'idée qui le limitent, il peut s'en libérer.

Ainsi, aucun problème ne peut être résolu à son propre niveau, mais à un niveau différent d'abstraction. Penser est un processus d'expansion, une enquête inclusive, ce n'est pas se concentrer sur une dénégation ou une affirmation. En essayant de comprendre la haine et ses causes, en essayant de libérer la pensée-sentiment de ses obstacles, de ses illusions, l'esprit devient plus profond et plus vaste. Dans le plus grand, ce qui est moindre cesse d'exister.

QUESTION. — *Y a-t-il quelque chose après la mort ou est-ce la fin? Certains disent qu'il y a continuation, d'autres qu'il y a annihilation. Qu'en pensez-vous?*

KRIHNAMURTI. — Cette question implique beaucoup de choses; comme elle est complexe, nous devons l'examiner, si vous le désirez, profondément et franchement. Tout d'abord qu'entendons-nous par individualité? Car nous ne sommes pas en train de considérer la mort d'une façon abstraite, mais la mort d'un individu, du particulier. Le moi individuel, avec son nom et sa forme, continuera-t-il ou cessera-t-il d'exister? Naîtra-t-il à nouveau? Avant de pouvoir répondre à cette question, il nous faut trouver les éléments qui composent l'individualité. Il n'y a pas de réponse correcte à une question mal posée; seule une question bien posée peut recevoir une réponse. Et aucune des questions sur les problèmes profonds de la vie ne peut recevoir de réponse catégorique, car chacun de nous, par lui-même, doit découvrir ce qui est vrai. Seule la vérité apporte la liberté.

Bien que l'individualité assume en chacun de nous une forme et un nom particuliers, n'est-elle pas toujours le résultat d'une série de réactions et de souvenirs accumulés du passé, d'hier?

Chacun de nous est le résultat du passé, et le passé vous contient, vous et la multitude, vous et autrui. Vous êtes le résultat de votre père et de votre mère, de tous les pères et de toutes les mères; vous êtes le père, celui qui a créé le passé, le père de l'avenir. Ainsi, par la mémoire identificatrice, l'égo est créé, ce qui est moi et ce qui est mien, et il enchaîne dans la durée. Alors, on demande si le moi continue ou s'il est annihilé après la mort. Mais ce n'est que lorsque le moi est dépasé, le moi qui se dit immortel comme celui qui se situe dans le devenir, le créateur du passé, du présent et de l'avenir, le geôlier dans la durée, que se trouve ce qui est au delà de la mort, hors de la durée.

Cette question pose aussi celle de la cause et de l'effet : la cause et l'effet sont-ils séparés, ou l'effet est-il contenu dans la cause? Ils s'écoulent ensemble, ils existent ensemble, ils sont un phénomène unique, qui ne doit pas être séparé. Bien que l'effet puisse demander du « temps » pour apparaître, le germe de l'effet est dans la cause, il coexiste avec la cause. Il ne s'agit plus d'une cause à laquelle s'ajoute un effet, mais d'un problème bien plus subtil et délicat que nous devons pénétrer et dont nous devons faire l'expérience personnelle. La cause-effet devient un moyen de limitation, de conditionnement de la conscience, et ces restrictions engendrent des conflits et de la douleur. Ces restrictions subtiles et intérieures doivent se découvrir et se comprendre elles-mêmes, ce qui finalement libérera la pensée de l'ignorance et de la souffrance.

Cette question sur la naissance et sur la mort, sur la continuité et sur l'annihilation n'implique-t-elle pas une notion de progrès, d'évolution? Certains d'entre nous ne pensent-ils pas que, graduellement, par des naissances et des morts répétées par la durée, le moi, devenant de plus en plus parfait, connaîtra enfin la félicité suprême? Le moi est-il une entité permanente, une essence spirituelle? N'est-il pas construit, assemblé, donc éphémère? N'est-il pas un résultat, donc autre chose qu'une essence spirituelle? Le moi n'est-il pas une continuité due à un procédé d'identification de la mémoire, assujettie au temps et, par conséquent, éphémère, transitoire? Comment ce qui est en soi imperma-

nent, ce qui est un assemblage et un résultat peut-il atteindre ce qui est sans cause, éternel? Comment ce qui est cause d'ignorance et de douleur peut-il atteindre la suprême félicité? Et ce qui est le produit du temps peut-il connaître ce qui est en dehors du temps?

Devant l'impermanence du moi, il y a ceux qui disent que la permanence peut être trouvée en rejetant les nombreuses couches du moi, ce qui nécessite du temps et qu'il est, par conséquent, indispensable de se réincarner. Ainsi que nous l'observons, le moi — résultat du désir, source d'ignorance et de douleur — continue; mais pour le comprendre et le dépasser, nous ne devons pas penser en termes de durée. Ce qui est en dehors du temps ne peut se concevoir au moyen du temps. Vouloir s'approcher de la réalité, par degrés, par un lent processus d'évolution, par la naissance et la mort, n'est-ce pas une erreur? N'est-ce pas la rationalisation d'une pensée conditionnée, de l'atermoiement, de la paresse et de l'ignorance? Cette idée d'évolution lente existe, n'est-ce pas parce que nous ne pensons ni ne sentons directement et simplement. Nous choisissons une explication satisfaisante, une rationalisation de notre effort confus et paresseux. Mais le réel peut-il être découvert par une façon de penser conditionnée, par l'atermoiement? Le moi, cause d'ignorance et de douleur, peut-il graduellement, au moyen du temps, devenir parfait? Ou bien, au moyen du temps, le moi peut-il se dissoudre? Ce qui est, dans sa propre nature, cause d'ignorance, peut-il être éclairé? Ne doit-il pas cesser d'être, afin que la lumière soit? Sa disparition est-elle une question de temps, un processus horizontal, ou bien l'éclaircissement n'est-il possible que lorsque la pensée-sentiment abandonne ce processus horizontal de la durée et devient alors capable de penser-sentir verticalement, directement? La vérité n'existe pas le long de ce sentier horizontal de la durée, de l'atermoiement, de l'ignorance; elle doit être trouvée verticalement, en n'importe quel point de ce processus horizontal, si la pensée-sentiment peut sortir de là, en se libérant de l'avidité et de la durée. Cette libération ne dépend pas du temps, mais de l'intensité de la perception et de la plénitude de la connaissance de soi.

La pensée doit-elle passer par les étapes de la famille, du groupe, de la nation, de l'internation, pour arriver à la conception de l'unité humaine? N'est-il pas possible de penser-sentir directement cette unité humaine sans passer par ces étapes? Nous sommes entravés, n'est-ce pas, par les influences qui nous conditionnent. Si nous rationalisons celles-ci et les acceptons, nous ne concevrons jamais l'unité humaine et, par conséquent, nous créerons des guerres sans fin et des désastres terribles. Nous rationalisons ce qui nous conditionne parce qu'il est plus facile d'accepter ce qui est, d'être paresseux, irréfléchi, que d'examiner vigoureusement et de découvrir ce qui est vrai. Nous craignons de l'examiner, car il pourrait nous révéler des peurs cachées, faire apparaître des conflits et des souffrances plus grands et nous obliger à recourir à des actes qui engendreraient l'incertitude, l'insécurité, l'isolement, etc. Ainsi nous acceptons ce qui nous conditionne; nous inventons la théorie d'une évolution graduelle vers une unité humaine finale et nous obligeons toutes les pensées-sentiments-actions à se conformer à notre agréable théorie.

De même, n'acceptons-nous pas agréablement cette théorie d'une progression graduelle, d'une croissance évolutive vers la perfection? Ne l'acceptons-nous pas parce qu'elle apaise notre peur angoissée de la mort, du danger, de l'inconnu? En l'acceptant, nous nous conditionnons et devenons esclaves d'idées erronées, de faux espoirs. Ces influences qui nous conditionnent, nous devons nous en libérer, non dans le temps, non dans l'avenir, mais dans le présent; dans le présent est l'éternel.

Seul le penser peut libérer notre pensée-sentiment de l'ignorance et de la douleur, le penser n'est pas provoqué par le temps, mais par le fait de devenir intensément conscient, dans le présent, de tout ce qui conditionne et qui empêche la clarté et la compréhension.

La réalisation de ce qui est immortel est hors des voies de la continuité du moi, comme aussi de son contraire. Dans les opposés, il y a conflit et non vérité. Par la lucidité intérieure et dans la clarté de la connaissance de soi, le penser apparaît. La capa-

cité de percevoir la vérité est en nous. En cultivant le penser, qui vient avec la connaissance de soi, la pensée-sentiment s'épanouit dans le réel, dans ce qui n'a pas de durée.

On me dira que je n'ai pas répondu à la question, que je l'ai esquivée, que j'ai tourné autour d'elle. Que voudriez-vous que je dise? Qu'il y a ou qu'il n'y a pas? N'est-il pas plus important de savoir comment découvrir par vous-mêmes ce qui est vrai, que de vous entendre dire ce qui est? Cela ne serait que verbal et n'aurait, par conséquent, que peu de sens, tandis que la première attitude apportera la véritable expérience et a donc une grande importance. Mais si je me contentais d'affirmer qu'il y a ou qu'il n'y a pas continuité, un pareil langage ne ferait que renforcer une croyance, c'est-à-dire cela même qui barre le chemin du réel. Ce qui est nécessaire, c'est aller au delà de nos petites croyances et idées, de nos désirs et de nos espoirs, afin de faire l'expérience de ce qui est en dehors de la mort et de la durée.

QUESTION. — *Les hommes de science ne sauveront-ils pas le monde?*

KRISHNAMURTI. — Qu'entendez-vous par hommes de science? Ceux qui travaillent dans les laboratoires et qui, sortis de là, sont des êtres humains comme nous, avec des préjugés nationaux et raciaux, cupides, ambitieux, cruels. Sauveront-ils le monde? Sont-ils en train de le sauver? N'emploient-ils pas leur connaissance technique à détruire bien plus qu'à guérir? Peut-être, dans leurs laboratoires, cherchent-ils la connaissance et la compréhension, mais ne sont-ils pas poussés par le moi, par l'esprit de rivalité, par les passions comme les autres êtres humains?

On doit être attentif, se garder avec vigilance de tout groupe organisé; plus vous êtes organisés, dominés, façonnés, moins vous êtes capables de penser entièrement, complètement. Vous pensez alors partiellement, ce qui engendre des calamités. On doit se garder des spécialistes dans tous les domaines; ils ont leurs intérêts, leurs exigences étroites. Par la spécialisation dans une partie, le tout n'est pas compris. Plus vous vous reposez sur eux,

plus vous leur abandonnez la tâche de délivrer le monde de la misère et du chaos et plus il y aura de confusion et de catastrophes. Car qui doit vous sauver, sinon vous-mêmes? Le chef, le parti, le système, sont créés dans votre être et ce que vous êtes, ils le sont; si vous êtes ignorants et violents, si vous avez un esprit de rivalité et d'acquisition, ils représenteront ce que vous êtes.

Les hommes de science et les laïques sont nous-mêmes; nous pensons partiellement, rejetant le tout; nous nous laissons insoucieusement mener par la luxure, par la mauvaise volonté et l'ignorance. Par crainte et par esprit de dépendance, nous nous laissons enrégimenter, opprimer. Qu'est-ce qui peut nous sauver, sinon notre propre capacité de nous libérer de ces servitudes qui engendrent des conflits et des misères? Personne ne peut nous rééduquer, sinon nous-mêmes, et cette rééducation est une tâche ardue.

En nous-mêmes est le tout, le commencement et la fin. Le livre de la connaissance de soi nous semble difficile à lire et, impatients et avides d'obtenir des résultats, nous nous adressons aux hommes de science, aux groupes organisés, aux professionnels, aux chefs. De cette façon, nous ne sommes jamais sauvés, personne ne peut nous délivrer, car l'affranchissement de l'ignorance et de la peine vient de notre propre compréhension. Nous rééduquer est une tâche ardue, qui nécessite une lucidité constante et une grande souplesse, non une opinion et un dogme, mais la compréhension. Pour comprendre le monde, chacun doit se comprendre lui-même, car il est le monde; le penser naît de la connaissance de soi, seul il apportera l'ordre, la clarté et la paix créatrice. Pour penser-sentir d'une façon neuve la douleur de l'existence, chacun doit devenir lucide, afin de penser et sentir jusqu'au bout chaque pensée-sentiment, et cela ne peut se faire s'il y a identification ou jugement.

QUESTION. — *Ni la nationalité, ni la vertu ne m'intéressent particulièrement. Mais je suis très impressionné par ce que vous dites de l'incréé. Voudriez-vous en reparler un peu plus, quoique ce soit difficile?*

KRISHNAMURTI. — Vous ne pouvez pas trier et choisir, car la nationalité, la vertu et l'incréé sont interdépendants. Vous ne pouvez pas accepter ce qui est agréable et repousser ce qui est déplaisant; l'agréable et le désagréable, les rites et la douleur, la vertu et le mal sont liés; choisir l'un et repousser l'autre, c'est être pris dans le filet de l'ignorance.

Penser à l'incréé, sans que l'esprit se libère vraiment de l'avidité, c'est se complaire dans la superstition et la spéculation. Pour faire l'expérience de l'incréé, de l'incommensurable, l'esprit doit cesser de créer. Il doit cesser d'acquérir, il doit se libérer de la mauvaise volonté, de l'imitation. Il doit cesser d'être l'entrepôt de souvenirs accumulés. Ce que nous adorons est notre création, et n'est, par conséquent, pas le réel. Le penseur et sa pensée doivent cesser pour que l'incréé puisse être.

L'incréé ne peut être que lorsque l'esprit est capable d'immobilité complète. Un esprit divisé, qui se consume par avidité n'est jamais tranquille. Il n'y a pas de vertu si la pensée ne se libère pas de l'avidité, mais lorsqu'elle commence à s'en libérer, le penser apparaît, qui engendrera finalement la clarté de la perception. Il y a, à coup sûr, une différence entre ce qu'il est possible de penser et ce dont il est possible de faire l'expérience. De l'expression, de l'imagination, du connu, nous faisons l'expérience, mais il en est peu qui soient capables d'expérience sans symboles, sans imagination, sans expressions formulées. La compréhension négative libère l'esprit de l'imitation, du créé. Nos esprits sont pleins de souvenirs, de connaissances, d'actions et de réactions concernant nos rapports avec l'univers et les choses, mais alors ils n'ont pas cette riche immobilité intérieure sans prétention ni désir, ils n'ont pas ce vide créateur. Un esprit riche d'activité, de possessions, de mémoire, n'a pas conscience de sa pauvreté. Un tel esprit est incapable de compréhension négative; un tel esprit ne peut faire l'expérience de l'incréé. La suprême sagesse lui est refusée.

QUESTION. — *L'exercice d'une discipline régulière n'est-il pas nécessaire?*

KRISHNAMURTI. — Un danseur ou un violoniste étudient plusieurs heures par jour, afin de conserver des doigts souples, des muscles flexibles. Or, pensez-vous que l'on maintienne un esprit souple, réfléchi et compatissant par la pratique d'un système ou d'une discipline particulière? Ou le garde-t-on vif et aiguisé par une perception constante du penser-sentir? Penser, sentir, ce n'est pas appartenir à un système donné. Nous cessons de penser aussitôt que nous le faisons en termes de systèmes et parce que nous pensons dans les limites de systèmes, notre pensée a besoin d'être soutenue. Un système n'engendrera qu'une forme spécialisée de la pensée, mais ce n'est pas là penser, n'est-ce pas? La simple pratique d'une discipline, en vue d'obtenir un résultat, ne fait qu'encourager la pensée à fonctionner dans une ornière et, par conséquent, la limite; mais si nous devenons perceptifs intérieurement et comprenons que nous pensons en termes de systèmes, de formules et de modèles, la pensée-sentiment, en s'en libérant, s'assouplira, s'éveillera, deviendra alerte, attentive. Si nous pouvons penser chaque pensée jusqu'au bout, l'accompagner aussi loin que possible, nous deviendrons capables de comprendre et de faire l'expérience, largement et profondément. Cette perception expansive et profonde engendre sa propre discipline qui n'est pas imposée de l'extérieur ni de l'intérieur, suivant un système ou un modèle, mais qui naît de la connaissance de soi et, par conséquent, d'un juste penser, d'un juste comprendre. Une telle discipline est créatrice, car elle ne forme pas d'habitudes et n'encourage pas la paresse.

Si vous devenez conscients de chaque pensée-sentiment, pour futile qu'elle soit, si vous la pensez et ressentez d'une façon aussi profonde et aussi étendue que possible, la pensée se met à démolir les barrières qu'elle s'était imposées. Ainsi se produit un ajustement compréhensif, une discipline bien plus efficace et souple que la discipline imposée par un modèle, quel qu'il soit. Si, par la lucidité, on n'éveille pas la plus haute intelligence, la pratique d'une discipline ne crée qu'une habitude et un état d'irréflexion. La lucidité elle-même, au moyen de la connaissance de soi et

du penser, élabore sa propre discipline. L'habitude, l'irréflexion, comme moyens en vue d'une fin, transforment cette fin en ignorance. Des moyens justes créent des fins justes, car la fin est dans les moyens.

QUESTION. — *Comment puis-je immobiliser l'esprit de façon à concevoir quelque chose qui pénètre les problèmes journaliers? Comment puis-je, aussi, garder l'esprit immobile?*

KRISHNAMURTI. — De même qu'un lac est calme lorsque la brise n'y souffle plus, quand l'esprit a compris et a, par conséquent, dépassé les problèmes déchirants qu'il a créés, une grande immobilité apparaît. Cette tranquillité ne peut pas être produite par la volonté, ni par le désir; elle est née de l'affranchissement de l'avidité.

Notre soi-disant méditation consiste surtout à immobiliser l'esprit par des méthodes variées, qui ne font que renforcer notre concentration exclusive enfermée en elle-même; une telle concentration, en se rétrécissant, produit un certain résultat, mais qui est loin de la tranquillité qu'engendrent tout natuellement et sans contrainte la compréhension vaste d'une haute intelligence et de la vraie sagesse. Cette compréhension doit être éveillée, développée, par la perception constante de chaque pensée-sentiment-action, de chaque perturbation, grande ou petite. En comprenant, donc en dissipant les conflits et les perturbations qui existent dans la conscience consciente, dans la couche extérieure et en introduisant ainsi la clarté, l'esprit devient capable d'être passif et de comprendre les couches plus profondes, reliées entre elles, de la conscience, avec leurs accumulations, leurs impressions, leurs souvenirs. Par cette constante lucidité, le profond processus de l'avidité qui est cause du moi, donc aussi des conflits et de la douleur, est observé et compris. Sans la connaissance de soi, sans le penser, il n'y a pas de méditation, et sans lucidité méditative, il n'y a pas de connaissance de soi.

L'EMANCIPATRICE, Imp. coopérative, 3, rue de Pondichéry, Paris, 10504-747

PRIX : 150 fr.